



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

H. G. Burnaby

Robert Shackleton

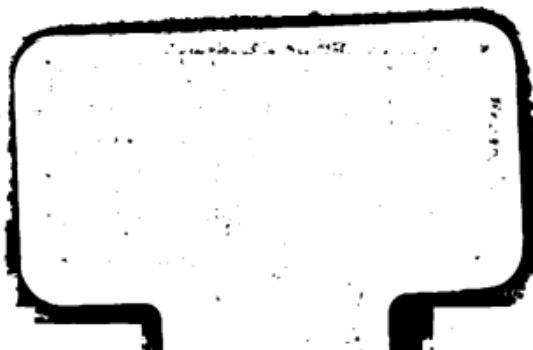
Vet. Fr. II A. 1720



Robert Shackleton

Robert Shackleton

Vet. Fr. II A. 1720







LETTERS
DE
NINON DE LENCLOS
AU MARQUIS
DE SEVIGNE.



LETTRES
DE
NINON DE LENCLOS
AU MARQUIS
DE SEVIGNE,
AVEC SAVIE.
NOUVELLE EDITION

Revue exactement.

'Felix qui potuit rerum cognoscere causas'
Virg. Georg. L. 2.

TOME SECOND.

LETTRE XLI. à XCVII.



A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS JOLY, Libraire.

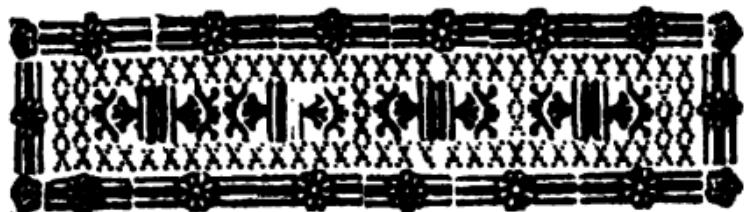
Et se trouve à Paris,
Chez BAUCHE, Libraire, Quay des Augustins.

M. D C C. L V I I.



UNIVERSITY
24 JAN 1987
OF OXFORD

LIBRARY



LETTRE

XLI.

VOUS êtes un des plus aimables hommes que je connoisse, disois-je un jour à M. de Coulanges : tous les momens que l'on passe avec vous sont marqués par quelques nouveaux agréments ; mais je ne vous ai jamais vu si séduisant que le jour que nous souppâmes chez Madame.... Vous vous surpassâtes vous-même. Satisfaites un peu ma curiosité. J'imaginois que vous aviez

2 L E T T R E X L I .

quelque raison particulière de montrer tant de gaieté : mè suis - je trompée ? » Non assurément, reprit - il d'un air satisfait : J'avois mes raisons , & je ne vous en ferai point mystere. On me soupçonne d'avoir des vûes sur la Marquise... Ces soupçons sont assez fondés. Avant le souper , j'avois trouvé un instant favorable pour lui parler de ma passion. Je l'avois pressée de me donner les moyens de la voir avec plus de facilité que je n'avois pu faire jusqu'alors. J'eus beau protester qu'il n'entroit dans mes instances aucun motif qui pût blesser sa gloire , elle s'offensa de ma proposition , prétendit que je lui manquois , & alla même jus-

» qu'à me menacer de m'imposer
» silence sur mes sentimens, puis-
» que j'abufois de ses bontés. En-
» fin l'on me quitta, non pas avec
» dépit, j'en aurois bien auguré,
» mais avec un dédain qui me pi-
» qua. Le premier dessein que
» ma vanité blessée m'inspira,
» fut de la négliger le reste de la
» soirée. Cependant, toute réfle-
» xion faite, je crus devoir prendre
» un autre parti.. Je fis attention
» qu'en montrant de l'humeur,
» j'allois causer de l'ennui à tout
» le monde, & donner de mo-
» à la Marquise une idée peu fa-
» vorable. J'aimai mieux la for-
» cer à se reprocher sa sévérité,
» & la traitai avec un respect
» mêlé d'une douleur tendre &

4 · L E T T R E X L I.

» timide, qui ne pouvoit que la
» flatter. Je mis en jeu mes foi-
» bles talens, ils produisirent le
» couplet le plus tendre que j'aye
» composé de ma vie. Mon but
» étoit de paroître aimable non
» seulement à ses yeux, mais à ceux
» de toutes les autres femmes ;
» le suffrage des hommes même
» me parut nécessaire à mon des-
» sein. Je voulois forcer la cruelle
» à se glorifier intérieurement d'ê-
» tre aimée d'un homme qui n'é-
» toit pas indigne de quelque re-
» tour. J'espérois tout gagner, si
» je lui faisois craindre que quel-
» qu'ume de nos Convives, plus
» judicieuse qu'elle, ne sentît le
» prix d'une conquête qu'elle pa-
» roissoit dédaigner. Quel avan-

L E T T R E X L I.

3

» tage ne trouve-t-on pas à don-
» ner à propos de la jalousie ! Ja-
» mais une femme ne vous fçait
» mauvais gré de plaître à plu-
» sieurs, pourvû qu'elle soit tou-
» jours préférée : ce sont autant
» de triomphes de plus. Tout ré-
» pondit à mes espérances. La Pré-
» sidente, vous vous en souvenez,
» m'invita avec instance à souper
» chez elle le lendemain. Ses agas-
» series inquiéterent la Marquise,
» qui bientôt joignit ses applau-
» dissemens à ceux que je rece-
» vois : ses yeux devinrent animés.
» On répéta plusieurs fois mon
» couplet ; on s'applaudit d'en être
» le sujet ; on insulta par-là aux
» autres femmes ; en un mot on

A iij

6 LETTRE XLI.

» fut contente de soi-même. Le
» souper fini, l'on entra dans le
» jardin ; j'offris mon bras, on le
» cherchoit. Je parlai d'amour, on
» m'écouta sans colere ; je redou-
» blai les instances qui deux heures
» auparavant avoient causé ma dis-
» grace ; on m'accorda un rendez-
» vous, mais à condition que je
» n'irois point souper chez la Pré-
» sidente.

» Il ne tenoit qu'à moi, con-
» tinua M. de Coulanges, de re-
» culer mes affaires par de l'hu-
» meur, des reproches, du ré-
» froidissement. Tout cela révolte
» la fierté d'une femme. Cette
» conduite annonce un homme
» qui croit avoir des droits, &

» qui veut en abuser. De tout
 » temps les rigueurs furent l'ai-
 » guillon de l'amour ; l'Amant in-
 » telligent en tire de nouvelles
 » armes ; ses progrès ne sont ja-
 » mais plus rapides que lorsque
 » des obstacles ont redoublé la
 » vivacité de ses attaques. Ne di-
 » sons jamais à une femme qu'elle
 » a tort de nous maltraiter , ne
 » nous plaignons point ; mais pa-
 » roissons-lui si aimables qu'elle
 » se reproche elle-même son in-
 » justice , & qu'elle s'en punisse ,
 » en voulant nous la faire qu-
 » blier.

Vous pénétrez sans doute , Mar-
 quis , quel est mon but en vous
 faisant ce récit. Vous avez déplu

LETTRÉ XLI.

à la Comtesse par des empressements trop marqués, au lieu de la bouder, suivez l'exemple de M. de Coulanges, c'est le meilleur conseil que je puissé vous donner.



L E T T R E X L I I .

VOUS ne vous trompez pas, Monsieur ; le goût & le talent de la Comtesse pour le Claveſſin ne feront qu'augmenter votre amour, & retarder sa défaite. Les femmes ne connoiſſent point assez les avantages qu'elles peuvent retirer de leurs talens : eſt-il un instant où ils ne leur foient pas d'une extrême utilité ? La plûpart fe figurent n'avoir à craindre que la présence de l'objet aimé. Il eſt vrai qu'elles ont alors deux ennemis à combattre, leur amour & leur Amant. Mais l'Amant a-t-il disparu ? l'amour n'en reste pas moins dans le cœur ; les progrès qu'il fait

40 LETTRE XLII.

dans la solitude, quoique moins sensibles, n'en sont pas moins dangereux. C'est alors que l'exécution d'une Piece de Lully, le dessein d'une fleur, la lecture d'un bon Ouvrage, détournent l'attention d'un souvenir trop séduisant, & fixent l'imagination sur des objets utiles. Toutes les occupations où l'esprit est appliqué, sont autant de larcins faits à l'amour.

Que son penchant ramene un Amant à nos genoux, que peut-il faire avec une personne qui n'est que tendre & jolie ? S'il ne trouve dans son entretien nul agrément, aucune variété, de quoi peut-il s'occuper auprès d'elle ? L'amour est un sentiment actif ; c'est un feu qui dévore, qui exige toujours de

nouveaux alimens ; s'il ne peut exercer son activité que sur des objets sensibles, il s'y attache, & s'y attache uniquement. Dirai-je tout ? Quand l'esprit n'est pas occupé, il faut nécessairement que les sens le soient. On gesticule ; j'ai pensé dire que bientôt on est constraint de parler par démonstrations à une personne qu'on connaît incapable d'entendre un langage plus délicat. Ce n'est point en combattant des entreprises, ni en s'offensant d'une caresse trop vive, qu'une femme reste sage. Quand on se laisse attaquer de cette façon, tout en se défendant, les sens s'allument, l'agitation que cause la résistance même, hâte la défaite ; l'on succombe en com-

42 LETTRE XLII.

battant. Mais c'est en détournant l'attention de son Amant sur d'autres objets qu'on parvient à ne pas être obligée d'arrêter des entreprises, ou de s'offenser de libertés, ausquelles on a soi-même donné lieu ; car c'est une chose bien certaine, les hommes ne manquent jamais qu'aux femmes qui le veulent bien. Vous n'en trouverez pas un, à moins qu'on ne le suppose absolument sans éducation, qui n'ait un discernement juste sur le degré de familiarité qu'il doit se permettre. Aussi toutes celles qui se plaignent de ce qu'on leur a manqué, ne me touchent-elles guéres. Examinez-les bien ; leurs étourderies, leurs imprudences auront tout occasionné. Elles vou-

loient qu'on leur manquât. Le défaut de culture peut nous exposer aux mêmes inconveniens : avec une femme sans esprit, sans talens, que faire autre chose que d'entreprendre ? Le seul moyen de tuer le tems avec elle, c'est de la fâcher. On ne peut lui parler que de sa beauté, que de l'impression qu'elle a faite sur les sens ; l'on ne peut employer que le langage des sens, pour lui exprimer tout cela. Elle-même n'est persuadée de votre amour, elle n'y répond, ne vous en récompense que par le secours des sens, en vous y laissant appercevoir une agitation égale à la vôtre, ou bien sa sagefle expirante n'a plus que de l'humeur à vous opposer, dernier retranchement

d'une femme sans esprit, & quel retranchement ! Quel est au contraire l'avantage d'une femme spirituelle, & qui a des ressources ? Une répartie vive, une raillerie piquante, une querelle assaillonnée par un peu de malignité, une citation heureuse, un récit fait avec grace, ne sont-ce pas pour elle autant de distractions, & le tems qu'elle y emploie, autant de gagné pour la vertu.

Le plus grand malheur des femmes est sans doute de ne pouvoir être occupées d'objets dignes de leur attention ; c'est ce qui fait que chez elles l'amour est une passion bien plus violente que chez les hommes ; mais elles ont un sentiment qui, bien dirigé, peut leur

servir d'antidote. Toutes sont pour le moins aussi vaines que sensibles. Il faudroit donc pour la vanité corriger la sensibilité. Tandis qu'une femme s'occupera du désir de plaire autrement que par la figure, elle perdra de vue le sentiment qui la fait agir. A la vérité ce sentiment ne cessera pas d'être le motif *déterminant*, (il faut bien, Marquis, que vous me passiez quelque terme de l'art) mais il ne sera plus l'objet actuel & présent à son attention, & c'est déjà beaucoup. Livrée toute entière au soin de se perfectionner dans le genre de gloire qu'elle veut acquérir, ce même désir, dont l'amour fera la source, tournera contre l'amour même, en partageant l'attention

16 LETTRE XLI.

de l'esprit & les affections du cœur ; en un mot, il fera diversion.

Voilà donc, me direz-vous, les femmes avec de l'esprit & des talents à l'abri de toutes atteintes ! Vous en concluerez peut-être encore que les hommes, ne haïssant pas la facilité, devroient fuir de pareilles femmes ; que cependant on voit les sots, comme les gens d'esprit, s'y attacher. Cela est vrai : mais les sots ne s'y prennent que parce qu'ils ne connoissent pas la difficulté de réussir ; les gens d'esprit, parce qu'ils aiment à la surmonter.

Au reste, vous qui êtes un Militaire, ne devez-vous pas scavoit apprécier tout ce que je viens de vous dire. Je suppose que pendant la

la Campagne que vous allez commencer , on vous a donné le siége d'une Ville à conduire , serez-vous content si le Gouverneur , persuadé que sa Place n'est pas imprenable , vous ouvre ses portes , avant que de vous avoir fourni la moindre occasion de vous signaler ? Non sans doute ; il faut qu'il résiste ; il faut que par les manœuvres les plus adroites , il vous donne occasion de faire briller votre valeur , vos talens. Plus il prend soin de sa gloire , plus il travaille à la vôtre. Eh bien , Marquis , en amour comme en guerre , le plaisir de vaincre se mesure sur les obstacles ; & si vous me fâchez , j'irai jusques à dire qu'à bien apprécier les choses , la véritable gloire d'une femme

consiste peut-être moins à ne point se rendre , qu'à faire une belle défense pour mériter les honneurs de la guerre.

Allons encore plus loin : qu'une femme devienne assez foible pour se laisser vaincre , quel moyen lui reste-t-il pour fixer un Amant heureux ; si les agréments de l'esprit , si les talens ne viennent plus à son secours ? Je faisais parfaitement qu'on ne se donne pas ces avantages ; cependant est-il une femme qui , si elle le vouloit comme il faut , ne pût pas s'en procurer quelques-uns ; la différence ne feroit que du plus au moins. Mais presque toutes sont nées trop paresseuses pour être capables d'un tel effort. Elles ont trouvé que rien n'étoit si commode

que d'être jolies. Cette façon de plaire n'exige aucune application d'esprit ; elles voudroient qu'il n'y en eût point d'autre. Aveugles qu'elles sont ! elles ne voyent pas que la beauté , les talens leur attirent également l'attention des hommes ; mais la beauté ne fait qu'exposer celle qui la possede ; les talens lui procurent de quoi se défendre. Qu'elles y fassent attention : pré- que toujours cette beauté dont elles font tant de cas , ne prépare que des regrets ; un ennui mortel pour le tems où elle n'existe plus ; eh voulez-vous sçavoir la raison ? c'est qu'elle a fait négliger toutes les autres ressources. Tant que dure son éclat , une femme se voit considérée , recherchée , célébrée , une

brillante cour l'environne. Elle se flatte qu'on aura toujours pour elle les mêmes yeux. Quelle solitude affreuse, quand l'âge vient à lui ravir le seul mérite qui la faisoit valoir! Je voudrois (mon expression ne sera pas noble, mais elle rendra ma pensée) je voudrois que dans une femme la beauté ne servît que d'enseigne à tous les autres avantages.

Ainsi, Monsieur, en amour l'esprit est ce dont on fait le plus d'usage. Une liaison de cœur est la piece du monde où les actes soient les plus courts, les entr'actes les plus longs. De quoi voulez-vous, dites-moi, remplir les intermèdes, si ce n'est par les talens? La jouissance met toutes les femmes

de niveau, & les exposé également à l'infidélité. La belle, la jolie, quand elles ne font que cela, n'ont à cet égard aucun avantage sur celle qui ne l'est pas ; l'esprit seul en ce cas fait entr'elles toute la différence. Lui seul peut faire trouver dans la même personne cette variété si nécessaire pour prévenir le dégoût. Enfin, il n'y a que les talens qui puissent remplir le vuide d'une passion satisfaitte, & c'est ce que nous pouvons avoir de mieux dans quelque situation que l'on nous suppose, soit pour éloigner notre défaite, & la rendre plus flatteuse, soit pour assurer nos conquêtes. Les Amans eux-mêmes en profitent. Que de choses ils doivent chérir, quoi-

qu'elles paroissent contr' eux ! Eh , que la Comtesse , en cultivant son talent décidé pour le Claveſſia , entend bien ses intérêts & les vôtres !

Je relis ma Lettre , mon cher Marquis , & je tremble que vous ne la trouviez un peu sérieuse . Voilà ce que c'est que de se livrer à la mauvaife compagnie . Je sou-pai hier avec M. D. L. R. F. C. jamais je ne le vois que je ne me gâte de cette façon-là , au moins pour trois ou quatre jours .



LETTER XLIII.

JE pense comme vous, Marquis, la Comtesse vous punit trop sévèrement de l'aveu que vous lui avez surpris. Est-ce votre faute si son secret lui est échappé ? Elle a trop avancé pour reculer. On peut éprouver des retours de raison ; mais aller jusqu'à refuser pendant trois jours de vous voir, faire annoncer qu'on va à la campagne pour un mois, renvoyer les billets tendres sans daigner les ouvrir, c'est, à mon avis, un vrai caprice de vertu. Mais, ne désespérez de rien. Si elle étoit réellement indifférente, comptez qu'elle seroit moins sévere.

34 LETTRE XLIII.

Il ne faut pas vous y méprendre : dans ces occasions c'est souvent moins contre vous qu'une femme a de l'humeur, que contre elle-même. Elle ne sent qu'avec dépit qu'à tous momens sa foiblesse est prête à la trahir. Elle vous en punit, & s'en punit elle-même en vous maltraitant. Mais soyez bien persuadé qu'un jour d'un pareil caprice avance plus les affaires d'un Amant qu'un an de soins & d'assiduités. Bientôt une femme se reproche de l'avoir maltraité ; elle se croit injuste, veut réparer sa faute, & finit par être bienfaisante. Vous ne vous appercevez point au reste que l'on vous préfere personne ? Dans ce cas il faut suivre l'avis de Montagne : » Un galant homme,
» dit-il,

dit - il , n'abandonne point sa poursuite pour être refusé , pour vû que ce soit un refus de châ- teté & non de choix .

Mais je ne reviens point de mon étonnement , lorsque vous m'assurez que depuis que la Comtesse a paru vous aimer , son caractère a totalement changé . Quand vous commençâtes à la connoître , elle étoit vive jusqu'à l'étourderie , inattentive , décidée , coquette même ; elle paroîssoit incapable d'un attachement raisonnable . Aujourd'hui vous la trouvez d'un sérieux mélancolique ; elle est distraite , timide , affectueuse ; le sentiment a succédé aux airs , un ton naturel a pris la place de l'affectation . Tout ceci mettroit ma philosophie en défaut ,

si je ne reconnoissois à cette métamorphose les effets de l'amour : n'en doutez point, c'est lui qui a produit une révolution aussi prompte ; devez-vous en être fâché ? L'orage que nous effuyez vous annonce la victoire la plus complète, victoire d'autant mieux assurée, qu'on aura fait tout son possible pour vous la disputer. Soyez donc plus tranquille ; les femmes ont un fond inépuisable de bonté pour les hommes qui les aiment. Ceux qui nous connoissent ne l'ignorent pas, & c'est ce qui les rassure toutes les fois qu'on les maltraite. Ils savent que leur présence, leurs soins, la douleur qu'ils afférent, font leur effet, & désarment à la fin toute fierté. Ils se

persuadent que ceux que notre vertu écarte avec le plus de hauteur, sont précisément ceux qu'elle redoute davantage ; & par malheur ils ne rencontrent que trop juste ; elle ne les éloigne que parce qu'elle n'est pas assez sûre de leur résister. Pour peu qu'une femme soit raisonnable, elle débute presque toujours par une belle défense ; il ne faut que de la fierté pour l'y déterminer. Mais malheureusement vous perséverez à l'attaquer ; elle n'est pas infatigable, & vous êtes si peu délicats, que, pourvû que vous obteniez son cœur, peu vous importe que vous le deviez à vos importunités ou à son consentement.

Encore un coup, Marquis, l'ex-
C ij

28 . L E T T R E X L I I I .

cès des précautions que l'on prend contre vous , fait voir combien vous êtes redouté. Si vous étiez un objet indifférent , prendroit-on la peine de vous fuir ? Vous feroit-on l'honneur de vous craindre. Mais je sc̄ais combien les Amans sont déraisonnables. Toujours ingénieux à se tourmenter , l'habitude de n'être remplis que d'un seul objet , est chez eux si puissante , qu'ils aiment mieux en être occupés désagréablement que de ne l'être point du tout. Cependant je vous plains , épris comme vous l'êtes , votre situation ne peut manquer d'être douloureuse.



L E T T R E X L I V .

ENTREPRENDRE de séduire la fille de son homme d'affaires pour se consoler des rigueurs de sa Maîtresse. le joli passe-tems que vous vous proposez-là, Monsieur; je serois bien surprise si vous croyez trouver dans mes principes de quoi justifier un projet de cette espece. Rien de si aimable à mes yeux qu'un homme séduisant, mais rien de plus odieux qu'un séducteur. Le premier, entraîné par un penchant qui le maîtrise, cherche à toucher le cœur de celle qui possède le sien; c'est un échange, non un vol, qu'il se propose. S'il joint à l'amour le plus

tendre tout ce qui peut en inspirer pour lui, peut-on lui faire un crime de vouloir profiter de ses avantages ? Il étudie les goûts, l'humeur, le caractère de l'objet aimé; il y conforme ses sentimens, ses procédés, sa façon d'être, découvre enfin la route de son cœur, & parvient à lui communiquer le feu dont il est épris; l'yvresse devient égale de part & d'autre : que peut-on lui reprocher ? S'il occasionne des foiblesse, elles sont le prix de l'amour, la récompense du mérite.

Mais qu'un séducteur est différent ! Sans amour, sans aucune sorte de délicatesse ; uniquement conduit par les sentimens les moins délicats, ce n'est point la possession du

ceur qui le flatte, c'est celle de la personne ; bien plus jaloux d'obtenir une faveur qu'à faire naître un sentiment ; plus attentif à exciter les sens qu'à toucher le cœur, pourvu qu'il jouisse, tous les moyens d'y parvenir lui sont égaux ; rien pour lui n'est difficile, injuste, ni humiliant. Le bonheur, la réputation de celles qui devient le malheureux objet de ses tentatives, sont les choses du monde auxquelles il songe le moins : l'artifice, la fausseté forment son caractère : il joue de sang-froid l'homme amoureux, il n'affecte une passion feinte que pour en exciter une véritable, & pour en profiter. Il s'annonce en esclave, il regne en tyran ; l'abus qu'il fait d'un crédit

usurpé décèle ses véritables sentiments, il finit par être détesté.

— Je suis fâchée de vous le dire, Marquis ; mais voilà l'idée que vous me donnerez de vous, si vous persistez dans votre dessein. Personne n'est plus indulgent que moi sur toutes les folies des Amans ; mais quand les choses sont de la conséquence de celle-ci, je me figure qu'elles touchent l'honneur ; & dès-lors je me souviens que, si je n'affecte pas toutes les vertus de mon sexe, j'ai du moins celle d'un honnête homme ; que ne puis-je vous les inspirer dans cette occasion !



L E T T R E X L V .

JE sens bien , Marquis , que vous vous conduiriez avec plus de délicatesse que je n'en supposois hier dans un séducteur ordinaire ; mais , quoi que vous fassiez , pourriez-vous jamais vous flatter d'être aimé ? Je suppose que vous ayez réellement plu à la jeune personne dont vous me parliez , & qu'elle consente de vous devoir sa liberté : vous l'aurez soustraite à l'empire de parens durs & peu aifés , vous lui aurez procuré l'abondance ; vous compterez sur sa reconnaissance ; vous vous figurerez que ce sera par un excès d'amour qu'elle vous aura confié son sort . Pures illusions , qui

la séduiront elle-même ! Elle croira comme vous n'avoit suivi que son goût ; mais elle ne sentira que trop tôt qu'elle n'a cédé qu'au penchant que nous avons tous à l'indépendance. Si elle a des principes, la faute que vous lui aurez fait faire ne sera pas commise que sa vertu reprendra ses droits. Eh ! croyez-vous qu'elle puisse voir long-tems avec plaisir celui qu'elle ne pourra voir sans remords ? La fierté seule de la Belle peut devenir un obstacle à vos plaisirs : vos bienfaits l'humilieront ; elle craindra que vous ne regardiez son attachement pour vous comme le prix de vos largesses, & rougira peut-être de recevoir de son Amant. On ne peut se croire avili, sans que tou-

tes les facultés de l'ame n'en soient dégradées : un cœur qui n'ose fixer ses regards sur lui-même , peut-il avoir assez d'élévation pour vous rendre parfaitement heureux ? Je vois donc qu'il arrivera de deux choses l'une : si la personne dont vous me parlez est sans délicatesse , elle ne sera point à la vérité en état de sentir l'espece d'injure qu'il y aura dans vos bienfaits ; mais aussi sera-t-elle incapable de donner aux marques de sa reconnoissance les charmes que l'honime qui pense espere d'y trouver. Si elle a de la délicatesse , cette délicatesse même fermera son cœur à l'amour : elle sentirà que vous voulez acheter une chose qui ne se peut mettre à prix , & dès ce moment se croira d'au-

tant plus dispensée de la reconnaissance , qu'elle imagineroit , en suivant vos intentions , déroger à la délicatesse dont elle fait profession ; heureux encore , si elle ne va pas jusqu'à penser qu'elle s'aviliroit en donnant par intérêt ce qui ne peut être que le prix de l'amour. En vain vous flatteriez-vous de lui faire oublier vos bienfaits , de les oublier vous-même , elle s'en souviendroit pour vous. Vous croiriez avoir des droits ; vous ne pourriez vous empêcher de les faire sentir ; au lieu de demander , de mériter , vous exigeriez , & dès-lors adieu l'amour. Les faveurs n'ont de prix qu'autant qu'elles sont gratuites ; l'Amant n'est flatté de les obtenir , la Maîtresse ne trouve de

douceur à les accorder que lorsqu'elles sont un don, & non l'acquit d'une dette. •

Enfin, seriez-vous déterminé par l'espérance de trouver dans l'arrangement que vous projetez des plaisirs faciles? Vous les y trouverez en effet; & ce n'est pas ce qui peut vous arriver de mieux. Ignorez-vous donc ce qu'on a dit tant de fois: ce n'est point la possession tranquille d'un bien qui nous rend heureux, c'est l'agitation que nous cause sa recherche; ce sont les soins qu'il nous coûte à acquérir & à conserver.

Il faut cependant vous dire tout ce que je pense à ce sujet. Je ne prétends pas qu'il soit absolument impossible d'être aimé dans le cas

dont nous parlons. Mais que peu d'hommes sont capables de traiter alors une femme comme il conviendroit pour obtenir son cœur ! Avec quelle dextérité ne faudroit-il pas qu'il se conduisît pour lui faire oublier le bien qu'il lui fait, & la reconnaissance à laquelle elle se croit obligée. Quelles inquiétudes me doit-elle pas avoir sur l'opinion qu'il a de ses sentimens ? » « Ah ! » disoit un jour une de mes amies au Comte de..... je ne doute point que vous ne trouviez mille charmes à partager votre fortune avec une femme que vous aimez ; mais cela ne suffit pas pour mon bonheur : rassurez-moi ; j'ai cent fois le jour des inquiétudes sur la cause que vous donnez à

» mon attachement pour vous.
» Que vous me feriez injure si
» vous soupçonnez le devoir à la
» reconnaissance. Je ne fais quelle
» idée je vais vous donner de ma
» façon de penser, mais savez sûr
» que vos bienfaits n'entrent pour
» rien dans mes sentiments. L'a-
» mour seul peut acquitter l'amour,
» & ce n'est que par-là que je vous
» suis attachée. Je ne murmure
» point de n'être pas riche, au con-
» traire j'aime à vous devoir mon
» bien-être, parce que j'imagine
» que vos bienfaits font autant de
» nouveaux liens qui vous atta-
» chent à moi. J'aime à voir que
» vous multipliez chaque jour ces
» bienfaits, quoique dès le pre-
» mier moment vous généroûtes

• dût être satisfaite ; qu'en les multipliant vous vous donniez au-
tant de peine pour les cacher ,
ou pour en diminuer la valeur ,
que d'autres s'en donneroient
pour les exagérer ; que vous les
assaisonniez de tout ce qui peut
me les rendre encore plus agréa-
bles , comme s'ils ne l'étoient
pas déjà assez en partant de la
main de qui je les reçois ; que
lorsque je les ai reçus vous vous
chargez de toute la reconnois-
sance , comme si je vous obli-
geois vous-même en les accep-
tant Vous le dirai-je cepen-
dant ? j'ai des reproches à vous
faire . L'état où je me trouve ré-
pand quelque ameretume sur les
fleurs que vous semez sur mes
pas :

» pas : votre générosité m'enlève,
» je ne dirai pas le mérite de vous.
» aimer gratuitement ; (en est-
» ce un de vous rendre justice ?).
» mais la douceur de vous prouver
» que c'est pour vous-même que je
» vous aime, que ce n'est qu'à l'a-
» mour le plus tendre que vous
» devez mon cœur, que vous pos-
» séderiez également ce cœur & la
» personne, que vous seriez éga-
» lement l'objet de tous mes désirs
» & l'auteur de ma félicité, si le
» sort me mettoit à votre place,
» & vous à la mienne. » Trouve-
rez-vous, Marquis, beaucoup de
femmes qui pensent avec cette dé-
licatesse ?

'A mon égard, si la fortune m'a-
voit assez maltraitée pour m'obli-

ger à voir un bienfaiteur dans un Amant, tout ce que j'aurois craint davantage, c'auroit été qu'il ne fût de moi la plus ingrate de toutes les créatures. Quel désintéressement n'auroit-il pas fallu qu'il eût montré dans les efforts qu'il auroit fait pour adoucir ma situation ! Que d'adresse pour m'offrir des services si capables d'humilier, quand on en apperçoit l'objet ! Que de ménagements pour me faire accepter des secours que j'aurois voulu ne dévoir qu'à la générosité ! Combien de circonspection, lorsqu'il m'auroit fait entrevoir des sentiments plus tendres que ceux de la simple amitié ! Que de timidité dans les progrès qu'il auroit tentés ! Enfin, quel respect dans les choses

qui s'en éloignent le plus! Mais il est peu d'hommes capables de ces procédés , est-il beaucoup de femmes qui les méritent? Dans ces occasions, on se prend pour l'ordinaire sans se connoître suffisamment. C'est le hazard , les convenances , la nécessité , qui décident plus que l'amour. De-là le peu de sincérité & de fidélité qui regne dans ces sortes d'arrangemens. Au reste , Marquis , vous êtes encore trop jeune pour être si rangé , & j'insiste que vous ferez revoir de cet projet avant que ma Lettre vous soit parvenue. Un regard de la Comtesse l'aura fait évanouir.



LETTRE XLVI.

JE suis enchantée d'apprendre
J'avant mon départ pour la cam-
pagne, que vous êtes plus tran-
quille. Je vous avouerai franche-
ment que, si la Comtesse avoit per-
séveré à vous traiter avec la mê-
me sévérité, j'aurois imaginé, non
pas qu'elle fût insensible, mais que
vous aviez un rival heureux. Sça-
vez-vous pourquoi ? c'est qu'une
femme n'est jamais moins traîtable
que lorsqu'elle prend dans les bras
d'un Amant favorisé de la vertu
contre tous les autres hommes.

Tout ce que vous me dites me
prouve cependant que vous êtes
aimé, & que vous l'êtes seul. Je

ſçaurai vous en donner incessam-
ment des nouvelles certaines ; je
veux moi-même examiner la Com-
telle. Cette résolution vous sur-
prend sans doute. Votre étonne-
ment cessera dès que vous ferez
attention que la maison de Mada-
me de la *Sabliere*, où je vais passer
huit jours, est voisine de la Terre
de votre aimable veuve. Vous
m'apprétez vous-même qu'elle
vient de partir pour s'y rendre ;
joignez au voisinage l'envie deme-
urée que j'ai de la connoître, &c
vous ne serez point étonné de la
promesse que je viens de vous
faire..... On ne me donne pas
le tems d'achever ma Lettre, ni
même de vous l'envoyer. Il faut
partir à l'instant ; ma Compagne

46. LETTRE XLVI.

de voyage me luitine d'une façon étrange, & prétend que j'écris un billet doux. Je la laisse prétendre, & mets ce papier sur moi pour continuer ma Lettre à la campagne. Adieu. Quoi, la maladie de Madame de Grignan ne vous permettra pas de nous venir voir dans notre solitude.

Du Château de.....

Je vous éeris de chez la Comtesse, mon cher Marquis ; voilà la troisième journée que je passe à sa Terre ; je ne suis pas mal avec la maîtresse du Logis. C'est une femme adorable, j'en suis enchantée. Je doute quelquefois si vous méritez de posséder un cœur comme celui-là. Me voilà sa confidente ;

elle m'a dit tout ce qu'elle pense de vous, & je ne désespere pas de découvrir, avant notre retour à la Ville, les raisons du changement que vous avez remarqué dans son caractère. Je n'ose pas vous en dire davantage ; on pourroit venir dans mon appartement, & je ne veux pas qu'on sçache que je vous écris d'ici. Adieu.



L E T T R E X L V I I .

QUE j'ai des choses à vous dire, Marquis ! Je me préparois à vous tenir parole, & je projettois d'user de finesse avec la Comtesse pour lui tirer son secret ; mais le hazard m'a bien servie. Vous n'ignorez pas sa confiance pour M. de la Sabliere. Elle étoit tantôt avec lui dans un des bosquets du jardin : je traversois une charmille pour aller les joindre ; sur le point de les aborder, votre nom a frappé mon oreille. J'ai suspendu ma marche, je n'étois point apperçue ; j'ai tout entendu, & je me hâte de vous rendre mot pour mot leur conversation.

» Puisque

» Puisque je n'ai pû dérober à
» votre pénétration mon penchant
» pour M. de Sévigné, disoit la
» Comtesse, il ne faut point vous
» faire confidence à demi. Il n'est
» pas surprenant que vous ne puissiez
» concilier le sérieux d'une
» passion aussi décidée avec le ca-
» ractere de frivolité qu'on me
» connoît dans le monde. Vous
» vous étonnerez bien davantage,
» lorsque je vous avouerai que
» mon caractere extérieur n'est pas
» le véritable; que la gravité, qui
» vous frappe aujourd'hui, n'est
» qu'un retour à mon premier état,
» & que je ne suis devenue *petite-
Maîtresse* que par réflexion. Peut-
» être imaginiez-vous que les fem-
» mes ne sçavoient dissimuler que

40 LETTRE XLVII.

» leurs défauts : elles vont quel-
» quefois plus loin , Monsieur ,
» j'en suis un exemple ; elles dé-
» guisent jusqu'à leurs vertus. Il
» me prend envie , puisque le mot
» m'est échappé , de vous apprendre
» par quelle gradation singulière je
» suis parvenue jusques-là.

» Pendant mon mariage j'ai vécu
» dans la retraite. Vous con-
» noissez M. le Comte & son goût
» pour la solitude. Devenue veuve , il fut question d'entrer dans
» le monde ; mon embarras ne fut
» pas médiocre sur la façon de m'y
» présenter. Je m'interrogeai moi-
» même : ce fut en vain que je
» voulus me le cacher , je me trou-
» vai du goût pour les plaisirs de
» société , mais j'étois en même

» tems bien résolue d'y joindre la
» pureté des mœurs. Comment
» concilier tout cela ? Il me paraît
» très-difficile de me former un
» système de conduite, qui, sans
» me compromettre, me procurât
» les douceurs de la vie.

» Voici comme je raisonnais
» destinées à vivre parmi les hommes
» mes, faites pour leur plaisir,
» pour partager leur bien être,
» nous devons aussi souffrir de
» leurs travers, & nous avons sur
» tout à craindre leur malignité.
» Il semble qu'ils n'ayent eu pour
» objet dans notre éducation que
» de nous rendre propres à l'a-
» mour; c'est même la seule pas-
» sion qu'ils nous ayent permise;
» & par une contradiction bizarre,

» ils ne nous ont laissé qu'une sorte
» de gloire à acquerir ; c'est préci-
» sémement celle de résister à ce pen-
» chant. J'examinai donc ce qu'il
» y avoit de mieux à faire pour
» rapprocher dans l'usage deux ex-
» trémities si fort opposées, & je
» ne trouvai de toutes parts qu'in-
» convéniens.

» Nous sommes, me disois-je,
» assez simples, lorsque nous en-
» trons dans le monde, pour ima-
» giner que la plus grande félicité
» d'une femme feroit d'aimer &
» d'être aimée ; nous supposons
» alors que l'amour est fondé sur
» l'estime, soutenu par la con-
» noissance des qualités aimables,
» épuré par la délicatesse des sen-
» timens, dégagé de toutes les fa-

» deurs dont on le défigure , en-
» tretenu par la confiance & par
» les épanchemens de cœur , mais
» malheureusement ce sentiment si
» flatteur pour une femme sans
» expérience , n'est rien moins que
» cela dans l'usage. On se désabuse
» toujours trop tard ,

» Lorsque j'entrai dans le mon-
» de , ce qui me révolta davantage
» dans les hommes , c'est leur in-
» constance & leur fausseté. Ce-
» pendant avec un peu plus d'expé-
» rience j'ai vu que le premier de
» ces défauts les rend plus malheu-
» reux que coupables. De la façon
» dont le cœur est formé , sont-ils
» maîtres d'être toujours remplis
» du même objet ? Non , mais leur
» fausseté mérite-t-elle la même in-

» dulgence ? La plupart attaquent
 » les femmes de fang froid, dans
 » le dessein de les faire servir à
 » leurs amusemens, ou de les fa-
 » crifier à leur vanité : pour rem-
 » plir le vuide d'une vie oisive,
 » ou pour s'acquerir une forte de-
 » réputation fondée sur la perte de
 » la nôtre. Ceux-là sont le grand
 » nombre ; le moyen de les dis-
 » tinguer des véritables Amans ?
 » Tous ont les mêmes dehors ;
 » l'homme qui feint d'être amou-
 » reux est quelquefois plus sédui-
 » sant que celui qui l'est en effet.

» Nous sommes d'ailleurs assez
 » dupes pour nous faire de l'amour
 » une affaire capitale. Vous autres
 » hommes, vous vous en faites un
 » jeu ; rarement nous y livrons

» nous sans penchant pour la per-
 » sonne ; vous êtes assez peu déli-
 » cats pour vous y prêter sans goûts.
 » Nous nous faisons un devoir de
 » la constance , vous cédez sans
 » scrupule au moindre dégoût. A
 » peine gardez vous les bienséan-
 » ces , en quittant une Maîtresse ,
 » dont six mois auparavant la pos-
 » session faisoit votre bonheur &
 » votre gloire. Heureuse encore ,
 » si par les indiscretions les plus
 » cruelles , vous ne la punissez pas
 » de ses bontés.

» J'avois donc envie de prendre
 » les choses au tragique , & je di-
 » sois ; si l'amour entraîne tant de
 » malheurs , une femme qui ché-
 » rit son repos & sa réputation ,
 » ne devroit jamais aimer. Ces

» pendant tout me dit que nous
» avons un cœur, que ce cœur est
» fait pour l'amour, & que l'amour
» est involontaire. Pourquoi donc
» vouloir détruire un penchant qui
» fait partie de nous-mêmes ? Le
» parti le plus sage ne seroit-il
» pas de travailler à le rectifier ?
» Voyons comment il est possible
» d'y réussir.

» Quel est l'amour dangereux ?
» Je l'ai remarqué : c'est celui qui
» occupe l'ame toute entiere, qui
» absorbe toutes les autres passions,
» qui nous rend incapables d'être
» occupés d'aucun autre sentiment,
» enfin qui nous fait tout sacrifier
» à l'objet aimé.

» Quels sont les caractères sus-
» ceptibles de pareils sentiments ?

» Ce sont précisément les plus sof-
» lides ; ceux qui se manifestent le
» moins au dehors, qui réunissent
» le plus de raison à beaucoup de
» noblesse & d'élevation dans la
» façon de penser.

» Quels sont enfin les hommes
» les plus redoutables pour des
» femmes de cette trempe ? Ceux
» qui ne possèdent des qualités
» brillantes que ce qu'il en faut
» pour mettre en valeur un mérite
» essentiel. Il faut en convenir,
» ces hommes-là sont une très-
» mauvaise compagnie pour une
» femme qui pense. Il est vrai
» qu'ils sont rares à présent ; y eut-
» il jamais de siècle plus propre
» que le nôtre à nous garantir des
» grandes passions ; mais le mal,

» heur peut vouloir qu'on en rem-
» contre un dans la foule.

» Les Moralistes prétendent que
» chacune de nous possède un fond
» de sensibilité, destiné à s'exercer
» sur quelques objets que ce soit.
» Une femme raisonnable ne s'affec-
» tue point de mille petits avan-
» tages qui plaisent dans les hom-
» mes aux femmes ordinaires. Lors
» qu'elle rencontre un objet digne
» de son attention, il est tout na-
» turel qu'elle en sente le prix ;
» son affection se mesure sur l'é-
» tendue de ses lumières, elle ne
» peut en être médiocrement oc-
» cupée. C'est précisément à ces
» caractères-là qu'il faut éviter de
» ressembler ; ce sont les hommes
» dont je viens de parler, dont

» on doit fuir & la rencontre & le
» commerce , pour peu que l'om-
» aît soin de son repos. Formons-
» nous donc un caractère qui nous
» procure deux avantages ; l'un &
» de nous préserver de trop fortes
» impressions ; l'autre , d'écartier les
» hommes qui pourroient nous en-
» donner. Composons - nous des
» dehors qui puissent du moins les
» empêcher de se montrer par les
» endroits estimables. Mettons-les
» dans la nécessité de vouloir nous
» plaire par la frivolité , par les
» ridicules. Tout affectés qu'ils se-
» ront , leurs défauts nous donne-
» ront des armes contr'eux. Quel
» état heureux peut nous procurer
» tous ces préservatifs ? C'est sans
» contredit celui de *petites maîtresses*

LETTER XLVII.

» Vous êtes étonné de la consé-
» quence singuliere, à laquelle des
» raisonnemens aussi sérieux m'ont
» conduite. Vous le serez bien da-
» vantage, si je vous prouve que
» j'ai raison ; écoutez jusqu'au bout.
» Je connois la justesse de votre
» esprit ; je me pique aussi moi,
» toute frivole que je vous ai paru,
» de n'en pas manquer ; vous fini-
» tez par être de mon avis.

» Croyez - vous que les dehors
» de la vertu garantissent le cœur
» des atteintes de l'amour ? Pauvre
» ressource ! Quand une femme
» devient capable d'une faiblesse,
» n'est-elle pas humiliée à propor-
» tion de l'estime qu'elle avoit vou-
» lu surprendre ? Plus le faste de
» sa vertu a été grand, plus elle

» donne de prise à la malignité. :
» Quelle idée d'ailleurs se for-
» me-t-on dans le monde d'une
» femme vertueuse ? Les hommes
» ne font-ils pas assez injustes pour
» croire que la plus sage est celle
» qui cache le mieux ses foibles-
» ses , ou qui par une retraite for-
» cée se met dans l'impossibilité
» d'en avoir ? Ne portent-ils pas
» même la méchanceté , tant ils
» ont peur de nous accorder quel-
» que perfection , jusqu'à supposer
» que nous sommes toujours dans
» un état violent toutes les fois
» que nous entreprenons de leur
» résister ? Il n'est point d'honnête
» femme , dit un de nos amis ,
» qui ne soit lasse de son métier. Et
» quelle est la récompense des tou-

43 LETTRE XLVII.

mens ausquels ils nous croyent condamnées à Elevent - ils du moins des autels à des efforts aussi héroïques ? Non. La plus honnête femme est, selon eux, celle dont on ne parle point ; c'est-à-dire, qu'une indifférence parfaite de leur part, un oubli général est le prix de notre vertu. Ne faut-il pas en avoir beaucoup pour la conserver à ce prix ? Qui ne seroit tenté de l'abandonner ? Mais il est des choses graves qu'on ne sauroit se dissimuler.

Le déshonneur suit de près une faiblesse. La vieillesse est affreuse par elle-même ; que doit-ce être lorsqu'il faut la passer dans les regards ? Je sens la nécessité

» d'éviter ce malheur : je me figu-
» rai d'abord ne pouvoir y réussir
» qu'en me condamnant à une vie
» fort austère, & je ne me sens
» pas assez de courage pour l'en-
» treprendre. Mais bientôt, com-
» me je l'ai dit, l'état de *petite-*
» *Maitresse* me parut seul capable
» de concilier les plaisirs avec la
» vertu. Au sourire qui vous échap-
» pe, je vois que cette idée vous
» paroît toujours un paradoxe ; elle
» est plus raisonnable que vous ne
» pensez.

Une petite-Maitresse est-elle
» obligée, dites-le moi, d'avoir un
» attachement ? Ne la dispense-t-on
» pas d'être tendre ? Il suffit qu'elle
» soit aimable, & qu'elle donne
» tout à l'extérieur. Dès qu'elle

» joue bien le rôle dont elle s'est
» chargée, on ne se défie seulement
» pas qu'elle ait un cœur. De la
» figure, des airs, des caprices,
» du jargon à la mode, des fantai-
» sies, des goûts singuliers, c'est
» tout ce qu'on exige d'elle. Elle
» peut être au fond vertueuse im-
» pénétement. Quelqu'un s'avise-t-il
» de l'attaquer? s'il trouve de la
» résistance, bientôt il renonce à
» l'inquiéter. Il suppose que la pla-
» ce est prise; il attend patiem-
» ment son tour. Sa persévérance
» lui feroit tort, elle annonceroit
» un homme qui ne connoît pas
» les différences qu'on doit à des
» arrangemens pris avant qu'il se
» fût proposé: en sorte que la belle
» est garantie précisément par la
» mauvaise

» mauvaise opinion qu'on a d'elle.

» Je lis dans vos yeux ce que
 » vous allez me dire : l'état de
 » *petite-Maîtresse* peut nuire à ma
 » réputation, & me jeter dans les
 » inconveniens que je veux éviter.
 » N'est-ce pas-là votre pensée ?
 » Mais ne fçavez-vous pas, Mon-
 » sieur, que la conduite la plus
 » austere ne nous sauve pas des
 » traits de la malignité ? L'opinion
 » des hommes fait notre réputa-
 » tion ; la bonne ou la mauvaise
 » idée qu'ils prennent de nous est
 » presque toujours également fau-
 » se. C'est la prévention, c'est une
 » espece de fatalité qui détermine
 » leur jugement, en sorte que notre
 » gloire dépend beaucoup moins
 » d'une vertu réelle que du bon-

66 LETTRE XLVII

» heur des circonstances. L'espé-
» rance d'occuper une place hono-
» rable dans leur imagination, ne
» doit donc pas seule nous animer
» dans la pratique de la vertu, ce
» doit être surtout le désir d'être
» bien avec soi-même, & de pou-
» voir se dire, quelle que soit l'o-
» pinion du Public à notre égard,
» *je n'ai rien à me reprocher.* Eh !
» qu'importe après tout à quoi l'on
» doive sa vertu, pour yù qu'on la
» conserve en effet.

» Ainsi je demeurai convaincue
» que je ne pouvois pas mieux
» choisir, en débutant dans le mon-
» de, qu'en prenant le masque que
» je crus le plus favorable à mon
» repos & à ma gloire. Je m'atta-
» chai encore plus étroitement à

» l'amie qui m'avoit aidée de ses
» confeils. C'étoit la Marquise de...
» ma parente. La conformité de nos
» sentiments étoit parfaite. Nous
» fréquentâmes les mêmes socié-
» tés. La charité pour le prochain
» n'étoit pas à la vérité notre vertu
» favorite. Nous entrions dans un
» cercle comme dans une salle de
» bal , où seules nous avions été
» masquées. Nous nous y permet-
» tions toutes sortes de folies; nous
» excitions les ridicules à se mon-
» trer.. Après nous être beaucoup
» amusées de cette comédie , sa fin
» n'étoit pas celle de nos plaisirs ,
» ils se renouvelloient dans le tête-
» à-tête. Que les femmes nous y
» paroissoient foles ! . Et dans les
» hommes , quel vaste troupeau de fa-

» tuité ! que d'impertinence ! Si
» dans le monde que nous voyons
» il en paroîssoit un capable de se
» faire craindre ; c'est-à-dire de se
» faire estimer , nous le désolions
» par nos airs , par le peu de cas
» que nous affections d'en faire ,
» & par les agaceries dont nous
» accablions ceux qui le méritoient
» le moins. Enfin , pour rester in-
» sensibles , nous étions presque
» parvenues à croire que nous de-
» vions voir mauvaise compagnie.

» Cette conduite nous a long-
» tems garanties des pieges de l'a-
» mour , & nous a sauvées de l'en-
» nui mortel qu'une vertu triste
» & plus grave avoit répandu sur
» notre vie. Frivoles , impérieuses ,
» décidées , coquettes même , si

» vous voulez , en présence des
» hommes , mais solides , raiso-
» nables , vertueuses à nos propres
» yeux , nous étions heureuses avec
» ce caractère. Il ne se présentoit
» aucun homme que nous puissions
» craindre. Ceux qui pouvoient se
» faire redouter étoient obligés de
» se donner des ridicules pour être
» soufferts & fêtés parmi nous.

» Mais ce qui m'a fait douter de
» la vérité de mes principes , c'est
» qu'ils ne m'ont pas toujours pré-
» servée des dangers que je vou-
» lois éviter. J'ai vû par ma pro-
» pre expérience que l'amour est
» un traître avec lequel il n'est pas
» sûr de badiner. Je ne fçais par
» quelle fatalité le Marquis de Sé-
» vigné a fçu rendre mes projets

70 LETTRE XLVII.

» inutiles. Malgré toutes mes pré-
» cautions, il a trouvé la route
» de mon cœur. Quelque résistance
» que je lui aye opposée, il a fallu
» l'aimer; ma raison ne me fert
» plus qu'à justifier à mes yeux le
» goût que j'ai pris pour lui. Heu-
» reuse! s'il ne me fournit jamais
» l'occasion de changer de senti-
» ment. Je n'ai pu m'empêcher de
» lui laisser entrevoir ma véritable
» façon de penser: j'autois craint
» à la fin qu'il ne me crût aussi
» ridicule en effet que je le paroif-
» sois. Et quand ma sincérité de-
» vroit me rendre moins aimable
» à ses yeux, (car je fçais que la
» frivolité captive plus les hommes
» que le mérite réel) je veux me
» montrer à lui telle que je suis. Je

» rougirais de ne devoir son cœur
» qu'à un mensonge perpétuel de
» toute ma personne.

» Je suis encore moins surpris ;
» Madame , dit alors M. de la Sa-
» bliere , de la nouveauté de votre
» projet , que de l'adresse avec la-
» quelle vous êtes parvenue à ren-
» dre plausible une idée aussi singu-
» liere. Souffrez que je le dise , il
» n'est pas possible de s'égarter avec
» plus d'esprit. Aussi avez - vous
» éprouvé le sort de tous les gens
» à système. Ils prennent de longs
» détours pour s'écartier de la route
» battue : ils n'en viennent pas
» moins échouer contre les mêmes
» écueils. Et pour user du privi-
» lége que vous m'avez donné de
» vous dire ouvertement ma pen-
» sée ,

72. LETTRE XLVII.

» fée ; croyez, Comtesse, que le
» seul moyen de conserver votre
» repos, c'est de prendre ouver-
» tement l'état de femme raison-
» nable. Jamais on ne gagna rien
» à composer avec la vertu.

Quand je vis que la conversation
prenoit cette tournure, je sentis
qu'elle alloit bientôt finir ; je m'é-
loignai promptement, & ne son-
geai plus qu'à satisfaire votre curio-
sité. Je suis excédée d'écrire.



LETTRE

LETTRE XLVIII.

ET vous aussi, Marquis, vous donnez dans les fadeurs des Amans à grands sentimens ? L'absence est pour vous le plus cruel des maux ? Vous ne pouvez vivre qu'aux lieux embellis par l'objet qui vous enchante ? Vous ne scauriez croire combien la façon lamentable dont vous nous peignez votre situation nous a diverties. Ce qu'il y a de plus plaisant encore, c'est que j'ai vû la Comtesse prête à vous plaindre en lisant votre Lettre. Mais bientôt je l'ai fait rire elle-même de sa foiblesse, & convenir que les Amans qui entendent leurs véritables intérêts, loin de

s'alarmer d'une absence de quelques jours, sçavent au contraire, combien elle est nécessaire à leur bonheur.

Interrogez-les, demandez-leur s'ils voudroient cesser d'aimer ; tous vous répondront que les sentiments dont ils sont affectés sont pour eux le bonheur suprême. Mais comment parviendront-ils à entretenir ces mêmes sentiments ? Sera-ce en ne perdant point de vue l'objet aimé, en ne s'en privant jamais ? Non sans doute. Le cœur ne veut point être long-tems affecté de la même façon, l'uniformité l'accable. Et d'ailleurs quelques ressources qu'on ait dans l'esprit, quelque douceur qu'on mette dans son caractère, croirez-vous qu'il soit possible de

ne pas toujours perdre à être vu trop souvent, trop facilement, & de trop près. Scachons tout apprécier : quel est le premier mobile de tous les engagemens de cœur ? Vouloir se lier avec quelqu'un , c'est espérer qu'il nous offrira des nouveautés, c'est se flatter d'en avoir à lui présenter. Mais avons - nous une fois rempli ces deux objets , nous tombons dans une tiédeur que l'ennui suit de près , & bientôt nous ne cherchons qu'un prétexte de nous dégager d'un commerce , où de part & d'autre on n'a plus rien à mettre , plus d'amusement à espérer ou à procurer , & sur-tout plus d'illusion à faire. La variété dans les situations est donc essentielle au bonheur de deux Amans;

quel événement peut mieux que l'absence vous procurer cet avantage ? N'avez-vous jamais goûté les douceurs d'un tendre adieu ? Les inquiétudes, les regrets, les larmes mêmes qui l'accompagnent ne sont-elles pas délicieuses pour une ame délicate & sensible ? Les Amans ordinaires regardent comme un mal la douleur que leur cause une séparation de quelques jours. Mais qu'ils examinent un instant la nature de cette douleur prétendue, bientôt ils reconnoîtront que loin de donner à l'ame des impressions désagréables, elle y répand au contraire une volupté qui l'enchante. Cette douleur est remplie d'un charme délicieux, & nous prouve que, de quelque fa-

çon que le cœur soit affecté, il est toujours dans une situation douce dès qu'il exerce sa sensibilité.

Soyez de bonne foi. A-t-il jamais été d'instant où vous ayez été plus occupé de la Comtesse que depuis que vous en êtes éloigné ? En a-t-il été où vous l'ayez crue plus remplie de vous ? Regardez-vous comme un malheur de pouvoir vous dire à vous-même : ma chère Adelaïde ne peut goûter de vrais plaisirs où je ne suis pas : quoiqu'éloigné d'elle, elle ne s'occupe que de moi, elle ne voit que moi, elle ne parle qu'à moi ; toutes ses actions, ses pensées n'ont que moi pour objet. Enfin quelle douceur de lui faire sa part de tous les plaisirs que vous ressentez.

Nous voilà prêtes à retourner à Paris. Eh bien ! je suis persuadée que vous jouissez d'avancé du plaisir que vous causera le retour de la Comtesse, & de celui qu'elle ressentira en vous voyant. Cette réunion vous fournira l'occasion de faire éclater vos transports, votre cœur se trouvera dans une agitation douce & satisfaisante. Avec quel empressement ne vous questionnerez-vous pas tous les deux ; jugez de l'empressement que vous aurez à vous raconter tout ce que vous aurez pensé, projeté, désiré ? Vous croirez ne vous être jamais tant aimés. Eh, comptez-vous pour rien une pareille découverte ? A quoi la devez-vous cependant ? à l'absence. Après cela,

LETTRE XLVIII. 79

vous plaignez - vous encore des maux qu'elle cause ? Non , je ne vous crois pas assez injuste ; dans votre premiere Lettre vous vous féliciterez du séjour que nous avons fait à la campagne.



LETTRE XLI.

J'Avois deviné qu'il ne seroit pas aisé de vous tirer de votre erreur , ni de vous faire regarder comme heureuse la situation où vous vous trouvez ? Vous prétendez qu'un amour tel que le vôtre n'a pas besoin , pour être durable , des rafinemens dont ma dernière Lettre est remplie : tout ce que vous voyez dans mes conseils , c'est que je suis coquette & voluptueuse. Pour vous , vous n'êtes que tendre & assez amoureux , pour que l'absence de la Comtesse vous rende le plus malheureux des hommes.

Hélas , Marquis , quel est l'A-

mant qui n'a pas tenu le même langage au commencement d'une passion. Tous se flattent comme vous de ressentir le véritable amour; tous imaginent que mêler la réflexion dans une affaire de cœur, ce n'est pas connoître l'amour. Mais n'avons-nous donc pas le cœur fait sur le même modèle? De quelque délicatesse que nous nous piquions, nous sommes toujours forcés de convenir qu'une habitude trop constante d'être ensemble produit à la fin le dégoût. En voici un exemple que M. de la Sabliere nous racontoit tantôt.

Vous connoissez la petite Julie de l'Opéra, vous ne vous seriez jamais douté qu'il y eût dans cette tête-là un germe de Philosophie.

Le Comte de.... lui fit le mois passé une fortune au-dessus de ses espérances. Pension raisonnable, appartement honnête, nippes étoffées, bijoux de prix, équipage leste, en un mot, la petite personne alloit être souverainement heureuse, lorsque le Commandeur est venu troubler cette félicité. Et comment le cruel y est-il parvenu? En offrant le double de la pension, des bijoux, &c.

Ses propositions ont d'abord été rejetées avec hauteur. Julie avoit pris dans son opulence de la fierté. Le seul bien que la fortune puisse procurer, c'est peut-être de mettre de l'élévation dans les sentimens. Cependant notre Héroïne, mieux conseillée, en vint à un accom-

modément : vous allez voir qu'au fond elle étoit fille d'honneur. Elle ne voulut point manquer à ses engagements, mais elle craignoit pour le moins autant de perdre le fruit des bienfaits de son Amant. Quel embarras pour elle, si la connoissance qu'elle avoit acquise du cœur ne l'eût tirée d'un pas aussi délicat. Voici la réponse qu'elle fit au Commandeur.

„ Votre personne me plaît infiniment, (il faut bien mêler un petit mot de passion dans les choses qui lui ressemblent le moins) „ mais j'ai des engagements avec „ le Comte. Je serois au désespoir „ de lui manquer : je me connois „ en procédé, je ne veux point „ qu'il ait à se plaindre de moi ;

» & vous êtes trop juste vous-
» même pour me conseiller une
» trahison. Je ne vois qu'un moyen
» de concilier la bienféance avec
» l'intérêt de mon cœur & le soin
» de ma fortune, car j'avoue que
» je ne suis pas riche : c'est, Mon-
» sieur, de me donner quinze
» jours, & je suis sûre d'être alors
» en état d'accepter vos offres sans
» lui déplaire, & sans qu'il ait rien
» à me reprocher. Je vais exiger
» de lui qu'il vienne passer ce tems
» à sa Terre avec moi, & qu'il y
» vienne seul, afin que nous soyons
» sans cesse tête à tête. Je lui dirai
» si souvent que je l'aime, je le
» lui dirai si long-tems de la même
» façon, j'exigerai de lui tant de
» passion que bientôt je lui serai

» aussi insupportable qu'actuellement je lui paroît aimable. Jus-
» qu'ici j'ai eu des caprices, de
» l'humeur, je l'ai brusqué, désolé.
» Avec cette recette je le rendois
» amoureux fou. Pendant cette
» quinzaine je serai d'une égalité,
» d'une douceur, d'une complai-
» sance à lui faire perdre patience.
» Enfin je veux le réduire à cher-
» cher le premier un prétexte de
» se défaire d'une ombre qui le
» désespérera, & l'amener à se croi-
» re trop heureux de me laisser pour
» prix de mes vertus ce qu'il me
» donna pour un autre usage. Alors,
» mon cher Commandeur, je serai
» toute à vous, & mon procédé
» avec le Comte doit vous faire
» pressentir combien je vous serai



» fidélement attachée. « Auriez-
vous cru, Marquis, devoir un jour
recevoir d'une Fille d'Opéra une
règle de conduite ?

Mais après tout, je connois le
véritable moyen de vous convain-
cre. Le voici : dans deux jours nous
serons à Paris. Ne manquez pas de
baiser mille fois cet endroit de ma
Lettre : les extravagances sont de
l'essence du *véritable* amour.



LETTRE L.

Nous voilà de retour ; mais les nouvelles que nous vous apportons pourront bien n'être pas tout-à-fait de votre goût. Jamais vous n'eûres une si belle occasion d'accuser les femmes de caprices. Je vous écrivois , il y a quelques jours , pour vous dire qu'on vous aimoit , aujourd'hui c'est pour vous apprendre le contraire. On a pris d'étranges résolutions contre vous : tremblez , c'est une chose bien décidée , la Comteffe ne veut plus vous aimer qu'à son aise , & sans qu'il en coûte jamais rien à sa vertu. Elle a vû les conséquences d'une passion telle que la vôtre ; comp-

ment les envisager sans effroi ? Elle a donc pris le parti d'en arrêter le progrès ; & que les preuves qu'elle vous a données de son penchant , ne vous rassurent point. Vous vous imaginez , vous autres hommes , que dès qu'une femme vous a fait un aveu , jamais elle ne pourra briser ses chaînes : détrappez - vous. La Comtesse est beaucoup plus raisonnable sur votre compte que vous ne pensez , & je ne vous cacherai point qu'elle doit à mes conseils une partie de sa fermeté. Ne comptez plus sur mes Lettres : aussi bien vous n'avez plus besoin des secours que vous pouviez en tirer pour connaître les femmes. J'ai même quelque regret de vous avoir peut-être fourni

fourni des armes contr'elles ; sans cela seriez-vous jamais parvenu à toucher le cœur que vous avez attendri ? Il faut l'avouer, j'ai jugé mon sexe avec trop de rigueur ; vous me voyez prête à lui en faire une réparation. Je le sens bien à présent : il est plus de femmes estimables que je ne l'avois cru. Quel assemblage des meilleures qualités dans la Comtesse ! Non, Marquis, je n'ai pu lui refuser des sentimens d'amitié ; & sans consulter vos intérêts, je me suis unie contre vous avec elle. Vous en murmurerez sans doute : mais la confiance qu'elle avoit prise en moi, n'exigeoit-elle pas ce retour de ma part ? Tant que votre inexpérience a eu besoin d'être éclai-

zée, soutenue, encouragée, mon zèle pour vous m'a fait tout sacrifier à vos intérêts. On avoit alors trop d'avantages sur vous. Les choses ont bien changé de face. Toute la fierté de la Comtesse suffit à peine aujourd'hui pour vous résister. Autrefois elle avoit en sa faveur son indifférence, & ce qui valoit mieux encore, votre maladresse. Aujourd'hui vous avez de l'expérience, & elle a sa raison de moins. Après cela me joindre à vous contre elle, trahir la confiance qu'elle a prise en moi, lui refuser les secours qu'elle a droit d'en attendre, si vous êtes sincère, vous l'avouerez vous-même, ce feroit une chose criante. Je veux désormais réparer le mal que je

puis avoir fait en vous révélant nos secrets, en vous initiant dans nos mystères. Je veux travailler moi-même à détruire le système de cette prude dont je vous écrivois un jour les sentimens, & prouver qu'il n'est pas impossible de trouver une femme qui résiste, quoi qu'attaquée & bien attaquée ; & pour que notre triomphe soit plus beau, je ne vous dissimulerais rien de tout ce que j'ai fait contre vous : j'ai porté la trahison jusqu'à instruire la Comtesse des avantages que vous pouviez avoir tiré des Lettres que je vous ai écrites sur les femmes. Sentez, lui dis-je encore ce matin, combien est redoutable un Amant qui joint à tant de connoissance du cœur le talent

H ij

de s'exprimer d'une façon noble & délicate. Quels avantages n'a-t-il pas avec une femme qui pense & qui raisonne ? C'est par le raisonnement même qu'il la séduit. Il a l'art d'employer l'esprit qu'il lui trouve à justifier aux yeux de sa raison les égaremens dans lesquels il l'entraîne. Une Amante se croit obligée de proportionner les sacrifices à la connoissance qu'elle a de ses bonnes qualités. Avec un homme ordinaire ; une foiblesse est une foiblesse ; on en rougit : avec un homme d'esprit , c'est un tribut qu'on croit devoir à son mérite , c'est même une preuve de notre discernement ; elle fait l'éloge de notre goût ; on s'en applaudit. C'est ainsi qu'en faisant tourner au pro-

fit de la vanité ce qu'il enleve à la vertu, cet enchanteur dérobe à vos yeux la gradation de vos foiblesses. Tels sont, Monsieur, les conseils que je donne à la Comtesse ; je ne scias s'ils vous laissent beaucoup d'espérance.



LETTRE LI.

J'Avois cru vous étonner, Marquis, en vous apprenant tout ce que nous projettions contre vous; mais vous connoissez vos avantages, & tout ceci commence à passer la plaisanterie. Expliquez-vous de grace. Avez-vous prétendu parler sérieusement dans votre Lettre, en y faisant entendre que j'agissois dans cette occasion par jalouſie, & que je ne m'efforçois de vous mettre mal avec la Comtesſe que pour en profiter? Ou vous êtes le plus méchant des hommes, ou vous êtes le plus adroit. Le plus méchant, si vous avez jamais pu me soupçonner de cette noirceur;

le plus adroit, si vous n'avez jeté ce soupçon que pour me rendre suspecte à mon amie. Ce que je vois de plus clair en tout cela, c'est que l'alternative m'est également injurieuse, puisque la Comtesse a pris la chose très-sérieusement. Je viens de me trouver avec elle dans le dernier des embarras. Scélérat que vous êtes, que vous connoissez bien votre ascendant sur son cœur ! Vous ne pouvez mieux l'attaquer que par les dehors de l'indifférence que vous affectez. Ne pas daigner répondre à ma dernière Lettre; rester trois jours sans nous voir; nous écrire après cela la Lettre du monde la plus froide. Oh, je vous l'avoue franchement, c'est se conduire en homme con-

sommé ! Aussi le succès le plus complet a-t-il répondu à votre espérance. La Comtesse n'a pu tenir contre tant de froideur. La crainte que cette indifférence ne fût réelle, l'a jettée dans une inquiétude mortelle. Venez, cruel, venez essuyer des larmes que vous faites couler, venez jouir de votre victoire & de notre défaite. Grand Dieu ! qu'est-ce donc que la femme la plus raisonnable, quand l'amour lui a tourné la tête ! Que n'avez vous été le témoin des reproches que je viens d'essuyer ! Comment donc ? à entendre la Comtesse aujourd'hui, j'ai eu de sa vertu une défiance injurieuse ; de vos prétentions une fausse idée , & je vous ai supposé des desseins critiques , pour avoir

avoir le plaisir de vous en punir. Je suis dure, injuste, cruelle, que fçais-je moi de quelques épithètes on ne m'a pas accablée ? Quels amis posteniens ! Oh, je vous le proteste ; ce sera le dernier orage que j'essuyerai pour m'être mêlée de vos affaires ; je renonce très-cordialement à la confidence dont vous m'avez honorée jusqu'à l'autre ; les donneurs d'avis n'ont pas leur beaute en pareils cas ; toujours ils restent chargés de ce qu'il peut y avoir de fâcheux dans la querelle, les Amans protégeront seuls du raccordement.

Cependant, réflexion faite, je vois que je serois bien bonne de me piquer de tout ceci. Vous êtes deux enfans, dont les folies m'a-

museront : je dois les regarder d'un œil philosophique, & finir par rester l'amie de tous les deux; venez donc sur le champ m'assurer si cette résolution vous convient. Allons, ne faites plus le père suel, venez faire la paix. Ces pauvres enfans ! l'une a des vues si innocentes, l'autre est si sûre de sa vertu, que vous doit gêner leur pêchement, c'est assurément les affliger sans raison.



L E T T R E L I I .

JE le vois, Marquis, le seul moyen de bien vivre avec la femme la plus raisonnable, c'est de ne jamais entrer trop avant dans ses confidences. Mon part est pris : désormais je ne parle plus de vous à la Comtesse, que quand elle m'y forcera ; je n'aime pas les tracasseries. Cette résolution ne changera pourtant rien à mes sentiments pour vous, ni même à l'amitié que je veux conserver pour elle. Mais quoique je reste son amie, pourquoi me ferois-je scrupule d'en user avec vous comme pat le passé ? Je continuerai donc, puisque vous l'exigez, à vous com-

muniquer mes idées sur les situations où vous vous trouverez ; à condition cependant que vous me permettrez de rire quelquefois à vos dépens : liberté que je ne prendrai pas aujourd'hui ; car si la Comtesse suit le plan qu'elle a formé, si en effet elle persiste à ne point vous voir tête à tête, je ne crois pas que vos affaires avancent sitôt. Elle se souvient de ce que je lui ai dit, connaît son cœur, & à raison de le craindre. Il n'y a qu'une femme imprudente qui puisse se fier à ses forces, & qui s'expose sans inquiétude aux empêchemens d'un homme qu'elle aime. Rien n'est si dangereux pour nous que la présence, que l'approche de l'objet aimé. L'agitation qui

l'anime, le feu dont toute sa personne est comme embrasée, excitent nos sens, allument notre imagination, appellent nos désirs. Nous ne ressemblons pas mal au Claveſſin : quelque bien disposé qu'il soit à répondre à la main qui doit le toucher, jusqu'à ce qu'il sente l'impreſſion de cette main, il reste dans le silence : touchez le clavier, les sens se font entendre. Achevez le parallèle, & tirez les conſéquences.

Mais après tout, de quoi vous plaignez-vous, Monsieur le Méta-physicien ? Voir la Comtesſe, entendre le doux fon de sa voix, lui rendre de petits soins, pouſſer au- près d'elle la délicatesſe des ſenti-mens à perte de vûe, s'édifier de

ses discours sur la vertu , n'est- ce pas pour vous la suprême félicité ? Laissez à des ames terrestres ces sentimens grossiers qui commencent à se développer chez vous. A vous examiner aujourd'hui , on disoit que je n'ai pas en tant de tort de soutenir que l'amour étoit l'ouvrage des sens. Votre propre expérience vous force d'avouer que j'avois quelque raison , je n'en suis pas fâchée : soyez puni de votre injustice. Adieu.

Le Chevalier , votre ancien rival , s'est donc vengé des rigueurs de la Comtesse , en s'attachant à la Marquise sa parente. Ce choix fait assurément l'éloge de son goût ; ils sont faits l'un pour l'autre. Et je serai charmée de voir où cette belle passion pourra les conduire.

L E T T R E L I I I .

LA langueur dont vous vous plaignez, Monsieur, ne m'a point surprise. La maladie de la Marquise vous a privé du plaisir de voir sa parente ; votre cœur est resté pendant trois jours dans la même situation ; c'est une chose toute simple que l'ennui vous ait gagné. La froideur où vous vous êtes trouvé pour la Comtesse ne m'étonne pas davantage. Dans les plus grandes passions on éprouve de ces situations de tiédeur, qui étonnent ceux mêmes qui les ressentent, soit que le cœur à force d'être agité du même mouvement, se lasse à la fin, ou qu'il soit absolument incap-

pable d'être sans cesse rempli du même objet ; il est des momens d'indifférence dont on chercheroit vainement la cause. Plus ses mouemens ont été vifs, plus le calme qui leur succede est profond, & ce calme est toujours plus funeste à l'objet aimé que l'orage & l'agitation. L'amour s'éteint par une résistance trop sévere ou trop uniforme. La femme ordinaire ne sait que résister, la femme intelligente fait plus; elle varie sa façon de résister, & c'est-là le sublime de l'art. Chez la Comtesse d'ailleurs, les devoirs de l'amitié sont préférés à ce qu'elle doit à son Aimant; c'est une nouvelle raison de votre refroidissement pour elle. L'amour est un sentiment jaloux & tyrannique;

il n'est satisfait que lorsque l'objet aimé lui sacrifie tous ses goûts, toutes ses passions. Vous ne faites rien pour lui, si vous ne faites tout. Dès qu'on lui préfère le devoir, l'amitié, &c. il se croit en droit de se plaindre. Il cherche à se venger. Les politesses que vous vous êtes efforcé de faire à Madame de... en font la preuve. Vous avez beau protester que vous n'en êtes revenu que plus amoureux auprès de la Comtesse; votre embarras, lorsqu'elle vous a demandé si vous étiez resté long-tems chez la Présidente; l'envie que vous avez eue de la tromper par une réponse équivoque, le soin même que vous avez pris de dissiper ses moindres soupçons, m'annoncent que vous

étes plus coupable que vous ne le dites, & que vous ne l'imaginez vous-même. La Comtesse sent les conséquences de tout cela : ne voyez-vous pas l'affection avec laquelle elle s'efforce de vous donner de la jalousie en louant le Chevalier. Oh ! pour le coup, vous ne retomberez pas siôt dans ces langueurs dont nous parlions tout-à-l'heure. La jalousie va vous fournir de quoi vous occuper long-tems. Et comptez-vous pour rien le malheur de la Marquise ? Vous le verrez dans peu ; les ravages de la petite vérole n'auront pas défiguré son visage seul. Son humeur sera bien différente, lorsqu'elle connoîtra son infortune. Que je la , que je plains toutes les

femmes ! Avec quelle cordialité elle va les haïr & les déchirer ! La Comtesse est sa meilleure amie , le sera-t-elle encore long-tems ? Elle est si jolie , son teint est si capable d'enlaidir celui des autres. Que d'orages je prévois !



LETTRE LIV.

LA rougeur que la petite vérole a laissée sur le visage de la pauvre Marquise, la rend donc bien farouche? Sa résolution de ne se montrer de long-tems ne me surprend pas. Comment paroître en cet état? Si l'accident qui l'humilie ne lui étoit pas arrivé, combien de tems n'auroit-elle pas encore fait souffrir ce pauvre Chevalier? Eh bien, douterez-vous encore que la vertu des femmes dépende des circonstances, & qu'elle diminue avec leur fierté! Mais que je crains pour la Comtesse un pareil exemple! Rien n'est plus dangereux pour une femme que les foi-

blesses de son amie : l'amour déjà trop séduisant par lui-même , le devient encore plus , si j'ose le dire , par contagion ; ce n'est pas seulement dans notre cœur qu'il prend sa force ; il tire encore de nouvelles armes contre la raison de tous les objets qui nous environnent. La personne qui devient coupable se croit intéressée , pour sa propre justification , à conduire son amie dans le même précipice : je ne suis plus étonnée de tout ce que la Marquise dit en votre faveur ; jusques-ici elles se sont conduites sur les mêmes principes ; quelle honte pour celle-ci , qu'ils n'eussent garanti que la Comtesse ! La Marquise a d'ailleurs à présent une raison de plus qu'une autre

femme pour contribuer à la défaite de son amie. Elle est devenue laide, par conséquent obligée pour conserver un Amant à quelques complaisances de plus. Souffrira-t-elle que quelqu'un retienne le sien à moins de frais ? ce seroit reconnoître une supériorité trop humiliante ; elle feroit les choses du monde les plus singulieres pour amener votre aimable veuve à son but. Y sera-t-elle parvenue , que je crains que tout ne change de face ! Avoir été aussi jolie qu'une autre femme, n'en être plus, tandis qu'elle embellit tous les jours , la souffrir sans cesse auprès de soi , c'est , je vous le jure , un effort au - dessus des forces de la femme la plus raisonnable , de la Philosophie la

plus déterminée. Chez nous l'amitié finit où commence la rivalité. J'entends la rivalité des charmes seulement : ce seroit trop d'y joindre celle du sentiment.



L E T T R E L V .

EH bien, Monsieur, les tractaf-
series de la Marquise ne justi-
fient-elles pas mes prédictions ? Je
le prévois à regret ; mais je dois
vous le dire. Quelque précaution
que prenne la Comtesse pour mé-
nager l'amour-propre de la con-
valescente, elle n'en fera jamais
qu'une ingrate. Je ne sais par
quelle fatalité tout ce que dit une
jolie femme à celle qui ne l'est
plus, ou qui ne l'a jamais été, prend
dans sa bouche une empreinte de
commisération qui perce à travers
tous les ménagemens, & qui hu-
milie toujours celle qu'elle veut
consoler de la perte de ses char-
mes.

mes. Plus elle semble vouloir faire oublier la supériorité qu'elle a sur la pauvre disgraciée, plus elle se l'assure; en sorte que ce n'est désormais que de sa générosité que celle-ci paroît tenir le mérite subalterne qu'on veut bien lui laisser. Enfin comptez, Marquis, que jamais les femmes ne se trompent sur les louanges qu'elles se donnent mutuellement: toutes sçavent apprécier les éloges qu'elles reçoivent les unes des autres. Aussi, comme elles se parlent sans sincérité, s'écoutent-elles sans beaucoup de connoissance; & quand celle qui parle seroit, en louant la beauté d'une autre, de la meilleure foi du monde, celle qui reçoit l'éloge, pour sçavoir s'il est sincère, exa-

mine bien moins ce que l'autre lui dit, que la figure qu'elle porte. Est-elle laide ? on la croit & on l'aime ; aussi jolie que nous, on la remercie froidement, & on la dédaigne. Plus jolie ? on la hait seulement encore un peu plus qu'on ne faisoit avant qu'elle eût parlé. Tant que deux figures ont quelques choses à démêler ensemble, il est impossible qu'entre les femmes qui les portent il se forme une solide amitié. Deux Marchands qui ont la même étoffe à débiter, peuvent-ils devenir de bons voisins ? Mais on ne pénètre pas toujours dans les femmes la véritable cause de ce défaut de cordialité. Celles qui paraissent les plus intimement liées se brouillent quelquefois pour un

rien. Croyez-vous que cette minute soit le vrai sujet de leur querelle ? Elle n'en est que le prétexte ou l'occasion. On cache le motif qui nous fait agir, lorsqu'en le faisant connoître, il ne peut servir qu'à nous humilier. On ne veut pas faire voir que c'est l'inquiétude que nous cause la beauté de notre amie, qui nous donne de l'éloignement pour elle ; on paroîtroit jalouse, on passerait pour envieuse ; c'est un plaisir qu'on ne veut pas lui donner, on aime mieux paroître injuste. Aussi deux jolies femmes sont-elles assez heureuses pour trouver un prétexte de se débarrasser l'une de l'autre ; elles le saisissent avec une vivacité, se détestent avec une cordialité, qui prouvent

combien elles s'aimoient auparavant.

Vous parlaï-je avec assez de franchise? Vous voyez jusqu'où va ma sincérité. Je tâche de vous donner des idées justes de tout, même à mes propres dépens : car je ne suis assurément pas plus exempte qu'une autre des défauts que je critique quelquefois. Mais comme je suis bien persuadée que tout ceci demeurera en seveli entre nous deux, je ne crains point de me faire une querelle avec tout mon sexe : il se croiroit peut-être en droit de blâmer mon ingénuité. La Comtesse est cependant au-dessus de toutes ces petitesse ; elle convient de bonne foi de la vérité de ce que je viens de vous dire. Mais il y a tant de femmelettes!

LETTRE LVI.

L'EXEMPLE de la Marquise n'a donc rien fait encore sur le cœur de son amie ? Au contraire ! On est plus en garde contre vous ; une faveur légère que vous avez dérobée, vous à mérité des reproches très-sérieux. Comment auroit-elle manqué dans ce moment de vous rappeller les protestations de respect & de désintéressement que vous fîtes en déclarant votre passion ? C'est l'usage en pareil cas. Mais arrêtez un instant votre attention sur la singularité de nos idées : ces mêmes empressements qu'une femme prend pour une preuve de mépris, tant que l'on n'est pas en

core parfaitement d'accord avec elle, se convertissent dans son imagination en preuve d'amour & d'estime, dès que tout est réglé. Ecoutez les femmes mariées, & toutes celles qui, ne l'étant pas, se permettent de jouir des mêmes priviléges ; écoutez - les, dis - je , dans leurs plaintes secrètes contre des maris infideles, ou des amans refroidis. *C'est qu'ils les méprisent :* voilà l'unique raison qu'elles imaginent dans leur refroidissement. Cependant, entre nous, ce qu'elles regardent alors comme une marque d'estime & d'amour, est - ce dans un homme autre chose que la preuve de sa bonne santé ? Je vous le disois, il y a quelque tems, les femmes elles-mêmes, quand elles

veulent être de bonne foi, font encore plus que vous consister l'amour dans l'effervescence du sang. Examinez une Amante dans le commencement d'une passion : l'amour est un sentiment purement métaphysique , auquel les sens n'ont pas le moindre rapport : Semblable à ces Philosophes qui , au milieu des tourmens , ne vouloient pas convenir qu'ils ressentoient de la douleur , elle sera long-tems martyre de son propre système ; mais enfin tout en combattant pour sa chimere , la pauvre femme se sera-t-elle laissée toucher : son Amant aura beau lui répéter que l'amour est un sentiment métaphysique & divin ; qu'il vit de belles phrases , de discours spirituels ; que ce seroit

le dégrader, que d'y mêler quelque chose de matériel & d'humain ; il aura beau vanter son respect & sa délicatesse, je vous réponds de la part de toutes les femmes, sans exception, que l'orateur ne fera pas fortune. On prendra son respect pour une insulte, sa délicatesse pour une dérision, ses beaux discours pour des prétextes ridicules. Toute la grace que l'on pourra lui faire, c'est de lui chercher querelle sus ce qu'ayant été sans doute moins délicat avec quelqu'autre, il se sera mis par-là dans la triste nécessité de venir étaler les grands sentimens auprès de la Maîtresse en titre, & ce qu'il y a d'admirable, c'est que l'excuse qu'on lui prête soit toujours du même principe.

LETTR E LVII.

NON, Marquis, quoi que vous en disiez, je ne vous passerai point l'espece de fureur avec laquelle vous desirez ce qu'il vous plaît de nommer le bonheur suprême. Aveugle que vous êtes, ne sentirez-vous jamais que, lorsque vous êtes sûr du cœur d'une femme, il est de votre intérêt de jouir long-tems de sa défaite, avant qu'elle soit entière? Ne serez-vous jamais convaincu que de tous les biens ce sont les douceurs de l'amour donc il faut user avec le plus d'écono-mie? Si j'étois homme, & que je fusse assez heureux pour avoir at-tendri le cœur d'une femme, telle

que la Comtesse , avec quelle dif-
crétion j'userois de mes avantages !
Par combien de gradations je m'im-
poserois la loi de passer successivel-
lement & même lentement ! De com-
bien de plaisirs inconnus aux hom-
mes ne ferois-je pas le créateur !
Pareil à l'avare , je voudrois sans
cesse contempler mon trésor , con-
noître combien il est précieux , sen-
tir qu'il fait toute ma félicité , met-
tre tout mon bonheur à le possé-
der , à considérer qu'il est à moi ,
que j'en puis disposer , & cepen-
dant m'affermir dans la résolution
de ne pas m'en priver par l'usage !
Quelle satisfaction de lire dans les
yeux d'une femme aimable le pou-
voir que vous avez sur elle ; de voir
maître dans ses moindres actions

une impression de tendresse, dès qu'elles ont quelque rapport à vous; d'entendre sa voix s'attendrir, dès que c'est à vous, ou de vous qu'elle parle; de jouir de son trouble à vos moindres empressemens, de son inquiétude aux caresses les plus innocentes? Est-il de situation plus délicieuse que celle d'un Amant sûr d'être aimé, & l'est-on jamais plus que dans ces sortes d'instans? Quel charme pour lui d'être attendu avec une impatience qu'on ne dissimule plus, d'être reçu avec un empressement qui devient encore plus flatteur par l'effort qu'on voudroit faire pour en dérober à ses yeux la moitié! On a mis l'ajustement qu'il a paru le plus aimer; on prend le maintien, le ton, la maniere d'être,

qui peut le flatter le plus. C'étoit pour plaire en général qu'on se paroit autrefois ; on ne fait plus de toilette que pour lui ; c'est pour lui qu'on a mis cette aigrette, ce ruban, ce brasselet : il est l'objet de tout ; on s'est transformée en lui ; c'est lui que l'on aime en soi ; trouverez-vous dans l'amour quelque chose de plus enchanteur que la résistance d'une femme qui vous engage à ne pas abuser de sa faiblesse, qui veut vous devoir jusqu'à sa vertu ? Est-il rien, en un mot, de plus séduisant qu'une voix presqu'étouffée par l'émotion, que ces refus qu'une Amante se reproche, dont elle tâche d'adoucir la rigueur par les regards les plus tendres, avant même qu'on s'en soit plaint ? Quoi !

vous pouvez consentir à voir finir si tôt un pareil enchantement ; je ne puis le concevoir ? Cependant, dès que l'on céde à vos empressemens, tous ces plaisirs s'affoiblissent à proportion de la facilité que vous rencontrez. Il ne tenoit qu'à vous de les prolonger, de les augmenter même, en vous donnant le loisir d'en connoître toute la douceur, & de la goûter. Mais vous n'êtes point satisfait que la possession ne soit entiere, facile & continue ; & vous êtes surpris après cela de trouver de l'indifférence, de la froideur, de l'inconstance dans votre cœur. N'avez-vous pas fait tout ce qu'il falloit pour vous rassasier de l'objet aimé. Je l'ai toujours dit ; l'amour ne meurt jamais de besoin, mais

souvent d'indigestion. Je veux quelque jour vous faire confidence de celui que j'ai ressenti pour le Comte de Vous verrez si je connois le cœur & la véritable félicité ; vous apprendrez par mon exemple que l'économie des sentiments & des plaisirs est peut-être en amour la seule Métaphysique raisonnable, & vous conviendrez que vous entendez bien peu vos véritables intérêts dans la conduite que vous tenez aujourd'hui avec la Comtesse.



L E T T R E L V I I I .

MOI, vous plaignez, Monsieur; je m'en garderai bien, je vous jure. Vous n'avez pas voulu suivre mes conseils : comment serais-je fâchée de vous voir un peu maltraité? Vous avez cru qu'il n'étoit question que de brusquer la Comtesse. La façon aisée dont elle traitoit l'amour, la facilité de son commerce, son indulgence sur nombre de vos folies, sa franchise à railler les Platoniciennes, tout cela vous avoit fait espérer de trouver en elle moins de sévérité ; mais vous venez d'éprouver combien vous vous êtes trompé. Tous ces dehors étoient autant d'appas trom-

peurs & perfides. Surprendre ainsi la bonne foi des gens . . . il faut en convenir, c'est un procédé qui crie vengeance, qui mérite tous les noms que vous lui donnez : mais méritai-je, moi, l'injustice que vous me faites ? Quoi, vous me rendez responsable des rigueurs qu'on a pour vous ; & vous n'êtes malheureux, dites-vous, que parce que vous avez suivi les conseils que je vous ai donnés au commencement de notre correspondance. Mais ne vous ai-je pas déjà dit que toutes les vérités sont relatives ; les meilleurs conseils deviennent funestes, dès qu'on ne sait pas en faire une application juste. Apprenez donc à vos dépens à distinguer les femmes ; vous êtes dans une

Erreur qui n'est que trop générale parmi les hommes. Toujours séduits par les dehors, ils imaginent qu'une femme, dont la vertu n'est pas toujours sur le *qui vive*, sera plus facile à vaincre qu'une prude ; l'expérience même ne les détrompe pas. Combien de fois aussi sont-ils exposés à des rigueurs d'autant plus piquantes qu'elles sont moins attendues. Leur ressource alors est d'accuser ces femmes de caprice & de singularité ; tous tiennent le même langage, & disent comme vous : pourquoi, cet équivoque procédé ? Quand une Belle est décidée à rester intractable, à quoi bon surprendre la crédulité d'un Amant, & se faire des dehors si peu conformes à ces sentiments ?

436 L I T T R E LVIII.

Pourquoi se laisser aimer, quand on veut se dispenser du retour ? N'est-ce pas être bizarre & fausse ? N'est-ce pas se jouer du sentiment ?

Vous vous trompez, Messieurs, c'est se jouer de votre vanité : en vain voulez-vous dans ce cas nous donner le change ; elle seule est offensée, & vous ne nous parlez alors du sentiment que pour ennobler des choses qui ne lui ressemblent guéres. N'est-ce pas vous-même au reste qui nous forcez à vous traiter ainsi ? Pour peu qu'une femme ait d'intelligence, elle sait que le lien le plus fort qui puisse vous attacher, c'est l'espérance ; il faut donc vous en laisser prendre. Si d'abord elle s'armoit d'une sévérité capable de la faire regarder

comme invincible , dès-lors plus d'amant pour elle. Quelle solitude ! quelle honte même ! car la femme la plus vertueuse au fond n'en est pas moins sensible au désir de plaisir ; elle n'e fait pas moins consister sa gloire à s'attirer des hommages & des adorations. Mais , n'ignorant pas que ceux dont elle les attend ne sont portés à les lui rendre que par des vûes qui blessent sa fierté , ne pouvant réformer ce défaut , le seul parti qui lui reste à prendre , c'est d'en tirer avantage pour les fixer auprès d'elle : elle scrait les conserver en ne détruisant point ces mêmes espérances , qu'elle est cependant bien résolue de ne jamais remplir. Avec de l'adresse , elle réussit. Ainsi , dès qu'une fein-

232 LETTRE LVIII.

me entend ses véritables intérêts ; elle ne se dissimule point ce que signifie le *je vous aimé* des hommes. Il ne tiendroit qu'à elle de s'en offenser ; mais les a-t-on pénétrés, on n'a besoin que de sa vanité pour déconcerter leurs desseins. Notre colere, quand ils nous offensent, n'est pas ce que nous pouvons leur opposer de plus redoutable. Quiconque a besoin de sortir de soi-même, de se fâcher pour leur résister, décele sa faiblesse. Une fine ironie, une raillerie piquante, une froideur humiliante ; voilà ce qui les décourage. Jamais de querelles avec eux ; par conséquent point de raccommodement. Eh ! quels avantages ce procédé ne leur enlève-t-il pas !

La Prude suit à la vérité une route toute différente : se voit-elle exposée à la moindre entreprise ? elle ne se croit raisonnable qu'à proportion du ressentiment qu'elle fait éclater. A qui cette conduite en impose-t-elle ? Tout homme qui connoît la carte se dit : « Je ne suis maltraité que parce que » « j'ai été malheureux dans le choix » « du moment. C'est ma maladresse » « que l'on punit, & non ma témérité. Dans un autre instant, on » « me saura gré de ce qui fait mon » « crime aujourd'hui : ces rigueurs » « sont un avertissement de redoubler de soins, pour mériter plus » « d'indulgence, & désarmer la fierté : on veut être appaissée ; & le » « seul moyen dans ce cas de faire

34 LETTRE LVIII.

oublier l'offense , c'est tout en
» demandant grace de devenir cou-
» pable une seconde fois. " Avec
ma recette je suis bien sûre qu'au-
cun homme ne se donnera jamais
les airs de raisonner ainsi.



LETTRE LIX.

AH, Marquis ! je n'eus jamais tant d'envie de vous haïr que depuis que la Comtesse m'a écrit la Lettre que je joins ici ; lisez, & voyez si vous méritez d'être aimé comme vous l'êtes.

Lettre de la Comtesse de... à M^{me} demoiselle de Lenclos.

» Votre absence ne doit être que de huit jours, ma chère Ninon,
 » Je ne sais pourquoi votre éloignement m'inquiète. Ne seroit-ce point parce que votre aimable philosophie m'eût prêtoit souvent des secours contre un penchant

136 LETTRE LIX.

» dont la violence augmente cha-
» que jour, & dont les suites me
» font trembler ? Quel est donc le
» secours que nous offrent dans
» l'occasion la vertu, la fierté, la
» crainte du déshonneur ? Quel est
» au contraire le pouvoir de l'ima-
» gination, la tyrannie des sens ?
» Qu'il est cruel de ne conserver
» assez de raison que pour connoî-
» tre toute l'étendue de sa foiblesse,
» & de sentir trop d'amour pour
» pouvoir espérer d'y résister. Ce
» début vous annonce les agitations
» où je suis : je ne me connois plus
» moi-même ; de grace expliquez-
» moi mon cœur ; il est une enigme
» pour moi.

» Vous connoissez mes senti-
» mens ;

» mens; vous sçavez combien est
 » sincere mon aversion pour tout
 » ce qui peut blesser la délicatesse
 » d'une femme raisonnabla. Mes
 » principes n'ont point changé:
 » mais, grand Dieu! quelles dé-
 » couvertes les emportemens du
 » Marquis ne m'ont-ils pas fait
 » faire. Je le vois, ma chere amie,
 » ce n'est point notre volonté qui
 » décide, ou qui consent dans ces
 » occasions; ce n'est point l'ame
 » qui opere, elle n'en a pas la li-
 » berté. Quelle humiliation pour
 » nous! Les sens auroient-ils en
 » effet autant de pouvoir que vous
 » leur en supposez? Quoi! ne peut-
 » on plus rien se promettre de la
 » vertu, dès qu'un amant les a mis
 » en jeu? La colere, l'indignation,

» la honte même du trouble qu'ils
» causent , rien n'est - il capable
» de nous mettre à l'abri de leur
» séduction ? L'on n'ose pas s'a-
» vouer à soi-même l'empire qu'ils
» ont sur nous ; on rougit de la
» victoire qu'ils obtiennent , & on
» la leur céde !

» Combien de fois n'ai - je pas
» fait rougir le Marquis , en appré-
» ciant à sa juste valeur le bien
» auquel il met plutôt encore sa
» gloire que son honneur. Mais
» rien n'est capable de le ramener
» à des sentimens raisonnables : au
» contraire , tous les jours il prend
» moins de soin à me dissimuler
» ses véritables intentions. Il va
» jusqu'aux entreprises. Quel ave-
» nir se présente à mes yeux ! Je

» forme mille résolutions contre
» lui : je lui montre tout le mépris
» que méritent ses sentimens, je
» crois le haïr. Dans son absence
» la raison rentre dans ses droits ;
» je me flatte de le braver. Paroît-
» il ? - je ne songe plus qu'à l'aimer
» & à lui plaire. Je me reproche
» un instant de froideur. Il veut
» me persuader que l'amour ne se
» prouve que par le sacrifice que
» je lui refuse : je suis convain-
» cue que l'on peut aimer sans
» cela ; je veux lui prouver qu'il
» m'offense , & ne puis trouver
» de véritable colere contre lui ;
» il s'en apperçoit, redouble d'em-
» pressement , & tout mon cou-
» rage , tous les obstacles dont j'ai
» soin de nous environner peu-

M ij

» vent à peine me sauver du dan-
» ger : j'allai même hier jusqu'à
» me reprocher tant de pruden-
» ce..... Toutes les facultés de
» mon ame sont renversées. Je
» me fais compassion à moi-mê-
» me..... Je me plains souvent
» à lui qu'il ne m'aime pas com-
» me je l'aime , qu'il est avec moi
» plus galant que tendre , que c'est
» moins par amour que par va-
» nité qu'il m'attaque , enfin que
» je ne lui vois point les transports
» dont mon ame est remplie ; il
» se justifie mal : & prête à me
» voir certaine de la vérité que je
» cherchois , je m'empresse à le
» justifier moi-même , ou plutôt
» je l'aide à perpétuer , à fortifier
» une erreur qui m'enchante. Mes

» inquiétudes renaissent bientôt ;
» il me reproche mon injustice.
» Hélas ! lui dis-je, quelquefois je
» crains toujours que vous n'ayez
» essayé sur moi vos talens à sé-
» duire les femmes ; vos désirs se
» bornent peut-être à faire une
» conquête qui commence votre
» réputation. Ah ! s'il faut tôt ou
» tard que je sois punie de ma foi-
» blesse, que je puisse au moins me
» dire, je n'ai pas cédé sans être
» aimée. Je veux bien être la victi-
» me de l'amour ; mais quelle honte
» si j'étois le trophée d'un séduc-
» teur !

» Jugez, ma chère Ninon, si
» l'on doit être heureuse avec tou-
» tes ces agitations, & si je n'ai

142 - LETTRE LIX.

» pas besoin de tous les secours
» que je tirois de votre séjour à
» Paris.... Adieu. On m'annonce
» le Marquis : que je crains sa
» présence !



L E T T R E L X.

SANS doute, Monsieur, il se-
roit fort plaisant que les efforts
de la Comtesse pour établir la mét-
aphysique d'amour, eussent eux-
mêmes prouvé qu'elle a dans le
cœur un penchant décidé pour des
plaisirs moins délicats. Je l'ai pensé
comme vous à la première lecture
de sa Lettre, & aux discours qu'elle
nous tint hier; elle peint les délices
de l'ame, avec une volupté qui me
l'a fait soupçonner de n'être pas
tout-à-fait sincère; mais ne vous y
trompez pas: tout ce qui décele
chez les femmes une sensibilité
excessive, n'est pas toujours une
preuve qu'elles aient le goût que

vous entendez par *tempérament*. Elles peuvent en avoir de deux façons bien différentes. Le tempérament chez les unes réside uniquement dans l'imagination, abstraction faite de tout ce qui a rapport aux sens; chez les autres, ce sera ce que vous entendez, c'est à-dire, un besoin physique.

Quand je dis que le tempérament des femmes peut être dans l'ame ou dans l'imagination, je conçois par-là une espece de femme fort singuliere, & qui existe cependant, car j'en connois. Elles ne sont plus, j'en conviens, de la premiere jeunesse: soit que leur caractère soit l'ouvrage de l'habitude, ou de la nature de leur constitution, elles ont un cœur sensible,

&

Et qui ne peut supporter le vuide ni l'oisiveté. Il lui faut un objet d'attachement; sa disposition à être occupé est si violente qu'il ne peut se passer d'un sujet sur lequel il exerce son activité. Ce penchant n'est point de l'amour proprement dit : ce n'est point un tel homme qu'elles aiment, ce n'est point lui qui les a déterminées à s'attacher ; mais c'est parce que leur cœur avoir un besoin invincible d'un attachement, qu'un tel homme en devient l'objet. Aussi leur est-il assez indifférent quel il soit ; pourvû que ce soit un homme, elles sont contentes. Elles n'ont besoin que de l'ombre d'un Amant ; tout ce qu'elles désirent, c'est qu'il soit assez complaisant pour être l'objet de leurs.

soins &c de leurs inquiétudes, assez paresseux, & assez froid pour s'occuper de chimères, & passer les jours dans les dissertations sur l'amour & sur la façon d'e le sentir, assez patient pour essuyer de bonne grâce toutes leurs tracasseries; elles le quittent de tout le reste; en cas de besoin elles le dispenseroient d'aimer, si la vanité ne s'y opposoit pas: son amour ne leur est pas nécessaire pour être heureuses, elles tirent tout leur bonheur de leur propre fond. Cei n'est donc point un homme passionné qu'elles demandent: qu'il se laisse aimer, qu'il soit ~~un~~ être purement passif, voilà ce qu'il leur faut; elles se chargent de tout le reste: aussi les femmes de ces caractères sont-elles:

des trésors pour les paresseux. Mais n'allez pas croire, Marquis, que, quoique ces femmes ne s'occupent que des petits soins de l'amour, elles soient plus tranquilles, ou qu'elles tracassent moins un amant: ne vous figurez pas non plus qu'elles aient plus de prudence ou de modération dans leurs goûts que les autres femmes qui s'occupent d'objets plus réels. Les chœurs n'ont de prix à nos yeux que celui qu'y met notre imagination: leur attachement à ces minuites est aussi vif que s'il s'agissoit des plus grands plaisirs: la privation d'une Lettre, un regard sans expression, une simple inattention dans un cas où elles comptoient sur une complaisance, sont pour elles ce qu'une infidélité,

une longue absence , un mépris marqué seroient pour d'autres. Elles haïront aussi sincèrement leur mari , ou tout autre qui les privera de l'entrevue la plus innocente , que si l'on employoit les violences & les outrages pour les empêcher de jouir du tête à tête le plus suspect. En un mot , toujours occupées de détails , elles apportent à les traiter la même attention , s'en affectent avec la même vivacité que s'il s'agissoit des choses les plus importantes : elles sont en amour & que les Religieuses sont dans la société , toujours profondément & vivement affectées de petites passions ; & c'est précisément ce qui fait que ces femmes paroissent plus tendres , plus voluptueuses que les autres ; elles

font avec sensibilité, avec un plaisir marqué, des bagatelles que les autres font avec indifférence, parce que celles-ci gardent leur sensibilité pour des plaisirs plus analogues à leur constitution. Les lettres, les discours des premières, leurs procédés ordinaires, vous paroîtront plus touchans, plus affectueux : la raison en est simple : moins elles font de dépense de passion à certains égards, plus chez elles le fond de sensibilité est riche & fécond dans les détails. Leurs moindres politesses portent une telle empreinte de tendresse, que vous les croiriez sensibles à l'excès aux plaisirs des sens, & vous êtes tout étonné de leur trouver à l'examen non seulement une parfaite indifférence

N iij

de ce côté-là ; mais même quelquefois de l'aversion. Elles ont cependant du tempérament : car ce que j'entends par ce mot est un besoin pressant, un penchant presqu'invincible ; mais ce tempérament est, comme je viens de le dire, bien différent de celui que l'on entend dans l'usage. C'est un besoin, mais c'est un besoin de l'ame : c'est en quelque façon un sentiment romanesque, qui cependant chez elles est naturel : c'est sans effort, sans artifice que ces femmes sont telles que je les peins. Si vous ne les voyez point s'occuper des plaisirs des sens, c'est que rien chez elles ne les porte de ce côté-là ; & si l'on pouvoit dire que c'est-là de l'amour, si la jeunesse

étoit susceptible d'un penchant de cette espèce , je serois tentée de croire que la métaphysique d'amour n'est pas toujours une chimere. Convenez après cela , Marquis , combien il est aisé de se tromper dans le jugement que l'on porte de nos penchans. Vous serez bientôt en état de voir par vous-même si celui que vous avez porté de la Comtesse est juste. Au moment que vous me quittâtes hier pour vous rendre auprès d'elle , je crus voir dans vos yeux des présages certains. . . . j'ai pensé dire de son malheur , & Dieu fçait si vous auriez été content de moi.



L E T T R E L X I .

Q UOI, Marquis, tous vos larmiers sont changés en cyprès, & pour avoir eu trop de vivacité, vous voilà réduit au rôle d'un homme qui en manque! Faire naître un moment favorable, &, le cœur plein d'amour, ne pouvoir pas en profiter.... Quelle humiliation! je conçois votre désespoir; mais malgré la compassion que vous m'inspirez, je n'ai jamais ri de si bon cœur qu'en lisant le récit touchant de votre lamentable histoire; rien ne m'a paru si plaisant que la confidence que vous en avez faite à Madame de Sévigné. J'aurois bien voulu voir la contenance qu'elle

faisoit à la peinture de ce qu'elle appelle * votre *déconvenue*, & lorsque vous l'assuriez qu'il falloit qu'on vous eût *enforceé*. J'aime à l'entendre vous dire qu'elle est bien-aisé que vous soyez puni par où vous avez péché. Voyez comme l'on vous plaint. Le plus grand de tous les malheurs, suivant vous, est la chose du monde la plus risible à nos yeux ; je ne doute point que la Comtesse ne la regarde du même œil que nous. Comment oserez-vous déformais vous présenter devant elle ? Croyez-moi, réconciliez-vous, le plutôt qu'il sera possible, avec les *Sorciers*, ou plutôt, hâtez-vous de vous faire restaurer par

* Voyez les Lettres de Madame de Sévigné, Tom. I.

Pecquet. Je crois que vous aviez raison de me dire l'autre jour que vous étiez comme le bon-homme Eson, & que vous aviez besoin de vous faire bouillir dans une chaudiere, avec des herbes fines, pour vous ravigoter un peu. L'idée n'est pas à négliger, & de quelque façon que ce soit, sortez de l'état d'opprobre où vous vous trouvez ; rien de si piquant pour nous que d'avoir des foiblesse en pure perte : nous ne nous pardonnons que celles dont un Amant sçait profiter. Demain je serai de retour à Paris ; ne vous trouverai-je pas aussi glorieux qu'actuellement vous êtes humilié !



L E T T R E L X I I .

QUE m'apprenez-vous, Monsieur ? voilà précisément ce que je redoutais. Après avoir mérité la confiance de la Comtesse, je suis donc devenue tout-à-coup l'objet de sa jalouſie. Notre commerce l'inquiète ; elle ne voit point sans alarme le crédit qu'une autre conserve sur votre esprit ? Je l'avois distinguée des autres femmes. Je m'étois imaginé que, me sachant sans prétentions sur votre cœur, il n'y auroit jamais entre nous de rivalité. Mais une Amante craint jusqu'à son ombre ; l'excès de sa passion la rend injuste, & lui fait croire comme réel tout ce qui lui

136 LETTRE LXIE

paroît possible. Ses alarmes cependant m'offensent moins dès que je réfléchis qu'elles sont de nouvelles preuves de son penchant pour vous, & je ferois désespérée d'apporter le moindre trouble dans votre liaison. Ainsi si, comme je le prévois, elle exige de vous le sacrifice du peu d'avantage que vous trouvez dans mon commerce, ne balancez pas à lui obéir : l'amitié doit-elle, chez un homme de votre âge, balancer un instant le pouvoir de l'amour ?

Je ne finirai cependant point sans vous féliciter sur l'état actuel de vos affaires, & sans applaudir à votre discrétion. Je vous vis hier avec la Comtesse à l'Opéra ; vos yeux & les siens m'en apprirent plus que

vous n'eussiez pu m'en dire. Je ne
sçais si vous le faisiez exprès ; mais
à travers l'air attentif & respectueux
que vous preniez auprès d'elle , on
apercevoit une sérénité , un fond
d'assurance qui vous déceloient.
L'attention qu'on avoit de détourner
les yeux de dessus vous , ou de ne
les y fixer que comme sur tout au-
tre homme , n'étoit pas moins ex-
pressive pour quiconque vous exa-
minoit ; convenez - en de bonne-
foi , vous seriez fâché qu'on ne
vous eût pas deviné !



LETTRE LXIII.

Songez-vous, Marquis, que
votre persévérance à m'écrire
& à me voir, malgré des défenses
expresses, va vous exposer à tous
les emportemens dont une femme
jalouse est capable. Je suis désolée
de troubler le repos de deux per-
sonnes au bonheur desquelles j'au-
rois de si bon cœur voulu contribuer.
Je ne laisse cependant pas,
je vous l'avouerai, d'être intérieu-
rement scandalisée de l'injustice de
la Comtesse, & je ne vous cache-
rai pas que je n'ai pu me défen-
dre d'un plaisir secret, quand j'ai
vu l'amie balancer dans votre cœur
le pouvoir de l'amante : je suis

fort incertaine sur ce que je dois vous dire à cette occasion ; vous venez me voir tantôt, nous tiendrons conseil. Tout ce qui me console, c'est que la pauvre Présidente n'a pas été plus épargnée que moi ; mais que son sort est différent du mien, puisque vous l'avez sacrifiée sans ménagement. Prendre pour la quitter un jour aussi solennel que celui où la Marquise reçut compagnie pour la première fois ; choisir le moment où la femme de robe s'étoit mise sous les armes pour faire assaut de beauté avec la femme de qualité, ne s'occuper en sa présence que du plaisir de fêter sa rivale ; rien de plus offensant qu'un pareil procédé ; soyez sûr qu'on ne lui par-

260 LETTRE LXIII.

donnera jamais cet outrage ; je vous donne ma parole qu'on s'en vengerà, & le plus cruellement qu'il sera possible.



LETTRE

LETTRE LXIV.

Vous me demandez si la dernière faveur, ou plutôt la dernière faute que nous puissions commettre, est une preuve certaine qu'une femme vous aime. Oui, & non.

Oui, si vous aimez une femme dont vous fassiez la première passion, & qui ait de la délicatesse & de la vertu. Mais dans ce cas-là même cette preuve ne sera ni plus certaine ni plus flatteuse pour vous que toutes les autres qu'elle vous aura données de son penchant. Tout ce que fait une femme qui aime, les choses les moins essentielles en apparence, sont des marques aussi

sûres de sa passion que celle dont les hommes font tant de cas. J'ajouteraï même que, si cette femme vertueuse est d'une complexion tendre, la dernière faveur prouvera moins que mille autres petits sacrifices que vous comptez pour rien : elle agit alors pour elle beaucoup plus que pour vous ; elle est trop intéressée à vous écouter pour que vous puissiez vous faire gloire de l'avoir persuadée : tout autre que vous eût obtenu le même avantage. Je connois une femme qui s'est laissée vaincre deux ou trois fois par des hommes qu'elle n'aimoit pas ; & celui dont elle étoit prise, n'a jamais rien obtenu. * Il peut donc

* Nous en voyons un exemple dans l'*Histoire de la Baronne de Luz.*

arriver que la dernière faveur ne prouve rien pour celui qui l'obtient. Au contraire, souvent il ne doit la facilité qu'il trouve qu'au peu de cas qu'on fait de lui. Jamais nous ne nous respectons davantage que devant ceux que nous estimons ; & soyez sûr qu'il faut un penchant bien impérieux pour déterminer une femme raisonnable à s'oublier devant quelqu'un, dont elle craint le mépris. Ainsi votre prérendu triomphe peut avoir quelquesfois des causes qui, loin d'être glorieuses pour vous, ne serviraient qu'à vous humilier, si vous les connoissiez.

On voit, par exemple, un aimant prêt à se rebouter ; on craint qu'il ne nous échappe, pour s'adresser à

quelqu'autre plus accommodante ; on ne veut pas le perdre ; il est toujours humiliant de se voir abandonnée ; on céde, parce qu'on n'imagine pas d'autre moyen de le garder : on veut n'avoir rien à se reprocher. S'il vous quitte après cela, on l'aura du moins mis dans tout son tort ; car, comme une femme s'attache encore plus par les faveurs qu'elle accorde, elle imagine qu'elles forceont un homme à la reconnoissance : quelle folie ! D'autres se rendront par des motifs différens ; la curiosité détermine celle-ci ; elle veut sçavoir ce que c'est que l'amour. Celle-là, peu avantagée du côté de la figure, voudra fixer les gens par l'attrait du plaisir : l'une se mettra dans la tête d'avoir un

homme dont la conquête flatte sa vanité : elle sacrifiera tout pour se l'attacher. Une autre enfin cédera à la pitié , à l'occasion , aux imprunités , au plaisir de se venger d'un infidèle..... Que fçais - je moi ? Le cœur est si bizarre ; les raisons qui le déterminent si singulieres & si variées , qu'il est impossible de découvrir les véritables ressorts qui le font mouvoir. Si nous nous faisons illusion sur les moyens de vous fixer , convenez aussi que les hommes ne se trompent pas moins souvent sur les preuves de nos sentiments. Avec plus de délicatesse , ils en trouveroient mille qui prouvent plus que les faveurs les plus signalées. Les rigueurs elles-mêmes , dès qu'elles deviennent

des distinctions, sont chez les femmes raisonnables les marques les plus certaines de leur penchant, & n'allez pas prendre ceci pour un paradoxe : elles accordent sans scrupule aux indifférens des faveurs innocentes qu'elles refusent à celui qui les a rendues sensibles. Avec ceux-là tout est sans conséquence ; mais les moindres bagatelles deviennent importantes avec celui-ci. Les premiers n'obtiennent rien que de l'usage : l'autre obtient tout du cœur. Quelle différence ! Ce ne font donc point les faveurs par elles-mêmes qui prouvent l'amour : c'est le motif qui nous détermine : c'est le goût que nous attachons aux choses qui paroissent en soi les plus indifférentes.

Je ne fçais en vérité comment j'ai le courage de vous écrire des Lettres si longues & si folles. Je trouve à vous entretenir un charmé secret dont je pourrois me défier, si je ne connoissois pas bien mon cœur. Cependant, réflexion faite, il est actuellement sans affaire, & désormais je veux prendre garde à vous. Très-souvent vous vous avisez de me dire des choses fort tendres, & je m'aviserois peut-être, moi, de les croire.



LETTRE LXV.

Seroit-il possible que j'eusse dit si vrai, en soutenant que l'amour est plutôt le Dieu des sensations que des sentimens, & que la Comtesse vous le prouvât aussi ouvertement que vous le dites : elle, qui se piquoit jadis de tant de mépris pour les plaisirs des sens ! Comment, vous lui proposez de s'en tenir aux soins de la simple amitié, de renoncer aux folies de l'amour, & vous ne lui trouvez plus assez de délicatesse pour sentir combien elle gagneroit au change ? Vous ne concevez pas ce que sont devenus ces grands sentimens qui vous ont autrefois coûté tant de soins à combattre.

battre. Il est cependant sans comparaison plus glorieux de jouer le rôle d'amie que celui d'amante. Seroit-elle de ces femmes qui préfèrent la vaine gloire d'exciter des désirs , au précieux avantage de mériter l'estime d'un Amant ? En tout cas , cette façon de penser ne seroit guéres conséquente aux principes dont d'abord elle ne vouloit point se départir. Je suis obligée d'en convenir ; la Comtesse est une femme. Presque toutes regardent l'amitié qui suit l'amour , comme un pis-aller qui les dégrade ; elles préféreront de tout perdre , plutôt que de s'y réduire ; car il leur en coûte bien moins pour rompre avec un Amant que pour soutenir son commerce de sang.

froid. Eh comment n'être pas humiliée , de ne trouver dans le même homme que de simples égards au lieu d'empressemens , de la considération au lieu de tendresse , de l'estime au lieu d'amour ! Ses yeux sans expression , son cœur sans agitation , sa sincérité , son respect éternel ne semblent-ils pas vous dire à chaque instant , que vous n'êtes ni jeune ni jolie ? Imaginez-vous quelque chose de plus offensant pour une femme qui a des prétentions , que dis-je , qui croit avoir des droits ? Après cela pouvez-vous encore être surpris des emportemens & des larmes que votre proposition a causés ? La Comtesse vous aime , elle est jolie femme , Vos discours ont blessé en mê-

me-tems & son cœur & sa vanité.

Vous souvient-il avec quelle adresse vous lui protestiez autrefois que vous ne voudiez auprès d'elle que le titre d'ami? Rappelez-vous avec quel soin elle voulloit vous y fixer, lorsque vous prétendîtes à la qualité d'Amant. Eh bien, quand on veut quitter une femme, il faut autant de ménagement pour substituer insensiblement l'amitié à l'amour, qu'il en falloit six mois auparavant pour faire passer l'amour sous le nom de cette même amitié qui lui paroissoit alors si préférable: & vous devez être bien certain que votre proposition dans l'état actuel de vos affaires, est aussi offensante pour une femme, qu'elle lui paroisse

flatteuse dans un autre tems. Si elle l'osoit, vous l'entendriez vous dire : » Eh, de grace, Monsieur, » faites moins d'attention à ces » qualités folides, auxquelles il » vous plaît aujourd'hui de mettre » un si grand prix : oubliez-les, » j'y consens, pour vous souvenir » seulement que je suis encore aimable : peu touchée des avantages de l'amitié, sa supériorité » sur l'amour ne me paroît pas aussi bien décidée qu'à vous ; peu jalouse d'ailleurs d'exciter votre admiration, je me borne à mériter des sentimens moins nobles que ceux que vous m'offrez. » Je choisis mal peut-être ; mais notre bonheur étoit si parfait, » l'amour nous a procuré des moments

mens si délicieux, pourquoi l'
 abandonner?..... Vous allez me
 soupçonner de peu d'élevation;
 mais je vais vous parler avec
 franchise; si mon repos, si ma
 vie vous sont chers, le dirai-je;
 continuez à m'aimer, & ne m'esi-
 timez pas tant.



LETTRE LXVI.

Le pere de la Comtesse apprend vos liaisons avec elle, juge à propos de s'en formaliser, la menace de la déshériter si elle persiste à vous voir : elle brave toutes ces malheurs, & vous sacrifie trente mille livres de rente ; vous au contraire par un effort de générosité, vous préférez ses intérêts à ceux de votre amour. Pour conserver sa fortune & son repos, vous consentez à ne plus la voir. Qui pourra dire après cela que vous ne l'aimez pas véritablement?.... C'est moi, Monsieur, qui le dirai, & le dirai avec vérité ; votre délicatesse ne m'est pas moins suspecte qu'à elle :

Le véritable amour n'est pas si généreux ; un homme bien épris sacrificera tout, consentira à tout, pour le bonheur de la personne aimée, excepté seulement à se voir séparé d'elle pour toujours ; c'est-là le seul effort où son courage l'abandonne ; on ne soutient ce malheur que lorsqu'on y est peu sensible.

Répondez de bonne foi ; si l'on vous eût forcé de quitter la Comtesse au moment où vous espériez, après avoir touché son cœur, de triompher de sa vertu, vous seriez-vous trouvé pour l'abandonner autant de raison que vous en montrez aujourd'hui ? Dans ce moment tout entier occupé de votre malheur, vous vous seriez livré au

désespoir le plus violent, vous auriez accusé le fort, exagéré l'injustice d'un pere cruel, plaint la situation de votre Amante ; mais ce que vous n'auriez jamais fait, c'auroit été de renoncer à elle ; plutôt la mort qu'un pareil sacrifice..... Car quand les Amans se mettent en dépense de magnanimité, la fortune, une Couronne, la vie même, tout n'est rien pour eux. Vous n'auriez cherché qu'à prendre les mesures les plus justes pour éviter les yeux de ceux qui pourroient vous nuire ; vous auriez essayé d'appaiser un pere irrité, mais toujours sans renoncer au plaisir de la voir en secret. Eh, quel prix ce mystere même n'auroit-il pas mis aux moindres bagatelles ;

ette gène auroit tourné au profit de l'amour , elle auroit redoublé votre attachement ; vous ne vous seriez jamais juré de si bon cœur de vous aimer toujours , & de plutôt tout risquer que de jamais vous séparer.

Que les tems sont différens ! Aujourd'hui que votre vanité est satisfaite , que vos désirs sont remplis , vous saisissez avec empressement le prétexte d'une retraite honnête ; votre générosité iroit même , si l'on vouloit vous en croire , jusqu'à faire envisager votre inconstance comme un effort , comme un sacrifice , dont on ne pourroit pas se dispenser de vous avoir une obligation infinie. Mais , croyez-moi , c'est pousser trop loin la fermeté :

& puis nous autres femmes, nous sommes toujours tentées, voyez notre injustice, de taxer d'hypocrisie tant de raison & de courage; comme l'héroïsme dans ce genre passe nos forces, il nous est toujours suspect. Vous risquez donc avec nous de perdre le fruit de vos vertus, si vous les poussez si loin, & quelquefois même d'être soupçonné de fausseté. Ne feriez-vous pas mieux de préférer tout uniment un défaut de notre goût à des perfections qui nous offensent. Vous avez un malheur, Marquis, c'est d'avoir choisi pour confidente une femme qui, comme vous le voyez, ne croit pas aisément aux vertus. Je suis si accoutumée à voir les hommes vouloir faire passer sous

ce nom de véritables trahisons, qu'en général on me trouve toujours très-lente à admirer; & la Comtesse a raison de soupçonner le sacrifice que vous voulez lui faire: je n'y vois, comme elle, qu'une inconstance déguisée, un véritable abandon. Enfin nous vous rendons justice: Monsieur, un homme aussi raisonnable que vous n'est plus guéres amoureux: à la vérité, le moyen de l'être encore après quinze jours entiers de prospérité!



LETTRE LXVII.

Le calme a donc succédé à l'orage qui sembloit menacer la Comtesse ; elle a trouvé le secret de calmer son pere. Qu'elle est heureuse si elle sçait par la suite ménager votre cœur avec prudence ! Voyez combien ses procédés produisent des effets différens de ceux de sa parente : les rigueurs ménagées de la première ont augmenté votre amour pour elle ; les facilités continues de la Marquise n'ont fait du Chevalier qu'un infidèle. Tel est le commun des hommes, leur ingratitudo est presque toujours le prix de nos bienfaits. Ce malheur n'est cependant pas

sans remede, & je veux à cette occaſion vous faire part d'une Lettre que je reçus, il y a quelques jours, de M. de Saint-Evremont. Vous n'ignorez pas le commerce intime que j'ai toujours entretenu avec lui. Le jeune Comte de...., venoit d'ē poufer Mademoiselle... dont il étoit éperduement amoureux. Il se plaignoit un jour à moi de ce que l'hy- menée & la possession de l'objet aimé affoiblisoient presque toujours, détruisoient même souvent l'amour le plus tendre. Nous dissertâmes long-tems sur ce sujet ; j'écrivis le même jour à M. de Saint-Evremont, & m'avisa de le questionner là-dessus. Voici sa réponse, *

* On a cru ne devoir rapporter ici de la Lettre de M. de Saint-Evremont, que ce qui concerne le sujet annoncé dans celle de Mademoiselle de Lencllos.

*Lettre de M. de Saint-Evremont
à Mademoiselle de Lenclos.*

» Mon sentiment est exactement
» conforme au vôtre, Mademoi-
» felle; ce n'est pas toujours, com-
» me on le croit, l'hymenée, ou
» la possession de l'objet aimé, qui
» par eux-mêmes détruisent l'a-
» mour; le peu d'intelligence avec
» lequel on ménage ses sentimens;
» la possession trop entière, trop
» facile, trop continue, voilà les
» véritables sources des dégoûts
» qu'on éprouve en aimant. Dès
» qu'on se livre sans réserve à tous
» les emportemens d'une passion,
» ces grands sentimens de l'ame
» ne peuvent manquer de la laisser
» bientôt dans une solitude pro-

» fonde. Le cœur éprouve alors un
» vuide qui l'inquiète & le refroi-
» dit. En vain cherchons-nous hors
» de nous-mêmes les causes du
» calme qui succéde à nos empor-
» temens ; nous ne voyons pas
» qu'un bonheur plus égal & plus
» durable auroit été le fruit de nos
» tre modération. Analysez ce qui
» se passe en vous lorsque vous des-
» irez quelque chose, vous trou-
» verez que vos désirs ne sont qu'un
» ne véritable *curiosité*. Cette cur-
» iosity est le ressort du cœur. En-
» elle satisfaite, nos désirs s'évan-
» ouissent. Ainsi, veut-on fixer
» un époux, un amant ? il faut lui
» laisser toujours quelque chose à
» désirer, que chaque jour lui pro-
» mette quelque nouveauté pour

• le lendemain. Diversifiez ses plai-
 • sirs, procurez - lui les agréments
 • de l'inconstance dans le même
 • objet ; je vous réponds de sa
 • persévérance & de sa fidélité,
 • Suivez la morale de Montai-
 • gne. Apprenons, dit - il, aux
 • Dames à se faire valoir, à s'esti-
 • mer, à nous amuser, & à nous
 • piper, faisant filer leurs faveurs
 • & les étalant en détail ; chacun,
 • jusqu'à la vieillesse misérable,
 • y trouve quelque bout de lisie-
 • re, selon son vaillant & son
 • mérite.

» J'ayouerai cependant que l'hy-
 • men, ou la dernière faveur, est
 • dans une femme ordinaire le tom-
 • beau de l'amour. Mais alors c'est
 • moins à l'Amant qu'il faut s'en
 • prendre

» prendre qu'à celle qui se plaint
 » du refroidissement : elle rejette
 » sur la corruption du cœur ce qui
 » n'est l'effet que de sa propre mal-
 » adresse, de son peu d'économie.
 » C'est elle seule qui a dépensé dans
 » un jour tout ce qui pouvoit entre-
 » tenir le goût qu'elle avoit excité.
 » Elle n'a plus rien à offrir à la curio-
 » sité d'un Amant , c'est toujours la
 » même statue : point de variété à
 » espérer ; il la fçait par cœur. Mais
 » *dans une femme telle que je l'ima-
 » gine* , c'est l'aurore du plus beau
 » jour ; c'est où commencent les
 » plaisirs les plus satisfaisans. J'en-
 » tends les épanchemens du cœur ,
 » ces confidences réciproques , qui
 » mettent l'âme dans une situation
 » si délicieuse ; ces ingénuités , ces

» aveux qui échappent , ces trans-
» ports qu'excite en nous la certi-
» tude de faire tout le bonheur ,
» de mériter toute l'estime de la
» personne que nous aimons. Ce
» jour est l'époque où l'homme
» délicat va découvrir des trésors
» intarissables , que jusqu'alors on
» avoit pris loin de lui dérober :
» la liberté qu'une femme acquiert
» met en jeu tous les sentimens
» que la contrainte tenoit resserrés :
» son cœur prend l'effor , mais un
» effor bien ménagé. Le tems loin
» d'amener le dégoût , ne fournit
» que de nouvelles raisons de la
» faire aimer davantage. Mais en-
» core une fois , je lui suppose assez
» d'esprit pour maîtriser son pen-
» chant. Car pour fixer un Amant ,

„ ce n'est point assez , (peut-être
 „ même est-ce trop) de l'aimer
 „ éperduement. Il faut sçavoir l'ai-
 „ mer avec prudence , avec rete-
 „ nue ; & la pudeur est par cette
 „ raison la chose la plus ingénieuse
 „ que les gens délicats ayent ima-
 „ ginée. Mais se livrer à l'impé-
 „ tuosité de son penchant , s'anéan-
 „ tir , pour ainsi dire , dans l'objet
 „ aimé , c'est la recette d'une aman-
 „ te sans discernement. Ce n'est
 „ point - là l'amour , c'est aimer
 „ pour le moment , c'est vouloir
 „ bientôt faire de son Amant un
 „ enfant gâté. Je veux qu'une fem-
 „ me se conduise avec plus de ré-
 „ serve & de ménagemens. L'ex-
 „ cès de son ardeur ne la justifie
 „ point à mes yeux ; le cœur est

Q ij

» presque toujours un courfier fou-
» gueux dont il faut ménager la
» vivacité. Si vous n'employez pas
» ses forces avec économie, cette
» vivacité ne sera plus qu'un em-
» portement passager. La même
» tiédeur que vous appercevrez
» dans l'Amant après ces mouve-
» ments convulsifs, vous l'éprou-
» verez vous-même, & vous sen-
» tirez bientôt tous les deux la né-
» cessité de vous quitter. On ne se
» doute même pas combien il faut
» d'esprit pour aimer & pour être
» heureux en aimant. Jusqu'au mo-
» ment du fatal *oui*, ou si vous
» l'aimez mieux, jusqu'à sa défaite,
» une femme n'a pas besoin d'ar-
» tifices pour conserver un amant.
» La curiosité l'excite, le désir le

» soutient, l'espérance l'encourage.
» Mais est-il heureux une fois, c'est
» à la Belle à se donner autant de
» soins pour le conserver, qu'il en
» a mis en usage pour la vaincre.
» Il faut que le desir de le fixer la
» rende ingénieuse ; un cœur est
» comme les grandes Places, l'ac-
» quisition en est moins difficile
» que la conservation. Il ne faut
» que des charmes pour rendre un
» homme amoureux ; pour le ren-
» dre constant, il faut plus que
» cela ; on a besoin d'adresse, d'un
» peu de manège, de beaucoup
» d'esprit, & même d'une nuance
» d'humeur & d'inégalité ; mais
» malheureusement les femmes,
» dès qu'elles ont cédé, sont trop
» tendres, trop prévenantes. Il fau-

» droit peut-être pour le bien com-
» mun qu'elles résistaient d'abord
» un peu moins, & dans la suite
» davantage. Je le répète, jamais
» elles ne préviendront le dégoût
» qu'en donnant au cœur le tems
» de souhaiter.

» Je les entends continuelle-
» ment se plaindre de ce que notre
» indifférence est toujours le fruit
» de leurs complaisances pour nous.
» Sans cesse elles nous rappellent
» le tems, où, pleins d'amour &
» de sentimens, nous passions au-
» près d'elles des jours tout entiers.
» Aveugles qu'elles sont ! elles ne
» s'apperçoivent pas qu'il est en-
» core en leur pouvoir de nous
» ramener à ces situations, dont
» le souvenir leur est si cher !

» qu'elles oublient ce qu'elles ont
» déjà fait pour nous ; elles ne se-
» ront point tentées de faire encore
» plus ; qu'elles nous le fassent ou-
» blier , nous exigerons moins ;
» qu'elles réveillent notre cœur
» par de nouvelles difficultés ; que
» nos inquiétudes renaissent : enfin
» qu'elles nous fassent désirer de
» nouvelles preuves d'un penchant
» dont la certitude diminue tout
» le prix à nos yeux. Elles auront
» dès-lors moins à se plaindre de
» nous , & seront plus contentes
» d'elles-mêmes. Voulez-vous que
» je vous l'avoue franchement. Les
» choses changeroient bien , si les
» femmes se ressouvenoient à pro-
» pos que leur rôle est toujours de
» se faire presser ; le nôtre de sup-

» plier & de mériter de nouvelles
» bontés ; que , faites pour accom-
» plir , jamais elles ne doivent of-
» frir. Réservées dans l'excès mê-
» me de la passion , elles se garde-
» roient bien de se livrer sans mé-
» nagement ; l'amant auroit tou-
» jours quelque chose à demander ,
» par conséquent seroit toujours
» soumis pour obtenir. Des com-
» plaisances sans bornes avilissent
» les charmes les plus séduisants ,
» & révoltent à la fin celui même
» qui les exige. C'est une vérité
» d'expérience ; la satiété met tou-
» tes les femmes de niveau ; la
» belle & la laide après leur dé-
» faite , ne se distinguent plus que
» par l'art de conserver leur auto-
» rité ; mais qu'arrive-t-il le plus
» commun-

» communément ? Une femme
 » croit n'avoir plus rien à faire que
 » d'être affectueuse , caressante ,
 » douce , égale , fidelle. Elle a rai-
 » son dans un sens , ces qualités
 » doivent faire le fond de son ca-
 » ractere ; elles ne manqueront pas
 » de la faire estimer ; mais ces mê-
 » mes qualités , tout estimables
 » qu'elles sont , si elles ne sont pas
 » relevées par une nuancé d'inéga-
 » lité , ne marqueront pas aussi
 » d'éteindre l'amour , & d'amener
 » la langueur & l'ennui ; poisons
 » mortels pour les coeurs les mieux
 » constitués !

» Sçavez-vous enfin pourquoi
 » les amans se dégoûtent facile-
 » ment dans la prospérité ? Pour-
 » quoi bon se plait si peu après

» s'être plu beaucoup trop ? C'est
» que les deux parties intéressées
» ont l'une & l'autre une idée
» également fausse. L'un croit ne
» pouvoir plus rien obtenir ; l'autre
» imagine n'avoir plus rien à
» donner. Il s'ensuit nécessaire-
» ment que l'un talentit sa pour-
» suite ; l'autre néglige de se faire
» valoir, ou croit ne pouvoir plus
» se faire valoir que par les qua-
» lités solides. On substitue la rai-
» son, l'estime à l'amour ; dès-
» lors, plus de piquant dans le
» commerce, plus de ces aimab-
» les querelles si nécessaires pour
» empêcher le dégoût en le pré-
» venant.

» Mais quand je veux que l'un
» forme l'idée d'un commerce galant

» soit animée par quelques orages,
» ne croyez pas que je prétende
» que, pour être heureux, deux
» amans doivent toujours se quer-
» reller. Je desirerois seulement
» que leurs démêlés naquissent de
» leur amour même; que la belle
» n'oubliât point par une bonté
» pusillanime les égards ni les soins
» qui lui sont dûs; que par une
» excessive sensibilité, elle ne fît
» pas de son amour une source
» d'inquiétude capable d'empo-
» sonner tous les momens de sa
» vie; que par une fidélité scru-
» puleuse, elle ne rendît pas son
» amant trop certain qu'il n'a rien
» à redouter de ce côté-là; qu'elle
» se garde enfin d'une douceur,
» d'une égalité inaltérables: il ne

» faut pas qu'une femme ait la
 » foiblesse de pardonner tout à
 » l'homme qui lui manque. L'ex-
 » périence ne le fait voir que trop
 » souvent, les femmes ne perdent
 » leurs amans, ou le cœur d'un
 » époux que par trop d'indulgence
 » & de facilité; quelle maladresse!
 » En se faisant un mérite de leur
 » sacrifier tout, elles les gâtent, &
 » n'en font que des ingrats. Tant
 » de générosité tourne à la fin con-
 » tre elles-mêmes; bientôt ils s'ac-
 » coutument à regarder comme un
 » droit ce qui ne leur est accordé
 » que comme une grace.

» Vous voyez tous les jours des
 » femmes, (même parmi celles
 » qu'on méprise avec le plus de
 » raison) régner avec un sceptre

» de fer , traiter en esclaves les
» hommes qui leur sont attachés ,
» les avilir à force de les maîtriser .
» Eh bien ! ce sont ces femmes qui
» sont aimées le plus long-tems. Je
» sens qu'une personne sage & bien
» élevée ne s'avisera pas de suivre
» un tel exemple : cet air militaire
» repugne à la douceur des mœurs ,
» & manque à la décence qui fait
» le charme des choses mêmes qui
» s'éloignent de la vertu . Mais que
» cette femme raisonnabla affor-
» blisse un peu la nuance , il en
» restera précisément ce qu'il faut
» pour conserver un amant . Nous
» sommes des esclaves que trop
» de bontés rendent quelquefois
» insolens : nous demandons sou-
» vent à être traités comme ceux

» du nouveau monde. La règle de
» justice que nous avons au fond
» du cœur nous avertit que la main
» qui nous gouverne s'appesantit
» quelquefois sur nous avec raison,
» & nous lui en fçavons gré.

» Enfin voici mon dernier mot:
» dans tout ce qui est du ressort
» de l'amour, les Dames doivent
» être les Souveraines, c'est d'elles
» que nous devons attendre notre
» bonheur : elles le feront infail-
» liblement, dès qu'elles sçauront
» gouverner nos cœurs avec in-
» telligence, modéret leur propre
» penchant, & maintenir leur au-
» torité sans la compromettre, &
» sans en abuser.

L E T T R E L X V I I I .

VOICI ce que je pense sur la Lettre que je vous envoyai hier. Pour qu'une femme puisse profiter des conseils de M. de Saint-Evremont, il faut qu'elle n'ait pris qu'un goût médiocre, & qu'elle ait excité une grande passion. Je crois même qu'il y a des caractères sur lesquels il pourroit être dangereux de faire l'application de ses maximes : nous en parlerons au reste plus amplement, quand il vous plaira. Je passe à ce qui vous regarde.

Vous vous êtes donc apperçu de mon silence?..... Si depuis huit jours je ne vous ai pas écrit, c'est

R iv

que je vous fçavois heureux ; cette idée me tranquillissoit. J'ai senti qu'il falloit que l'amour eût ses droits ; comme ordinairement son règne n'est pas long , & qu'après tout l'amitié n'a rien à démêler avec lui , j'attendois patiemment qu'un intervalle de plaisir vous permît de lire mes Lettres. Sçavez - vous ce que je faisois pendant ce tems-là ? Je m'amusois à combiner tous les événemens qui devoient arriver dans l'état où je voyois votre société. J'ai prévu les tracasseries de la Comtesse avec sa rivale , j'ai pressenti que cela finiroit par une rupture ouverte ; j'ai deviné que la Marquise ne seroit point du parti de la premiere , & qu'elle embrasseroit la querelle de l'autre. La fem-

me de Robe n'est pas tout-à-fait si jolie que sa rivale ; raison décisive de se déclarer pour elle , & de l'appuyer sans danger. Quelle devoit être la suite de tout cela ? La désunion qui s'est mise entre toutes ces femmes. Que de révolutions , bon Dieu ! depuis si peu de tems ; il n'y a qu'e vous bonheur qui n'en éprouve point. Vous trouvez tous les jours de nouvelles raisons d'aimer cette aimable Comtesse. Croyez qu'une femme de son mérite & d'une figure aussi intéressante ne peut que gagner à se faire connôître de plus en plus. Vous voyez que je ne suis pas vindicative : je rends justice à ceux-mêmes qui me la refusent. Que rien n'affaiblisse donc l'estime que vous conservez

pour elle. Vous avez , j'en conviens , obtenu de son penchant pour vous la preuve que vous désiriez avec tant de passion ; mais en est-elle moins estimable ? Son cœur ne doit-il pas au contraire augmenter de prix à vos yeux , à proportion de la certitude que vous acquerez d'en être l'unique possesseur ? Je ne puis m'empêcher de le dire , les hommes sont bien injustes , lorsqu'ils s'imaginent pouvoir manquer à une femme , parce qu'elle les a trop aimé. N'est - ce pas la chose du monde la plus cruelle d'insulter encore à la douleur que nous cause leur changement ? Les procédés injurieux devroient - ils jamais suivre les dégoûts qu'ils éprouvent ? Si nous sommes cou-

pables , est-ce celui qui a profité de nos fautes , qui les a occasionnées , qui doit nous en punir ? Ce n'est pas notre défaite par elle-même qui doit nous rendre méprisables à vos yeux. La façon dont nous nous sommes défendues , rendues & conservées , doit seule être la mesure de votre estime ou de vos mépris.



LETTER LXIX.

OUI, Marquis, un homme de votre âge, un Militaire sur-tout est souvent exposé à voir mauvaise compagnie; je sais qu'il est quelquefois entraîné chez les Divinités dont vous me parlez; mais dans l'état où se trouve votre cœur, des Héroïnes de coulisses ne font guéres dangereuses pour vous. Cependant la Comtesse en prend de l'ombrage: sa jalouse ne m'étonne pas: voilà nos Métaphysiciennes; comptez sur leur sincérité. Toutes vous disent: « Je » ne désire que votre cœur & votre estime; le reste est fait pour « des femmes méprisables: je ne

» conçois pas comment on peut
» admettre de pareilles choses dans
» une passion : quelle horreur pour
» un cœur délicat!.... « Paroissez-
vous les prendre au mot , & porter
ailleurs ce qu'elles semblent si fort
dédaigner ? quels reproches ! quelle
jalouſie ! La Comtesſe leur ressem-
ble , & ses plaintes font bien fin-
gulieres ; car enfin que lui enleve-
t-on ? Les Belles dont il s'agit ne
font rien moins que femmes à sen-
timens ; & si l'on eût voulu l'en-
croire , ce n'étoit qu'aux sentimens
qu'elle étoit attachée. O nature ,
nature !.....

Mais ce n'est pas en cela seul
que les femmes font peu d'accord
avec elles-mêmes. Elles s'efforcent
de paroître mépriser les filles de

Spectacle ; elles les craignent trop pour n'avoir pour elles que du mépris. Après tout, ont-elles tort de les redouter ? N'êtes - vous pas plus sensibles à l'aisance de leur commerce qu'à celui d'une femme raisonnable , qui n'offre que de l'ordre, de la décence & de l'uniformité ? Avec les premières , les hommes sont à leur aise ; il semble qu'ils soient dans leur état naturel : avec celles-ci , ils se contiennent , s'observent , représentent. L'on m'a fait le portrait de quelques - unes d'elles ; je vois qu'il en est de très- capables de vous faire faire une infidélité à la Maîtresse la mieux aimée : mais dans un homme sensible , cette infidélité , si c'en est une , peut - elle être durable ? Capables

d'exciter un goût vif, inspireront-elles jamais une véritable passion ? C'est un ragoût trop piquant pour qu'on en fasse son ordinaire.

Si les filles d'Opéra avoient dans l'esprit ou dans l'humeur de quoi vous amuser toujours autant qu'elles le font les premières fois que vous les voyez, elles seroient trop dangereuses. Pour peu qu'elles ayent de jargon, d'usage & de décence dans les dehors, il est impossible qu'elles ne vous plaisent pas d'abord. Vous êtes quelquefois si peu délicats ! La liberté de leur entretien, la vivacité de leurs failles, leurs étourderies ; tout cela vous met dans une situation qui vous plaît : une joie vive & folle s'empare de vous, les heures avec

elles vous paroissent des instans ; mais heureusement pour vous , elles n'ont presque jamais assez de ressource pour soutenir un rôle amusant. Comme toutes manquent d'éducation & de culture , elles ont bien-tôt parcouru le cercle étroit qu'elles avoient à décrire. Les mêmes plaisanteries , les mêmes récits , les mêmes singeries , reviennent , & rarement rit-on deux fois de la même chose , surtout quand on méfesteime les plai-
sants.

Que la Comtesse se tranquillise donc ; je vous connois assez pour lui répondre que ce n'e sont point ces femmes-là qu'elle doit appré-
hender : il en est dans le monde de plus redoutables , ce sont les femmes

femmes galantes. Etres équivoques dans la société! Elles tiennent le milieu entre les femmes sages & celles dont je viens de parler. Elles vivent avec les premières, & ne diffèrent des autres que par l'extérieur. Plus voluptueuses que tendres, elles séduisent en prêtant aux sentimens les moins délicats un air de passion qui les fait prendre pour de l'amour. Ingénieuses à donner une impression de tendresse à ce qui n'est que goût pour les plaisirs, elles vous font croire que c'est par choix, par la connoissance de votre mérite qu'elles se sont rendues : si vous ne les connaissez pas pour galantes, la nuance qui différencie les véritables

motifs qui les font agir, d'avec la sensibilité du cœur, est impossible à saisir. Vous prenez pour excès de passion ce qui n'est chez elles qu'envie des sens. Vous croyez être aimé, parce que vous êtes aimable; vous ne l'êtes que parce que vous êtes un homme. Voilà les femmes què je craindrois à la place de la Comtesse. La Présidente est de ce nombre; ella a de la fraîcheur & de l'enjouement; elle est dans cet âge où nous nous chargeons volontiers de mettre les jeunes gens dans le monde, & de leur donner la première leçon de galanterie. L'air intéressant & affectueux que vous lui trouvez fera son effet, prenez-y garde; c'est moi qui vous en avertis. Tout en méprisant ces

femmes-là, il arrive qu'on s'y attache ; elles trouvent même très-souvent le secret de vous faire faire plus de folies que toutes les autres.



LETTRE LXX.

Moi, Marquis, être étonnée des nouvelles agaceries que votre Présidente vous a faites?.... Je connois trop bien les femmes. Ne doutez pas un instant qu'elle n'emploie tous les rafinemens de la coquetterie pour vous enlever à la Comtesse : elle peut avoir du goût pour vous, mais modérez là-dessus votre amour propre ; le plus puissant motif qui la conduise, est sans contredit le désir de se venger, sa vanité est intéressée à punir sa rivale d'avoir obtenu la préférence. Jamais les femmes ne se pardonnent ces tours-là ; si celui qui fait le sujet de la querelle n'est pas le

premier objet de leur courroux, c'est qu'elles ont besoin de lui pour exercer leur ressentiment. Vous avez au reste rencontré dans la rivale de la Comtesse précisément ce que vous exigiez de celle-ci pour lui être attaché. On vous offre d'avance le prix des soins que vous rendrez, & dont peut-être on vous dispensera ; je tremble que vous ne soyez assez peu délicat pour accepter ces offres. Il est donc écrit sur le cœur de tous les hommes, à la plus facile.

Mais ne devriez-vous pas rougir de mériter le moindre reproche de la Comtesse ? Quelle femme encore paroissez-vous lui préférer ? Une femme sans délicatesse, sans amour, une femme qui n'est con-

duite que par l'attrait du plaisir ; plus vaine que sensible, plus vive qu'affectionnée, elle ne cherche & ne chérit en vous que votre jeunesse & tous les avantages qui l'accompagnent.

Vous sentez tout ce que vaut sa rivale, vous connoissez votre aveuglement, tous les torts que vous avez avec elle ; vous convenez que vous êtes un monstre d'ingratitude, & cependant vous ne pouvez prendre sur vous de mériter votre grâce. En vérité, Marquis, je ne vous comprends plus. Madame de Sévigné a raison *, lorsqu'elle dit que son fils connaît ses devoirs, & qu'il en raisonne fort bien, mais

* Voyez les Lettres de Madame de Sévigné,

que ses passions l'emportent : en forte que ce n'est pas par la tête qu'il est fou, mais par le cœur. Ce qui doit du moins consoler la Comtesse, c'est que le tems s'approche, où vous l'allez mettre en état de ne plus mériter les reproches de son pere à votre égard..... Mais n'est-il pas ridicule à moi de vous exciter à la constance, après vous avoir prêché une morale toute opposée, & tandis qu'il est bien décidé que vous n'aimez plus, & que vous avez le cœur fou ? Mes exhortations en faveur de la Comtesse ne me feront-elles pas même soupçonner d'hypocrisie ?..... Je renonce donc à vous en parler désormais, & vous abandonne à votre mauvais destin. Voudrois-je

prendre avec vous le ton d'un Pé-
dagogue ? Non assurément , nous
y perdrions trop tous les deux. Je
m'ennuyerois , & je ne vous réfor-
merois pas.



L E T T R E L X X I .

COMMENT, vous ne fçaviez pas qu'il est souvent plus difficile de se débarrasser d'une Maîtresse que de l'acquérir!... Vous l'éprouvez cependant. Votre dégoût pour la femme de Robe ne me surprend que parce qu'il n'est pas venu plutôt. Vous connoissez son caractère, & vous pouvez penser que son désespoir, en voyant votre indifférence augmenter tous les jours, est l'effet d'une passion véritable? Vous pouvez encore être la dupe de son manège; j'admitte, & je plains votre aveuglement. Mais ne seroit-ce point aussi la vanité qui aideroit un peu à

fortifier votre illusion. A la vérité, ce feroit une vanité bien singulière que celle d'être aimé d'une pareille femme ; mais les hommes sont si vains, qu'ils feroient flattés de l'amour de la courtisane la plus déterminée. En tout cas, détrompez - vous. Une femme que l'on quitte, quand elle est du caractère de votre belle, n'a dans sa douleur en vûe que son propre intérêt. Elle s'efforce par ses larmes, par son désespoir, de vous persuader que votre personne, votre amérité, font tous ses regrets ; que la perte de votre cœur est pour elle le comble de l'infortune ; qu'elle ne voit personne capable de l'en dédommager : tous ces sentiments-là sont faux. Ce n'est point une Amante

affligée qui vous parle , c'est une femme vaine , désespérée d'avoir été prévenue , piquée du peu de pouvoir de ses charmes , inquiète sur la façon de vous remplacer promptement , jalouse de se donner un air de sensibilité , de paroître digne d'un meilleur fort. Elle justifie en un mot cette pensée de M. D. L. R. F. *Les femmes ne pleurent pas tant leurs Amans pour les avoir aimés , que pour paroître plus dignes d'être aimées.* C'est bien à D..... à jouer le sentiment. En vérité , il faut qu'elle ait de vous une idée bien singuliere , pour espérer de vous en imposer. Voulez - vous la connoître ? Le Chevalier est actuellement sans affaire , engagez - le à vous remplacer auprès d'elle.

T ij

210 LETTRE LXXI.

Je ne recevrai pas deux Lettres de vous sans que vous me parliez de la facilité avec laquelle elle se sera consolée de vous avoir perdu.



LETTRE LXXII.

Quoi, Marquis, vous n'êtes point encore assez bien guéri de la Comtesse pour voir de sang-froid son indifférence, & la conduite qu'elle peut tenir? Les hommes sont bien bizarres: ils veulent qu'une femme les regarde toujours comme des objets intéressans pour elle, tandis qu'eux, en la quittant, n'ont ordinairement rien oublié pour la convaincre qu'ils la dédaignent. Eh, que vous importe, dites-le-moi, la haine ou l'amour d'une personne que vous n'aimez plus! Votre jalousie contre ceux qui l'approchent est si déraisonnable, qu'elle m'a fait éclater de rire.

T iiij

N'est-il pas tout simple, tout naturel qu'une femme se console de votre perte, en écoutant un homme qui sent mieux que vous le prix de son cœur? Et de quel droit, s'il vous plaît, vous en plaignez-vous? Examinez votre conscience; convenez que Madame de Sévigné a raison : vous avez le cœur fou, mon cher Marquis.

Le seul intérêt que je vous permette de prendre désormais à la Comtesse, c'est de l'empêcher de faire la folie que l'on dit qu'elle projette. La résolution qu'on lui prête d'épouser le vieux Baron de.... la met précisément dans la classe de nombre de femmes que je vous nommerois, si j'étois médisante. Il en est qui n'ont jamais connu la

modération, & dont toutes les démarches font autant de coups de désespoir. Prenons pour exemple notre Héroïne : pendant son mariage, elle a cru que la vertu étoit inconciliable avec la dissipation du grand monde ; elle a pris l'état de prude, & s'est enterrée vivante. Devenue libre, elle s'est figurée que cette même vertu ne pouvoit se conserver qu'en la déguisant sous le voile de la coquetterie, elle s'est faite *petite-maîtresse* pour éviter les pièges de l'amour : rendue sensible, elle a passé de cet état à celui de femme solide & attachée : reconnoît-elle que son attachement pour un jeune homme peut nuire à sa réputation, s'en voit-elle abandonnée, elle croit faire tout ou-

blier en épousant un vieillard. Elle n'aura pas ouvert les yeux sur cette dernière folie que vous la verrez prendre pour Amant quelque jeune Militaire. Voilà bien les femmes qui, avec les meilleures intentions du monde, commettent autant d'imprudences par réflexion, que les autres par étourderie !

Après tout, le parti que vous me proposez m'a paru assez plaisant. Je conçois qu'il y auroit de la douceur à vous aider dans votre projet de vengeance contre votre infidelle. Quand ce ne seroit que par dépit & pour la singularité du fait, nous devrions nous aimer. Mais ordinairement tous ces jeux-là tournent mal. L'amour est un maître qui nous égratigne, lors mê-

me que l'on ne voudroit que jouer avec lui. Ainsi, Marquis, conservez votre cœur : je me ferois scrupule d'ôter du commerec un effet si précieux. D'ailleurs, je suis à enuyée des fadeurs des hommes, que je ne veux plus déformais avoir que des amis. On a toujours maille à partir avec un Amant. Je commence à sentir le prix du repos, j'en veux jouir. J'y reviens néanmoins encore. Il seroit fort singulier si vous alliez vous mettre dans la tête que vous avez besoin d'être consolé, & que ma situation exige le même secours, parce que le Comte.....est parti. Détrompez-vous : mes amis me suffisent ; & si vous voulez rester de ce nombre, ne vous avisez pas de me conter

fleurettes davantage, finon.....
Adieu, Marquis.

Eh bien! croirez-vous une autre fois à mes prophéties? Que vous avoient-je dit? Le Chevalier a-t-il trouvé tant de difficultés à persuader votre Pénélope? Cette femme désolée, prête à se percer le cœur, en moins de quinze jours vous donne un successeur, l'aime, le lui prouve, en est méprisée: est-ce perdre trop de tems? Qu'en pensez-vous?



LETTRE LXXIII.

OH ! pour le coup, je quitte la partie, si vous persistez à me parler sur le même ton. Quel démon vous a inspiré l'envie de remplacer les absens ? Peut-on lutter quelqu'un comme vous le fîtes hier au soir ? Je ne scâis comment vous vous y prîtes ; mais quelque envie que j'eusse de me fâcher de vos propos, il me fut impossible de trouver de la colere contre vous. J'ignore où ceci aboutira. Ce qu'il y a de certain, c'est que vous aurez beau faire, il est bien décidé que je ne veux point vous aimer, & que je ne vous aimerai jamais. Oui, Monsieur, ja-

mais. Eh mais en vérité, c'est une chose étrange : vouloir persuader à une femme qu'elle est affligée, qu'elle a besoin d'être consolée, quand elle vous assure que tout cela n'est pas, & qu'elle n'a besoin de rien. C'est pousser les choses jusqu'à la tyrannie. De grace, faites un peu de réflexion sur la folie qui vous passe par la tête. Seroit-il décent, dites-moi, que j'allasse prendre la place d'une ancienne amie ? Qu'une femme qui vous a servi de Mentor, qui a fait avec vous le rôle de Mere, prétendît à celui d'Amante ? Scélérat que vous êtes ! Si vous avez quitté si promptement une femme jeune & jolie, que feriez-vous d'une vieille fille telle que

moi? * Peut-être voulez-vous tenter ma conquête pour fcavoir si pour moi l'amour est le même dans la pratique que dans la spéulation. Ne vous mettez pas dans les frais d'une séduction. Je vais satisfaire sur le champ votre curiosité.

Vous fcavez que tous, tant que nous sommes, nous n'agissons guéres suivant nos principes; que, quand nous nous mêlons de conseiller, nous parlons comme des oracles, & que pour notre compte nous agissons comme des fous. Eh bien, c'est-là précisément ce que vous verriez dans le commerce gallant que vous voudriez lier avec

* Mademoiselle de Lenclos a fait des passions dans un âge fort avancé. Elle pouvoit avoir alors 56 ans.

moi. Tout ce que je vous ai dit sur les femmes & sur l'amour ne vous a point appris la façon dont je me conduirois dans l'occasion. Il y a bien de la différence entre sentir, parler pour soi-même, & penser pour les autres. Vous trouveriez donc encore chez moi bien des singularités, qui peut-être vous déplairoient. Mon cœur ne se mène point comme celui des autres femmes. Vous pourriez les connoître toutes sans connoître Ninon, & croyez-moi, ce que vous découvrirez de nouveautés ne vous récompenserait pas de la dépense que vous feriez pour me plaire. Vous avez beau exagérer le prix que vous mettez à ma conquête : tenez-le vous pour dit ; vous faites trop de

déboursés en espérance : je ne me sens pas capable de vous en tenir compte. Restez dans une carrière plus brillante. La Cour vous offre mille jolies femmes, avec lesquelles vous ne risquez pas, comme avec moi, de vous ennuyer à philosopher, à avoir de l'esprit. Je vois cependant que je ne puis guères me dispenser de vous recevoir aujourd'hui, puisque vous m'annoncez votre visite par votre billet. Je vous attends donc ce soir. Vous plaidrez - vous ? Voilà un rendez-vous bien en forme. Mais que cette facilité vous fasse appercevoir que je ne vous crains pas trop, & que je ne croirai de vos fleurettes que ce que je juge.

232 LETTRE LXXIII.

fai à propos. Vous entendez que ce ne sera pas à moi à qui l'on en fera accroire sur cet article. Je connais si bien les hommes.



LETTRE

LETTER LXXIV.

Vous allez lire une lettre qui doit, Monsieur, vous faire autant de plaisir qu'elle m'en a causé, quoique je ne convienne pas tout-à-fait des sentimens que l'on m'y suppose pour vous.

Lettre de la Comtesse à Mademoiselle de Lenclos.

» Vous attendiez-vous, ma chère
» Ninon, à recevoir la lettre que
» je vous écris? Après les sujets de
» plainte que vous ont donné mes
» tracasseries, il n'y avoit guères
» d'apparence que nous puissions
» un jour nous raccommoder; mais

» c'est le sort de tous ceux qui vous
» ont connue , de vouloir rester
» vos amis : je suis toujours de ce
» nombre , & vous êtes trop judi-
» cieuse pour ne pas rejeter toutes
» mes injustices sur le compte de
» la folie dont j'étois alors occu-
» pée ; m'en voici trop bien guérie
» pour craindre qu'elle me fasse
» jamais faire de semblables écarts ;
» ma raison est assez forte aujour-
» d'hui pour me faire soutenir avec
» indifférence la vûe du Marquis :
» Je pourrois même en cas de be-
» soin devénir la confidente de
» son amour pour une autre ; & si,
» comme je m'en flatte , vous me
» rendez votre amitié , je suis préf-
» que sûre d'en venir à ce point.
» Il est inutile de s'aveugler soi-

» même , ma chere amie , vous
» vous aimez tous les deux sans
» paroître le sçavoir. Telle con-
» noit admirablement bien le jeu
» des passions dans les autres qui
» ignore son propre cœur. Mais je
» suis bien éloignée de vous repro-
» cher la perte de celui du Marquis :
» je ne vous en ai fait un crime que
» parce qu'en femme sans réfle-
» xion , je ne croyois pas que l'a-
» mour fût comme vous le dites ,
» un jeu du caprice & du hazard.
» Vous m'avez appris à le réduire
» à sa juste valeur : je le sens , un
» sentiment préférable doit tenir la
» premiere place dans mon cœur ,
» c'est l'amitié , & je veux encore
» vous imiter de ce côté-là ; ce font

„ je crois les meilleures dispo-
 „ tions où l'on puisse être pour en-
 „ tretenir long-tems tous les trois
 „ celle qui va désormais nous unir.

Avez-vous senti, Marquis, à la
 lecture de cette lettre, combien
 ceux qui nous épargnent des tos-
 nous deviennent chers. Pour moi,
 je ne sais à quoi attribuer la joie
 que m'a causé la démarche de la
 Comtesse. Je fais sur le champ mes-
 tre les chevaux, pour l'aller em-
 brasser..



L E T T R E L X X V .

SI vous n'y prenez garde, Marquis, je vous dirai ce qu'une femme fort laide, mais très-spirituelle, disoit un jour à quelqu'un de notre connoissance. Il jouoit auprès d'elle l'homme passionné; je ne sais par quel caprice il alla même jusqu'à être très-pressant: Monsieur le Chevalier, lui dit-elle, au moins prenez garde à ce que vous faites: si vous insistez, je me rendrai. Je suis tentée de vous faire la même menace: car enfin savez-vous à quoi vous vous engagez en persistant à me dire que vous m'aimez? Vous sentez-vous capable d'avoir tout l'amour qu'il

faudroit pour égaler celui que je pourrois prendre : jusques ici vous n'avez eu d'exemple que de goûts frivoles, de penchans ordinaires : Seroit-il réservé à Ninon de vous apprendre ce que c'est que le véritable amour ? Il y a bien moins de cœurs capables de le ressentir que l'on ne pense. Combien de gens le dégradent en croyant le connoître ! N'ai-je pas été moi-même de ce nombre jusques à présent ? Quelle profanation que de prendre pour lui un désir de jouir, un besoin machinal, un commerce de coquetterie ou de vanité. Sçavez-vous ce que j'entends par amour lorsque j'en parle pour mon propre compte ? C'est ce sentiment sublime, vêhément, entrepreneur

de grandes choses, qui vous enflamme & vous transporte, qui change les caractères, & vous rend aussi différent de vous-même que vous l'êtes des autres. C'est cette douce analogie de deux ames qui semblent s'attirer & se confondre; cette heureuse intelligence des cœurs, cette complaisance dans l'objet aimé, qui répandent dans l'ame une sérénité qui fait le comble du bonheur. Vous n'avez encore ressenti que l'amour de la jeunesse, c'est-à-dire, celui qui naît d'une grande fermentation du sang, qui n'a que la jouissance pour objet : c'est de celui-là que je vous ai parlé jusqu'à présent : étiez-vous capable alors d'en imaginer d'une espece différente ? Il en est cepen-

dant une autre qui, quoique le même au fond, est mille fois préférable par la façon délicate dont il se fait sentir. Mais je ne veux vous en parler que lorsque je vous verrai digne de le connoître.



LETTRE LXXVI.

NON, Marquis, je n'ai point trahi la vérité en vous parlant autrefois de l'amour d'une façon qui paroît toute différente de ce que je le fais aujourd'hui. Chaque âge a sa maniere de l'envisager ; je ne vous entretiens successivement que de celle qui convient au vôtre. Je ne vous ai pas trompé davantage en vous parlant des femmes. Ce que je vous en ai dit est en général vrai ; mais il peut y avoir des exceptions. Permettez-moi de me proposer pour exemple, vous verrez que toutes ne sont pas du même caractere, & combien en particulier je differe de mes pareilles. Chez elles l'amour

& ses progrès sont presque volontaires ; elles semblent se déterminer à aimer, paroissent craindre de se livrer à un penchant qui les entraîne, ne consentent à aimer que par dégré, à proportion de l'ardeur qu'on leur marque : enfin elles rougissent d'avoit le cœur tel qu'il doit être, c'est-à-dire, sensible ; & pourquoi ? Parce que leur amour est médiocre, leur ame timide, & leur caractère foible ; elles n'osent pas paroître ce qu'elles sont. Est-ce donc là l'amour ? Sont - ce là des cœurs dignes de le ressentir ? Que le mien est différent ! Croyez-vous qu'il attendit le vôtre pour se décider ? Vous figurez-vous que ce seroit sur votre passion que la mienne se régleroit, ou que l'opinion ou l'exem-

ple des autres influeroit sur mes sentimens? Que vous me connoîtriez mal! Chez moi l'amour est généreux, excessif, impétueux, & sur-tout franc; il est plus délicat, plus voluptueux que libertin: mais il est trop vif pour connoître les règles de la galanterie. On a dit que les femmes étoient plus emportées dans leurs goûts que les hommes, que leurs passions étoient plus vives: comptez que je serois encore plus extrême qu'elles; je pousserois l'amour jusques au fanatisme: capable des extravagances les mieux conditionnées, je vous scandaliserois infailliblement, vous qui n'êtes accoutumé qu'à aimer avec ordre, vous dont l'amour passe par l'esprit & est subordonné à la réflé-

xion, vous enfin dont l'amour est une pure coquetterie, & qui prenez toujours la galanterie, où les plaisirs des sens, pour du sentiment. Croyez-vous que, si je voulois vous enflammer, ce fût par une résistance artificieuse? C'est la ressource des femmes qui veulent exciter plus d'amour qu'elles n'en veulent prendre. Je commencerois par vous aimer & par vous le dire. Je vous étonnerois encore moins par cet aveu que par l'excès de ma passion; & sans doute à l'exemple du Chevalier, dont je vous parlois hier, vous ne tarderiez pas à vous repentir de vous être si fort avancé.



LETTRE LXXVII.

A Vous entendre, Monsieur, me voilà devenue tout-à-coup une Platonicienne décidée, & mes dernières Lettres sont la preuve, ou de l'inconstance de mes sentiments, ou d'une contradiction bien avérée..... Que vous êtes prompt à me condamner! Expliquons-nous de grace. Ne vous ai-je pas dit autrefois qu'il y avoit plusieurs sortes d'amour, ou du moins que l'on décoroit de ce nom bien des liaisons qui ne lui ressemblaient guères? Mais par la peinture que je vous ai faite de celui que je désirais inspirer & ressentir, en ai-je formellement exclus les plaisirs des

sens ? Je ne le crois pas ; eh que me serviroit de les en exclure ? Y seroient-ils moins ? J'ai seulement donné la préférence à celui qui se montre avec délicatesse, qui a plutôt pour objet la jouissance de l'ame que de tout autre bien , & qui cependant n'en a pas moins la même cause que celle que je lui ai donnée dans mes premières Lettres. Voulez-vous au reste que je vous parle franchement là-dessus , vous allez voir combien la situation où l'on se trouve , influe sur la façon dont on envisage les objets. Je suis très-persuadée qu'en amour les sens ne tirent leur pouvoir que du secours que les hommes leur prêtent , & si une femme étoit assez heureuse pour en rencontrer un aussi délicat

qu'elle, je ne doute pas un instant qu'elle ne résistât à la tentation. Ce n'est pas que j'aye envie de donner ici des avantages à notre sexe sur le vôtre. Mais je crois vos cœurs faits pour les désirs, les nôtres pour le sentiment. Plus sensibles aux plaisirs qu'à la volupté, les hommes suivent l'impression de leurs sens ; nous sommes destinées aux délices de l'âme. Leur bonheur est borné : comme leur attention & leurs espérances ne se fixent que sur un objet déterminé ; le possèdent-ils, voilà leur cœur satisfait, & de cette satisfaction à la satiété je ne vois qu'un pas. mais la félicité que se promet une femme délicate est sans bornes. Uniquement sensible au bonheur

d'aimer & d'être aimée, l'union parfaite, les rapports intimes de deux cœurs bien épris sont son unique objet. Toute remplie de la personne aimée, toujours occupée de son image & de son mérite, elle jouit de tous les plaisirs de l'ame, de ces douces inquiétudes, de ces mouvements tendres qui mettent le cœur dans une situation si agréable : par quelle fatalité les hommes ont-ils mis leur gloire à paroître si peu sensibles à de si grands plaisirs. Une vanité mal entendue qu'ils prennent souvent pour des desirs, les porte vers un bien dont l'être le plus méprisable peut jouir comme eux. Sont-ce donc là les véritables charmes de l'amour ? Est-ce là cette paisible volupté que pro-

duit l'harmonie des sentimens mutuels ? Il suffit d'avoir des sens pour goûter le bonheur qu'ils se proposent : il faut avoir une ame pour aimer comme nous. Que je suis éloignée de penser que les plaisirs des sens soient les seuls, ou même les plus satisfaisans, que deux cœurs délicats puissent goûter ! Combien l'amour leur en offre-t-il de mille fois préférables ; mais il n'est réservé qu'aux ames privilégiées d'en connoître le prix. L'Amant que je conçois, enchanté d'être aimé de l'objet qu'il chérit, persuadé qu'aucun autre ne pourroit lui en tenir lieu, se livre aux épanchemens les plus tendres, son cœur s'ouvre à la gayeté, à la confiance, & semble se confondre dans la personne ai-

mée. Le plaisir de lui parler de tout ce qu'il ressent, les inquiétudes qu'il affecte & qu'il condamne le premier, mais qu'il est bien - aise de montrer pour inspirer le désir de les dissiper : voilà ce qui le rend souverainement heureux ; toutes ces agitations ne jettent - elles pas l'ame dans un enthousiasme enchanteur ? A des transports si doux succéde quelquefois le calme le plus voluptueux : alors l'ame comme accablée par son bonheur, livrée toute entiere à sa sensibilité, plus attentive à son état, plus capable de le connoître, aime à se plier, à fixer ses regards sur elle-même : elle aime à s'occuper dans le silence des délices dont elle est enivrée. Eh quel silence, grand

Dieu ! des yeux attendris , une attitude touchante , un serrement de mains , le moindre geste ne sont-ils pas un langage éloquent , ne peignent-ils pas en traits de feu les mouvemens intérieurs : l'énergie de ce silence seroit affoibli par toute autre expression.

Tel est pour moi l'amour par l'excellence ; voilà l'héroïque , le sublime de cette passion : c'est-là ce que j'appelle l'exquise volupté ; & jamais les plaisirs des sens , quelque vifs qu'on les suppose , n'auront rien de comparable , dès qu'on les aura pour unique objet.... Eh bien , Marquis , vous sentez-vous capable d'aimer & digne d'être aimé de cette maniere ?

LETTRE LXXVIII.

VOILÀ donc à quoi devaient aboutir toutes mes belles dissertations contre l'amour? Qu'ai-je fait? Quand il seroit vrai que mon goût pour vous fût aussi vif que je vous le dis hier, aurois-je dû vous en instruire? De quel charme vous servites-vous pour m'attendrir jusqu'à ce point sans que j'en eusse eu le moindre pressentiment? Quoi je vous ai dit que je vous aime! je vous l'ai dit avec autant d'emportement que si vous étiez accoutumé à l'entendre... Mais vous n'en avez rien cru. Une femme après vous avoir parlé de l'amour, comme je l'ai fait autre-

fois, peut-elle vous paroître capable de le ressentir? Non sans doute. Vous m'aurez prise plutôt pour une folle que pour une amante passionnée. Mais pourquoi redoutai-je si fort que vous vous soyez formé de moi cette fausse idée? Ah, si j'étois assez malheureuse pour que vous l'eussiez en effet, quel seroit mon désespoir! Croyez que ma tendresse est réelle, sincère, excessive. Que mes yeux vous annoncent ce qui se passe dans mon cœur quand je vous le dis, peut-être ne pourrez-vous pas vous défendre de m'aimer à votre tour. Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas? C'est vous qui venez de rendre à mon cœur le sentiment & la vie. Il lan-

guissoit dans la spéulation , tandis qu'il étoit destiné aux sentimens les plus tendres. Née pour aimer , & pour avoir de l'amour tous les emportemens , je perdois à vouloir l'examiner tous les momens que je ne devois employer qu'à le ressenti-
tir. Qu'il s'en est bien vengé ! Eh que sa vengeance m'est chere ! Quelle étoit mon etreur ! en cher-
chant à l'analyser , en m'efforçant même de le déprimer , je croyois pouvoir me soustraire à ses traits ; n'étoit-ce pas toujours m'en occu-
per ? Je remplissois ma destinée en paroissant vouloir l'éviter. Com-
bien de blasphèmes n'ai-je pas pro-
férés contre lui ! Ah , Marquis , il m'en punit ; je le sens à l'agitation extrême où je suis.

C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.

Que j'érois aveugle ! je préférois quelques lumières, quelques vains raisonnemens au bonheur de ressentir une passion, & de la ressentir avec vivacité. Oui, je veux expier tant de crimes en livrant tout entier à l'amour ce cœur qui sans doute fut son ouvrage & son domaine, & qui va devenir sa demeure la plus chérie. Tout étoit languissant à mes yeux : mon ame étoit inaccessible à cette yvresse délicieuse qu'une passion vive peut seule nous procurer. Amour, je ressens ta divine fureur : mon trouble, mes transports, tout m'annonce ta présence. Aujourd'hui un nouveau Soleil se leve pour moi, tout vit, tout est

animé, tout paroît me parler de ma passion, tout m'invite à la chérir. Le feu qui me consume donne à mon cœur, à toutes les facultés de mon ame un ressort, une activité qui se répand sur toutes mes affections. Depuis que je vous aime, mes amis me sont plus chers, je m'aime moi-même davantage : les sons de mon théorbe & de mon luth me paroissent plus touchans, ma voix plus harmonieuse. Si je veux exécuter une pièce, la passion, l'enthousiasme me saisissent ; le trouble qu'ils me causent m'interrompt à tout moment. Alors une rêverie profonde, mais pleine de charmes, succéde à mes transports. Vous êtes présent à mes yeux, je vous vois, je vous parle, je vous dis

dis que je vous aime, & il me semble toujours vous le dire plus tendrement que lorsque vous êtes en effet présent. Tantôt mon imagination vous est favorable, tantôt elle vous est contraire. Je me félicite & me repens; je vous souhaite & veux vous fuir; je vous écris & déchire mes lettres, je relis les vôtres; elles me paroissent tantôt galantes, tantôt tendres, rarement passionnées, & toujours trop courtes: je consulte mes glaces; j'interroge mes femmes sur mes charmes. Enfin, je vous aime, je suis folle, & je ne sçais ce que je deviendrai, si ce soir vous me manquez de parole.

Eh bien, reconnoissez-vous à ce langage cette Ninon qui vous en

tenoit autrefois un si fort opposé?... La Comtesse rit à son tour à mes dépens; elle fait avec moi le rôle de confidente que j'ai si long-tems fait pour elle; & c'est la seconde fois que ces révolutions arrivent dans ma société: vous vous souvenez qu'après avoir eu pour confidente Madame de Maintenon, je devins la sienne lorsqu'elle m'eut enlevé M. de Villarceaux. *

* Voyez la vie de Ninon, pag. 20.



LETTRE LXXIX.

Près vous avoir dit, répété, écrit, juré, que je vous aime, &c que je vous aime jusques à la fureur, quelle ressource me resteroit-il, si j'aimois comme les autres femmes. Mais il n'appartient qu'aux passions médiocres de produire, en se montrant, l'indifférence dans l'objet aimé. Loin de nous ces âmes foibles, qui se reprochent d'aimer, ou qui cessent d'aimer, dès qu'elles ont excité les mêmes feux. Ce n'est point en dissimulant les miens que je veux vous enflammer, c'est au contraire par la vivacité de ma passion, par la sensibilité de mon ame

que je veux appeler, échauffer, soutenir votre cœur. Cependant je ne vous vois point les mêmes transports que j'éprouve, & si l'excès de ma passion ne me la rendoit pas chere, mille fois le jour je serois tentée de me la reprocher. Des fentimens aussi tendres, aussi vifs que les miens, me font paroître les vôtres si foibles & si tiédes, que votre amour est à mes yeux l'indifférence même, tout attentif que vous soyez à lui donner un air de passion. Que je vous plains si vous n'êtes pas sensible ! Eh ! que vous devriez envier mon sort ! Que de plaisirs vous sont inconnus ! Vous ne faites qu'entrevoir la félicité. Quelle seroit ma satisfaction, si je pou-

vois parvenir à rendre votre cœur capable de ressentir l'amour aussi vivement, aussi profondément que je le fais ; je croirois vous donner un nouvel être ! L'illusion, l'enthousiasme seuls peuvent nous rendre souverainement heureux. Que sont les autres plaisirs ? ils tiennent trop à la raison : jamais ils ne peuvent être piquans. Seroit-il rien d'aussi flatteur pour moi que de vous avoir procuré des délices, dont sans moi jamais vous n'auriez joui. Quels charmes d'être heureuse par le bonheur de la personne que l'on aime, & d'être l'auteur de sa félicité. Rien de plus doux que de rencontrer les yeux satisfaits d'un Amant, &

de pouvoir se dire : Ses plaisirs ;
son bonheur sont mon ouvrage.
On le dispenseroit volontiers d'être tendre , pourvû qu'il fût heureux.



LETTRE LXXX.

J'Ai beau vouloir vous croire amoureux, je ne puis y réussir. C'est à moi seule sans doute que je dois imputer votre tiédeur. Je ne vous aurai pas dit comme il faut, je vous aime.... Je ne vous l'autai pas dit ! Eh, je le sens si bien ! J'avois peut-être en vous parlant un air plus emporté que rendre, mes yeux trop animés par le feu qui me consume, vous auront plus étonné que touché, vous aurez pris mes emportemens pour des désirs, les transports de mon ame pour des fureurs de tempérament. Grand Dieu ! que je serois malheureuse si, à force de vous

avoir dit de vous défier des femmes, vous vous étiez fait une habitude de confondre les preuves d'une passion véritable avec le jeu de la coquetterie. Mais je me trompe, le calme le plus rendre succéda à mes emportemens : il n'aura pas manqué de vous persuader..... Cependant n'aurez-vous point pris ce changement pour un mouvement d'indifférence ou de regret de m'être si fort avancée?..... Moi, me repentir de vous aimer, regretter de vous l'avoit dit ! quelle injure vous me feriez en me soupçonnant de cette foiblesse. Une autre se reprocheroit les discours que je vous tiens, elle croiroit en être humiliée ; moi, je serois avisée à mes propres yeux, si je n'osois pas

pas me faire gloire de ma passion, si je réglois des mouvements de mon cœur sur l'opinion des autres. Non, je ne veux être heureuse ou malheureuse que par moi, ou plutôt par vous. Si vous m'aimez, le reste de l'Univers est-il quelque chose pour moi? Mais, quoique dégagée de toutes les vaines terreurs qui tourmentent mes pareilles, en suis-je plus tranquille? un démon plus puissant, je n'ose dire, & plus cruel encore, m'agit & me tourmente: c'est l'Amour, c'est l'incertitude d'être aimée, c'est la crainte de ne pas vous aimer comme vous voulez l'être. Ne viendrez-vous point calmer tant d'agitations? Je ne sçai comment cela se fait, vous avez toujours avec moi des

sorts infinis quand vous êtes absent ; mais ce n'est pas vous seul qui en avez, c'est tous ceux qui m'environt, c'est moi-même, c'est le temps qu'il fait que je trouve sombre & mélancolique. Paroissez-vous ? de nouveaux rayons de lumière embellissent le jour. Mon ame vole au devant de vous, elle se répand sur tout mon extérieur, passe dans ma bouche, dans mes yeux ; elle appelle la vôtre, l'interroge, lui demande si elle partage la joie qui me transporte : en un mot, votre présence est pour moi ce que le lever de l'aurore est au monde.



LETTRE LXXXI.

Seroit-ce à vous, ingrat, à me punir de ma foiblesse ? Vous qui en êtes l'auteur & l'objet. Quoi ! vous voudriez aussi en devenir le châtiment ? Que vous ai-je fait pour me traiter avec cette politesse froide que vous eûtes pour moi hier pendant tout le Bal ? Est-ce là ce que je mérite ? Encore si j'avois remarqué dans tout ce cérémonial cruel, la moindre empreinte de tendresse, la plus légère distinction ? Mais non, vous m'avez traitée avec les mêmes égards, la même indifférence que toutes les autres femmes. Le respect même est une offense pour moi, dès qu'il ne tourne pas

Z ij

au profit de l'amour. Par pitié pour mon état dissimulez mieux votre froideur ; trompez-moi, mais trompez-moi avec plus d'adresse : ne faites pas que j'aye à me reprocher en même-tems & la fureur de vous aimer, & la honte d'aimer un ingrat en connoissance de cause. Si mon cœur vous est indifférent, du moins ménagez ma vanité. Mais, que dis-je, si vous m'aimiez davantage, si vous aviez pour moi plus d'empressement, j'aurois à la vérité la satisfaction de me croire plus aimée ; aurois-je le plaisir de vous aimer avec autant de générosité que je le fais, tant que vous serez si peu sensible. Que je suis injuste ! Vous m'aimez, & si vous le dissimulez, c'est par égard

pour ma foiblesse : auriez-vous pû me donner la moindre marque de vos sentimens que je ne fusse devenue capable de quelque imprudence. Le moindre signe de préférence de votre part m'auroit trahie, & nous avions un si grand intérêt de n'être pas reconnus. Que vous êtes, dirai-je, heureux ou malheureux d'être capable de tant de circonspection ? C'est peut-être l'un & l'autre ensemble.

Mais que de contradiction entre ce que je vous écris & ce que je pensois moi-même dans le moment dont je parle ? Loin de m'en plaindre, je me félicitois de votre prudence & de votre modération. Je me faisois intérieurement un mérite du peu d'empressement que je

vous marquois. Eh de part & d'autre n'étoit-ce pas de nous dire dans un nouveau langage, que nous nous aimions. Combien de preuves de ce genre ne vous ai-je pas données! Dans ces occasions mon silence, mon peu d'empressement, ma froideur même doivent vous paroître des signes de mes sentimens. On croit que les prévenances, les soins, les attentions, les préférences sont des preuves d'amour : oui, sans doute c'en sont : mais qu'est-ce que tout cela, en comparaison de la contrainte où l'on est, lorsqu'on veut s'en priver! Est-il donc si facile de se déterminer à traiter avec indifférence, à confondre dans la foule celui que notre cœur chérit & distingue? Que l'Amour est un

grand Magicien ! Il tourne à son profit les choses mêmes qui lui paraissent contraires. Après cela je voudrois vous faire un crime de votre prudence ; je pourrois me plaindre des ménagemens que vous avez eus pour moi ! Que je férois déraisonnable ! Oui , vous m'aimez , puisque vous avez pris sur vous de ne pas m'en donner des marques lorsqu'elles pouvoient me nuire. Hélas ! qui fçait mieux que moi combien coûtent de pareils sacrifices ? Quiconque est capable de les faire , mérite d'être aimé comme vous l'êtes.

Je suis sûre que vous ne vous accoutumez point à voir aussi déraisonnable cette même Ninon qui ne vous parloit autrefois que con-

noissance du cœur, morale & métaphysique ; vous croyez peut-être qu'il n'étoit réservé qu'aux hommes d'être en contradiction avec leurs principes, de faire des raisonnemens philosophiques, & d'avoir des passions vives : vous voyez que j'anticipe sur vos droits. J'ai l'esprit mâle & le cœur tendre : je raisonne, & j'aime : j'associe Minerve & l'Amour : en un mot je suis un galant homme, & je m'ennouye très-bien.



LETTRE LXXXII.

NON, Monsieur, je ne fais point la cruelle, mais j'ai de la fierté; & si vous voulez que je parle avec franchise, vos entreprises d'hier au soir m'ont peut-être déplu, moins par l'objet qu'elles pouvoient avoir, que par l'air un peu trop libre qui les accompagnoit. Comme ces choses-là, quelle que soit votre façon de les envisager, doivent être une preuve de mon penchant pour vous, je veux que l'on paroisse en faire le cas, non pas qu'elles méritent en elles-mêmes, mais que leur donnent l'expression que j'y attache, & le prix que j'y mets. Jamais vous ne me

verrez vous donner pour raison de mes refus une prétendue répugnance dont vous ne croiriez pas un mot ; mais je sais que les faveurs sont le tombeau de l'amour , & celui que je ressens pour vous , celui que vous me montrez me sont trop précieux pour m'exposer à les voir finir , & finir par ma faute. Ah , n'en doutez point , la crainte d'un pareil malheur me fera la même impression que ce qu'on appelle la vertu fait sur les autres femmes ! & plût au Ciel que cette crainte soit plus puissante sur moi que cette chimère ne l'est sur elles ! J'ai de la figure , des talens , on me trouve de l'esprit , j'aime les Sciences , les Arts , vous les aînez ; j'ai des amis choisis , une société charmante , vous

êtes fait pour en connoître le prix : voilà les faveurs avec lesquelles je veux nourrir, augmenter & perpétuer votre amour & le mien. Gardez-vous bien d'en exiger d'autres. De la façon dont je pense, que vous payeriez cher un instant de faiblesse ! Que ne ferois-je point pour vous punir d'en avoir profité ! Chez les autres femmes, je le fçais, une faveur accordée est un droit pour aspirer à une autre plus considérable ; mais ne vous y trompez pas : chez moi ce seroit un motif de vous priver des plus légères. Quiconque sentirà comme moi le prix d'une passion vive, soyez-en persuadé, ne consentira jamais à la diminuer : les faveurs le seroient infailliblement ; je vous laisse donc

à penser si vous devez en espérer. Eh que me demandez-vous ! Tant que je ne vous aurai rien accordé, n'aurai-je pas toujours quelque chose à vous donner ? N'aurez-vous pas toujours quelque chose à espérer ? Cruel, voulez-vous donc m'enlever le plaisir le plus délicat de l'amour ; quoi, je ne pourrois plus me dire : Je possède un bien dont on n'a pas joui ; il est en mon pouvoir de rendre celui que j'aime le plus heureux des hommes ! Mais ce précieux trésor, c'est l'espérance de le posséder qui lui donne tout son prix ; il disparaît dès qu'on en est le maître. Conservons-le donc pour son bonheur & pour le mien..... Quand j'y réfléchis cependant, combien peu s'en fallut-il que tous

ces beaux principes ne m'abandonnassent ! Vous vous plaignez de la colere avec laquelle je vous parlaï..... Eh puis-je de sang-froid me défendre de vous ? Quand on est aimé comme vous l'êtes, ce n'est pas le courroux d'une Amante qui doit vous alarmer ; tout chez elle, les rigueurs même, les injures sont des preuves de sa passion : mais, je le vous, ce n'est point ainsi que vous avez interprété mes actions. Il y a deux jours que je ne vous ai vu ; hélas, peut-être êtes-vous actuellement occupé à chercher des raisons de m'aimer moins. Que vous seriez injuste & cruel, tandis que, moi, je ne suis occupée qu'à me féliciter de mes sentimens pour vous, à m'applaudir d'avoir mérité

les vôtres. Mais non, vous n'êtes point absent, je me mettois hier à la même place où vous étiez, lorsque vous me dites des choses si passionnées que je doutais lequel de nous deux aimoit le mieux. J'entendois votre voix : je voyois ces yeux que l'amour rendoit si expressifs, je sentois votre main presser la mienne, je trouvois tant de charmes & de graces dans votre attitude.... Grand Dieu, que je suis heureuse que vous ne deviniez pas de pareils momens !



LETTER LXXXIII.

Vous voulez donc, cruel, me punir de tout ce que je fais pour conserver votre cœur. Quoi ! vous connoissez le désespoir où me jette un moment de votre absence, & vous êtes deux jouts entiers sans me voir. Non, rien n'est égal à ma désolation. Je sais que je ne puis jouir de votre présence à tous les instans de ma vie, mais ces absences sont involontaires & forcées ; vous vous en êtes quelquefois plaint vous-même, & dès-lors elles cessaient d'être si cruelles : mais que celle que je vous reproche aujourd'hui est différente ! Vous êtes absent, vous l'êtes volontairement &

dans l'unique dessein de me déseſ-
pérer. Barbare que vous êtes, font-
ce mes rigueurs qui vous blesſent,
font-ce les motifs qui les produi-
ſent. Vous vous plaignez d'être
maltraité; mais vous ne m'aimez
donc pas? Vous ne vous êtes donc
attaché à moi que parce que je suis
une femme, uniquement parce que
vous avez des defirs: ce n'est donc
pas parce que je suis une telle fem-
me, parce que mon ame, mon ca-
ractere, mon amour me rendent
plus capable que toute autre de
vous rendre heureux? Vous ne me
distinguez point de la plus forte &
de la plus vile des créatures. Que
vous êtes injuste & peu délicat!
Ce n'est point que je veuille ici
vous élever à des ſentimens roma-
nesques:

nesques : qui sent mieux que moi que toutes les opérations de notre ame doivent un tribut à l'humanité. Lorsque le sacrifice que vous exigez est la preuve d'une confiance parfaite & la récompense de l'amour le mieux éprouvé, pourquoi vous le refuserois-je? Mais prétendre que, parce que vous connoissez la foiblesse d'une femme, vous êtes en droit de tout entreprendre, & de le faire sans ménagement, n'est-ce pas lui marquer un mépris dont toute ame délicate sera révoltée?... Malgré cela, Marquis, si vous aviez besoin de preuves de mon penchant, si même les preuves que vous desirez aujourd'hui prouvoient par elles-mêmes plus que celles que je vous en ai déjà données, vous

n'auriez peut-être que trop peu de reproches à me faire de ce côté-là ; mais quand j'envisage que c'est infailliblement travailler à vous perdre que d'employer ce moyen pour vous conserver, je ne puis me résoudre à faire ce que vous appelez votre bonheur. En vous favorisant, une autre croiroit vous prouver son amour ; c'est en faisant le contraire que je veux vous prouver le mien. Mais quelle est celle de ces preuves qui vous paroît supérieure ? Les autres femmes travaillent à leurs plaisirs en faisant les vôtres, & moi, c'est par un sacrifice, par une résistance cruelle pour moi-même, puisque vous la désapprouvez, que je compte vous persuader. En un mot, je ferai tout pour conserver

des sentimens qui font ma félicité suprême.... Qu'oui-je dit ? ma félicité ! Ah, disons plutôt le malheur de ma vie. Depuis que je vous aime, ai-je passé un moment tranquille ? Ai-je goûté un instant de plaisir qui n'ait été payé par les peines les plus vives?.... Vous venez, dites-vous, me voir le plus souvent qu'il vous est possible, vous vous trouvez avec plaisir dans tous les lieux où je puis être ; mais songez-vous que tout cela n'est qu'un instant en comparaison du tems que nous passons éloignés l'un de l'autre ? Que vous ai-je fait pour vous la mort, ~~ceci~~ sans doute votre dessein est de me trouver expirante lorsque vous viendrez. Au nom de l'amour le plus tendre, ménagez-

A a ij

moi davantage. L'altération & la douleur font peintres sur mon visage, je suis d'une pâleur qui me rend livide. Ah ! ne venez pas aujourd'hui, vous me trouveriez horrible. Mais pourquoi me plaindre de ma laideur ? pourquoi vous la cacher ? Je serois un monstre à mes propres yeux, si je n'étois pas en laideur ; j'ai été deux jours entiers sans vous voir. Ah ! plutôt que de vous éloigner de moi, venez, venez, vous verrez votre amie.



LETTRE LXXXIV.

Il est des maladies fort singulières, Marquis, je ne sais si vous les connaissez : jamais le malade ne promet une meilleure santé que quelques moments ayant d'expirer. Il en est de même de la vertu d'une femme qui aime ; je l'éprouvai hier au soir : vous allez je jamais donné de meilleures raisons pour mettre fin à vos importunités : ai-je jamais mieux senti la nécessité de vous laisser des désirs que la satiété va rendre languissans, ou qu'elle va peut-être vous enlever tout-à-fait. On a bien raison de dire que, pour persuader

der, il faut soi-même être fortement convaincu de ce qu'on veut prouver aux autres. Je ne m'étonne plus si mon éloquence eut si peu de succès. Quelle magie que celle de l'amour ! Avant que vous vîssiez, j'avois pris contre vous les plus fermes résolutions, & dans le moment où je vous parlois avec le plus de raison, je craignois que vous n'allâstez vous laisser toucher de mes représentations. Je me souviens même d'un moment où, vous voyant prêt à céder, je me hâtai de terminer ma phrase par un coup d'œil qui n'étoit guères d'accord avec ma morale. Vous prîtes le bon parti, Marquis ; vous convincentes de l'excellence de mes prin-

cipes, & vous redoublâtes d'empressement. Que vous fâchez bien répondre à une femme qui râfonne ! Je ne connois pas de meilleur moyen que celui dont vous vous servîtes. Téméraire que vous êtes, vous souvient-il de la colere où vous me mîtes à Allez, vous êtes un monstre, & vous mériteriez Mais je ne veux plus me fâcher contre vous ; toutes ces coleres - là finissent d'une façon si contraire à la haine. A propos, fâchez-vous que vous étiez charmant hier au soir, vous sortîtes d'un air satisfait & triomphant qui m'enchaîna : vous m'avez écrit ce matin avec un empressement qui

288. LETTRE LXXXIV.

me a transportée, & j'espere être assez heureuse pour que votre prospérité ne vous rende que plus amoureux.



LETTRE

L E T T R E L X X X V .

JE suis donc un objet bien méprisable à vos yeux, puisque vous voulez me tromper, ou plutôt quelle opinion voulez-vous me donner de votre amie ? Vous la dégradez au point de vouloir feindre ; vous voulez surprendre ma crédulité. Ah ! ne vous en flattez pas ; rien n'est capable de tromper les yeux d'une Amante ; les prévenances, l'air le plus affectueux, les distinctions, les préférences, quand tout cela ne part pas du cœur, peuvent tromper des yeux indifférents, mais feront-ils jamais illusion à ceux que l'amoir éclaire ! Eh pour quoi vous abaisser à feindre ? c'est



le partage des ames foibles, des caractères équivoques : si vous ne m'aimez pas, ce sera sans doute un grand malheur pour moi ; mais je préférerois encore mille fois votre indifférence aux marques d'un amour que je ne devrois qu'à l'artifice & au manège. Le véritable n'a besoin ni de soins ni de règle pour se manifester ; tout le décèle ; les efforts même que l'on fait pour le cacher, le prouvent mieux que ceux que vous faites pour le supposer. Pourquoi n'avoir pas le courage de paroître ce qu'en effet vous êtes ? Au nom de votre propre gloire, n'affectez rien ; si vous êtes indifférent, ou faiblement épris, osez-le paroître. L'excès de ma passion vous met hors de tout dan-

get. De quelque façon que vous soyez, vous voyez que je ne vous en aimerai pas moins. Senez combien il est peu digne de vous de recourir à la feinte &c à l'exagération. Hélas! je ne suis que trop portée à croire tout ce que vous voulez me persuader! Mais bientôt la réflexion me détrame, l'illusion finit, & je deviens la plus malheureuse des femmes. Tout ce qui me persuade votre passion, ou tout ce qui m'en détrame, n'est point ce que vous croyez. Sparez-vous ce qui fait de l'impression sur moi: ce ne sont point les soins que vous prenez de me plaire: je me défie de tout ce que vous faites à dessein; c'est de vos actions les plus indifférentes, & auxquelles vous faites

le moins d'attention, que je tire toutes mes preuves. Par exemple, croyez-vous que j'aye été bien flattée du récit que vous m'avez fait ce matin des plaisirs que vous goûttes hier à la chasse ? Je n'étois point de ce divertiſſement, & vous vous y êtes allé avec joie, vous l'avez pris avec un plaisir, vous le dépeignez avec une satisfaction injurieuse à celle qui se croyeoit plus nécessaire qu'elle. que l'est à votre bonheur. Et vous me direz rapidement cela me dise que vous m'aimez plus que mon cœur vous tient bien de tout. Ah ! si des chevreuils peuvent vous transporter, qu'il vous est aisé d'oublier quelqu'un qui ne vaut que pour vous, qui ne s'occupe que de vous, qui se reprocheroit le moins

être plaisir si vous n'en étiez pas l'auteur, l'objet, ou du moins l'occasion. Une autre vous diroit d'être heureux, & que cela lui suffiroit; fausse générosité! Je vous aime un peu pour moi-même; & les plaisirs que vous prendrez feront toujours mon supplice, dès qu'ils n'auront pas quelque rapport à moi.... Que je suis peu sincere en ce moment! Ah! plutôt puisse le Ciel retrancher de ma félicité ce qui peut augmenter la vôtre.



LETTRE LXXXVI.

C'EN est fait, Marquis, vous ne me verrez plus de doutes ni d'inquiétudes sur vos sentiments; je vis hier que vous m'aimez, & que vous m'aimez comme je veux l'être: vous m'en avez enfin donné celle de toutes les preuves qui va faire sur moi le plus d'impression. Vous entrez tandis que j'écris; je veux vous cacher le peu de mots que j'avois tracés: ce mystère excite votre curiosité; vouloir l'éclaircir, étoit une conséquence de vos idées: je résiste; vous insistez, je persiste dans mes refus: la colere vous emporte, vous me faites mille reproches, les injures les

III d*i*

suivent de près ; vous brisez de rage mon encrier, le papier m'est arraché des mains, &c, sans vouloir le lire, vous le mettez en pieces.....
J'aurois pû vous calmer d'un seul mot ; c'étoit à vous que j'écrivois ; mais votre colere avoit trop de charmes à mes yeux pour la faire cesser. Je vous vois encore dans un fauteuil accablé des plus cruelles réflexions : vous vous levez avec vivacité ; un regard terrible est lancé sur moi : vous sortez en jurant que vous me détestez.....
Jamais vous n'avez parûtes si charmant ; jamais vous ne m'avez rien dit qui m'ait si fort convaincue que j'étois aimée, que je l'étois avec fureur. Avec quelle avidité mon cœur observoit toutes vos actions !

Que de douceur il trouvoit dans vos injures ! Au moment que vous me juriez que j'étois un monstre à vos yeux, je sentois qu'en m'assurant le contraire, vous m'aviez autrefois moins persuadée de votre passion. A peine étiez-vous sorti que je me suis empressée à ramasser les morceaux de l'encrier & du papier. Un conquérant ne foule pas avec autant de joie les remparts qu'il vient de foudroyer, que j'en avois à considérer ces précieuses marques de votre courroux, ou plutôt de votre amour. Si jamais vous venez à m'être infidèle, ce seront les témoins que je produirai pour vous rappeller les sentimens que vous eûtes pour moi. Ah, ne vous reprochez point cet

emportement ; je croirois n'être pas aimée si je l'étois avec modération. Que l'air terrible avec lequel vous sortîtes avoit d'charmes à mes yeux ! Il me sembloit voir le Dieu de la Guerre dire à Venus qu'il l'aime , mais d'un ton à exciter chez toute autre la crainte & la terreur. Quel est donc mon bonheur ! J'ai enfin rencontré une ame élevée , fiere & hautaine , un cœur véhément , jaloux & emporté : je suis aimée comme je veux l'être.



LETTER LXXXVII.

NON, perfide, vous ne m'aimez point : je le vis hier à n'en pouvoir douter. Quoi, je fais mille agaceries au Comte de..... je loue sa figure, sa taille, son esprit, j'affectionne de me placer à côté de lui, & je ne remarque pas la moindre altération sur votre visage. Vous voyez de sang-froid les apparences d'une infidélité, & rien ne vous émeut : je ne puis vous inspirer la crainte de me perdre ?... N'eûtes-vous pas pour moi les mêmes attentions, les mêmes prévenances que si vous n'aviez pas été en droit d'en manquer ? Pas le moindre mot d'aigreur de votre part,

tien qui sentit le reproche.... Je suis furieuse contre vous. Quand nous fûmes seuls dans le jardin , me fîtes-vous la moindre plainte ? Vous me présentâtes des fleurs avec cet air satisfait qui annonce la plus parfaite tranquillité d'ame ; vous aviez même l'air si content de moi , que je ne scâis comment vous ne voulîtes pas vous-même placer le bouquet que vous m'offrîtes : avec quel empressement je vous aurois refusé , si la pensée vous en fût venue ? N'eûtes-vous pas la cruauté , quand le Comte me demanda de cette eau de senteur que j'avois vantée à table , d'en prendre après lui , & de la trouver aussi parfaite que s'il n'en avoit pas pris ? Vous voyez que tien ne m'est

échappé : & vous viendrez encore me dire que vous m'aimez ! Je croirois vous déshonorer que de vous supposer amoureux : je vous fais moins d'injure en vous croyant sans passion que de vous en prêter une équivoque, molle, & sans vivacité. Les passions de cette espece ne doivent être le partage que des cœurs lâches & des ames ignobles. Quelle satisfaction pour moi, si, voyant mon goût pour le Comte vous eussiez paru sombre, inquiet ; si vous aviez pris de l'humeur, si vous m'eussiez dit des choses piquantes, ironiques ; en un mot, si vous aviez paru vouloir vous venger avec cette jeune Veuve qui étoit à côté de vous : à peine daignâtes-vous seulement faire attention à

elle ; comme si elle n'eût pas été charmante ; & que je n'eusse pas valu la peine d'avoir une rivale aussi aimable. Votre mépris pour moi est-il assez marqué ; vos procédés sont-ils assez outrageans ? Pouvez-vous me dire plus clairement que vous ne m'aimez pas ? Ah , que je vousi ressemble peu ! Vous ne jetez pas un regard sur une autre femme qui ne m'alarme : avec quelle avidité ne cherchai-je pas à y démêler le degré de goût que vous y mettez ? Reçoivent-elles de vous la moindre politesse , que la nuance qui la distingue de celles que vous faites ne vienne me frapper. Vous disent-elles une chose jolie ou flatteuse , ou même indifférente , que je n'examine à quel point

vous y êtes sensible? Je crois que c'est - là de l'amour; & dès que vos sentiments diffèrent si fort des miens, convenez que vous n'avez point, & que je dois moi-même cesser de vous aimer.... Me coûtez-vous assez d'inquiétudes & d'alarmes? Ne devrois-je pas vous les reprocher? Que j'en suis éloigné! Vous gronder, me fâcher contre vous, me plaindre, n'est-ce pas toujours m'occuper de vous? n'est-ce pas vous aimer? Non, je ne donnerois pas les larmes que vous me causez pour la plus parfaite tranquillité, pour les plaisir les plus piquants... Ne viendrez-vous pas ce soir rétablir le calme dans mon cœur?

LETTRE LXXXVIII.

Moi, jalouse, Marquis, oh ! je vous proteste que jamais vous ne vous êtes mieux trompé. Eh de quoi le serois-je, bon Dieu ? M'avez-vous jamais aimée ? En tout cas, le moyen de trouver mauvais le choix que vous avez fait ! Celle que vous me préférez mérite à trop d'égards la préférence, pour ne la lui pas céder. Une autre ferait d'elle un éloge ironique, plus cent fois que la satyre la mieux avérée : moi, à Dieu ne plaise que je veuille même en dire du bien ; cela vous paroîtroit du dépit, vous prendriez mon suffrage pour une fausse générosité, & c'est ce que

je ne veux point. Continuez donc à faire là-dessus tout ce qu'il vous plaira ; ce qu'il y a de bien certain, c'est que loin de me plaindre de vos procédés, je sens que je leur dois la reconnoissance la plus vive : ils m'ont défilé les yeux. J'avois cru sentir pour vous la passion la plus forte ; je m'étois trompée, je le vois au peu de dépit que me cause votre infidélité. Après tout, qu'avez-vous donc fait pour m'attendrir à cet égard ? Rien assurément qui méritât des sentimens tels que je me figurois les avoir. J'étois bien bonne ! Je m'imaginois sûrement que vous sentiriez le prix de ces sentimens, & que vous les distinguiez de la coquetterie de ma rivale. Que l'on est folle

folle de croire qu'il faille tant d'amour pour en exciter beaucoup ; de supposer tant de discernement dans les hommes ! En effet, leur est-il possible de tenir contre une fille de théâtre, & contre une fille aussi célèbre que *la Chammelé* ? Quelle réputation une pareille conquête ne va-t-elle pas vous donner ! Le moyen de ne pas tout sacrifier à cet avantage ! Mais vous allez voir si je suis jalouse ; désormais je prends ma rivale pour modèle, je veux me réformer sur ses perfections, & je vais tâcher d'imiter ses grâces. Bientôt ma voix ne sera plus naturelle, j'aurai toujours le ton d'une Princesse malheureuse & passionnée. Je vais substituer chez moi le manège au sentiment ;

Part à la franchise, la basse flatterie, à la fierté ; le rouge, le blanc, & mille autres agréments semblables vont corriger les défauts que la nature a pu laisser en moi. Au lieu de ces grands yeux noirs & assez bien fendus, je vais les avoir petits & ronds comme les siens. Au lieu de cette blancheur que vous pourriez trouver fade, je prendrai la peau de ma rivale, cette peau que vous trouvez sans doute du plus beau brun du monde. * Après cela je pourrai peut-être lui disputer la conquête de votre cœur, du moins entrerai-je en lice à armes égales. Mon Dieu, que les choses

* Mademoiselle Chammelé étoit en effet telle que Ninon la dépeint. Cette célèbre Actrice avoit fort peu d'esprit.

qu'elle vous disoit me paroissoient spirituelles & majestueuses ! Il me sembloit toujours entendre Bérénice dire à Titus.... Aussi, aviez-vous l'air du monde le plus satisfait. Après tout feroit-il étonnant qu'elle eût de l'esprit ? Elle avoit dessein de vous plaire & de me braver. D'ailleurs, vous êtes si aimable que vous rendriez la plus idiote très-spirituelle. Eh bien, ne commençai-je pas à merveille à prendre son ton flatteur ! Vous seriez enchanté si vous voyez mes yeux pleins de la dignité d'une Héroïne, ma voix embellie de mille cadences harmonieuses ; la plus rebelle langueur succéde à ces airs de majesté, une douce nonchalance se répand sur toute ma

personne. Je tombe entre les bras de ma confidente , & pour vous dire encore plus , je ne suis pas mieux quand je me trouve mal : en un mot , je vous paroîtrois adorable , tant je ressembe à la spirituelle , à l'incomparable Cham-melé. Cependant le Comte me disoit hier que je lui plaisois assez comme je suis. Il vient ce soir , tandis que vous serez à la Comé-die ; & , comme il est toujours humiliant d'imiter , quelque parfait que soit le modèle , comme d'ailleurs j'ai la vanité de me croire passable telle que je suis , je ne me gênerai pas avec lui , & je ferai moi-même si vous voulez bien le permettre..... Au reste , daignez faire attention au danger que vous

courez ; je ne doute point que vos succès ne soient rapides , & je tremble pour vous. Vous m'entendez , je crois. Avec ces belles , ce ne sont pas les rigueurs , mais les faveurs qu'il faut redouter.



LETTRE LXXXIX.

QUE j'étois peu sincere hier !
j'afeétois l'indifférence , &
j'avois la rage dans le cœur. Ingrat ,
combien ne devriez-vous pas vous
reprocher de m'avoit causé la moins
dure inquiétude pour un pareil ob-
jet ! Non , je ne vous ai jamais cru
amoureux de *la Chammelé* , j'ai pris
votre coquetterie pour un goût de
passage ; votre discernement me
rassuroit : mais comment ne pas
être piquée du choix que vous aviez
fait pour me donner de l'inquié-
tude : c'étoit une femme char-
mante qu'il falloit choisir : Du
moins dans votre injustice j'aurois-
vû le cas que vous faisiez de moi ;

mais me donner pour rivale *la Chammelé*! Rien de plus offensant pour une Amante dont la possession doit vous paraître d'un autre prix que celle d'une *coquette*. * Cependant je me crois pour toujours à l'abri des fureurs de la jalousie. Vous êtes persuadé, j'en suis sûre, qu'il n'y a pas au monde une femme capable de vous aimer comme je vous aime, ni de connaître tout ce que vous valez. Une autre sentitoit-elle comme moi ce qu'il y a d'expressif dans vos yeux, de fin dans vos pensées, de tendre dans vos sentimens? Ah! convenez que si nos ames ne s'étoient pas rencontrées, elles se seroient con-

* L'on a substitué ce mot à une expression plus forte qui étoit dans le manuscrit.

tinuellement cherchées. Au milieu de la félicité même, s'il eût été possible qu'elles en eussent goûté, il leur auroit toujours manqué quelque chose. Cet accord, cette sympathie, cette confiance qui nous unissent, auroient-elles pû les trouver ailleurs?... Que je détestois de bon cœur le maître de la maison qui nous donnoit à dîner! Comme je haïssois tous ceux qui avoient lié la partie : M. Racine lui-même n'étoit pas excepté : c'étoit lui à qui nous devions la présence du bel objet de vos adorations. Combien de fois me suis-je rappelé la répugnance que je fentois à vous accompagner, comme un présage du malheur qui me menaçoit.

Quelq

Quels reproches ne me faisois-je pas à moi-même de n'avoir point assez de charmes pour empêcher vos roquergeries. Cependant, je l'avoue à ma honte, ma haine pour tout ce monde-là sembloit augmenter mon amour pour vous. Dans le moment où vous parliez avec le plus d'empressement à ma rivale, à quoi étois-je occupée? A faire remarquer au Comte combien vous aviez l'air séduisant; je justifiois le goût qu'elle prenoit pour vous, en faisant valoir votre air noble & enchanteur, ce ton plein de douceur, ces gestes formés par les Graces, ces reparties vives & saillantes si capables d'inspirer la gayeté, & de faire naître

314 L I T T R E LXXXIX

l'envie de vous plaire. Mais je ne puis me retracer ces images sans émotion , & cette émotion m'avertit que mes sentimens pour vous sont toujours les mêmes.



L E T T R E X C.

AUTREFOIS, Marquis, j'aurais sacrifié ma vie pour vous exempter la moindre peine : quelle différence aujourd'hui, & que je suis devenue cruelle ! Jamais je n'ai goûté de satisfaction si parfaite qu'en vous voyant ce matin absorbé dans la plus amère douleur, désespéré de notre séparation prochaine. Que les pleurs que vous verfiez avoient de charmes pour moi ! Dois-je me reprocher le plaisir qu'elles me causoient ? Non ; votre douleur étoit délicieuse pour vous-même. Quelle erreur, de plaindre un Amant qui verse des larmes, de le croire malheureux !

D d ij

Ces larmes, sa douleur ne sont-elles pas des marques & des effets de l'amour qu'il ressent; & peut-on être malheureux quand on se livre à ses mouvements? Quels qu'ils soient, ils ont mille charmes secrets. Lorsqu'on aime avec délicatesse, ne se plaît-on pas à entretenir ses chagrins, à nourrir sa tristesse, à faire contre l'objet aimé, contre soi-même des plaintes dont l'on sent toute l'injustice? Il est déjà des momens où je me figure vous voir exposé à tous les dangers de la guerre. Ce matin je m'occupois des pleurs que votre perte me coûteroit: je me faisois un plan de vie dont la douleur devoit marquer tous les instans. Je n'espérois plus de douceur, après

vous avoir perdu, que la satisfaction secrète de vous regretter, de chérir à jamais votre souvenir, & de regarder tout le reste avec indifférence : tantôt je m'occupe de la façon dont je pourrai tromper l'ennui dont votre absence va m'accabler, tantôt j'examine mes Cartes de Géographie, il me semble que je vous verrai, lorsque je saurai les lieux où vous passerez ; je m'imagine que tant que j'aurai les yeux sur l'endroit où vous serez, vous y courrez moins de danger ; mes regards vous défendront. Dans d'autres instans, je vous vois triomphant, & il me semble qu'il réjaillit sur moi quelque rayon de votre gloire. L'idée de votre fortune m'inspire de la vanité : ne parta-

ge-t-on pas tout avec ce qu'on aime ? Enfin il est des momens où je ne sçais si ma haine pour les Anglois * est plus forte que le plaisir de vous voir à la tête de la Noblesse de Bretagne.

* On parloit dans ce tems - là d'une descente que les Anglois projettoient sur les Côtes de Bretagne. Voyez les Lettres de Madame de Sévigné.



L E T T R E X C I .

QUEL est donc le sort d'une femme qui aime ! A peine ses alarmes sont-elles dissipées d'un côté, qu'il en renait d'une autre espece. Je ne cesse pas plutôt de trembler pour vos jours, que la crainte d'une infidélité vient empoisonner ma joie. Vous plaisez-vous à me désespérer ? Vous ne m'avez pas rassurée sur mes soupçons contre la Chammelé, que je vous vois voler auprès d'elle, & lui donner des témoignages publics de vos sentimens. Ne la suivîtes-vous pas hier dans sa loge, aux foyers, sur le théâtre ? Ne suis-je pas instruite que vous recevez de

D d iv.

ses Lettres.... & vous voudrez me donner encore de la confiance en vos sermens ! Ne vous en flattez plus. Il ne me reste qu'un mot à vous dire : ne paroissez point devant moi que vous n'ayez à la main ces Lettres fatales. J'exige de vous ce sacrifice ; & si vous hésitez à me le faire, je ne vous vois de ma vie.



L E T T R E X C I I .

SANS doute, Monsieur, il au-
roit mieux valu résister à mes
instances, & me refuser les Lettres
de ma rivale, que de me les don-
ner pour me les reprendre. Je vois
ce que je dois penser de cet événe-
ment. Jusqu'alors j'avois espéré de
vous ramener à d'autres sentimens:
vous me donnez encore plus de
mépris pour l'amour que je n'en
avois auparavant, & votre pro-
céde me laisse à peine l'estime qui
devroit rester entre des gens rai-
sonnables. Tant d'inconstance &
de contradiction dans votre con-
duite me confirme dans le juge-
ment que j'ai porté de vous : oui,

vous êtes *une ame de bouillie*, un homme *au-deffous de la définition*. Vous ne valez pas la peine que je vous montre dans quel défespoir me jette votre perfidie. Je romps avec vous pour jamais.



L E T T R E X C I I I .

EH quel démon vous a inspiré le dessein de venir troubler ma solitude ? Je vivois contente à ma Campagne : vous n'y paroissez pas plutôt, que mon lâche cœur vole au-devant de vous ; il trahit toutes mes résolutions. Je vous avois préparé tant d'indifférence, & lorsque je vous vois, mon embarras, mon trouble vous annoncent combien vous m'êtes encore cher : cependant qu'avez-vous fait, ingrat, depuis quinze jours que je ne vous ai vû ? Vous vous êtes occupé d'une autre que de moi, tandis que vous avez été

le seul objet de mes pensées. Ah , je le sens aujourd'hui , la Cam- pagne , mon jardin n'avoient tant de charmes pour moi que parce que je m'y livrois avec plus de li- berté à la tendre rêverie qui m'y conduissoit. Ne pouvant jouir de votre présence ; je ne voulois pas du moins être distraite de votre souvenir. Maintenant que j'ai con- fenti à vous revoir , tous les lieux où vous n'êtes pas me sont insup- portables ; Paris seul me paroît un séjour charmant ; j'y vole dès demain..... Mais la félicité que je m'y promets ne sera-t-elle point encore altérée par quelque nouvelle amertume ? Vos profe- tations n'auroient - elles eu pour objet que de me rendre une se-

conde fois la victime d'un caprice ? Si j'en crois ma raison & les Lettres de la Comtesse , j'aurois tout à redouter de votre légèreté..... Mais non , je ne crains plus rien. N'allez pas croire cependant que ma confiance naîsse de la bonne opinion que j'ai de vous : quinze jours de bons traitemens ont dû suffire pour épuiser votre goût pour ma rivale. Je connois les hommes ; jamais ils ne reviennent plus tendres , plus attachés que lorsqu'on leur a pardonné une petite infidélité de passage. Jouissez donc des prérogatives de votre sexe , & venez demain détruire un reste de rancune que je me soupçonne encore dans le cœur contre vous. Après un ora-

ge tel que celui que nous venons d'essuyer, peut-on trop s'assurer si l'on est parfaitement raccordé?



L E T T R E X C I V.

NE vous l'avois - je pas bien dit, Marquis, je suis la femme la plus singuliere en amour. Je ne le ressens point comme toutes les autres : vous avez vû qu'avant ma défaite, c'étoit pour ainsi dire moi qui vous faisoit la cour. On auroit cru que je m'étois chargée du soin de vous rendre amoureux. Avec moi tout est renversé : vous vous êtes figuré qu'après ce moment, c'étoit une affaire décidée, & que vous ne trouveriez plus chez moi que de la docilité, peut - être même de l'empressement & des prévenances : je sçais que c'est - là la façon dont se com-

duisent les autres femmes ; je suis bien différente , & quand M. de Saint - Evremont dans la Lettre * que je vous ai communiquée , m'auroit prise pour modèle , il n'auroit pas parlé d'une façon plus conforme à mon caractere. Je vous le répète , une faiblesse dont on a profité n'est jamais avec moi un titre pour aspirer à une nouvelle faveur : au contraire , c'est un avertissement de me tenir sur mes gardes. Vous me reprochez d'être coquette : oui , je le suis , mais c'est avec vous seul ; à la différence d'une coquette ordinaire , qui veut plaire à plusieurs. Une coquette s'apprête , moi je suis

* Voyez la Lettre 67.

naturellement telle que vous me voyez. J'échappe à qui croit me tenir. La fierté, l'inconstance naturelle, la vivacité, tout cela me rend inégale, injuste, *tracassière*; & je serois bien fâchée de n'être pas telle. La raison m'ennuie à mourir: quand je serai vieille j'aurai tant le loisir de l'écouter. Laissez-moi donc ~~comme~~ je suis, venez sur le champ me voir; j'ai de l'humeur comme un lutin, vous me trouverez charmante..... Attendez cependant, je ne fçais pas si l'on ne vient pas me prendre dans une heure, pour aller au Bois de Vincennes..... Venez toujours, vous verrez si je suis partie, & pis-aller est de vous en retourner;

330 LETTRE XCIV.

y a-t-il si grand mal à cela?... Je laisserai par mégarde mon portrait sur ma toilette, & Dieu fçair combien vous vous croirez dédommagé d'être si bien servi par le hazard.



LETTRE XCIV.

UI, Marquis; c'est moi qui mérite d'être grondé. Voilà trois jours entiers que nous ne nous sommes vus, & cela par ma faute. Il y en a deux que je manquai au rendez-vous que je vous avois donné: mais que vouliez-vous que je fisse? Madame de la Sabliere m'envoye dire qu'elle est malade; me fait prier instamment de l'aller voir. Est-il de rendez-vous qui tienne à une pareille invitation? Ne vous ai-je pas dit que vous n'aviez point de Rivaux plus à craindre que mes amis. Il est vrai qu'hier mon excuse n'étoit pas aussi raisonnable que ce jour-là: j'aurois

E e ij

dû rester chez moi à l'heure où vous m'avez annoncé votre visite. Cependant vous allez, j'en suis sûre, goûter mes raisons. J'avois vu à Madame de une étoffe de la plus jolie nuance qu'il fait possible d'imaginer. J'eus envie d'avoir une robe pareille ; il falloit bien voler sur le champ chez son Marchand : on pouvoit enlever le reste de la pièce. Je ne vois pas à cela la moindre réponse raisonnable. Ce matin j'avois des importuns à ma toilette, & j'avoue que c'est par malice que je ne les ai pas renvoyés ; vous êtes entré avec un air si froid, vous m'avez tenu des propos si singuliers, que vous m'avez impatientée, & j'ai voulu vous punir. Je ne doute

point qu'à présent vous ne fassiez
mille sermens de ne m'aimer plus ;
& entre nous, vous ne feriez pas
mal de me tenir parole, aussi-bien
vous fais-je acheter trop cher-
ment d'assez minces plaisirs. Com-
bien de femmes ne vous offrent-
elles pas les mêmes à meilleur
compte : heureusement pour moi
je vous ai souvent entendu dire
que la différence étoit grande en-
tre une femme & une autre fem-
me. Voilà ce qui me rassure & qui
fait que je veux que vous veniez
ce soir mériter votre pardon de la
froideur que vous avez apportée
chez moi. Il vous siéder bien, en
vérité, d'avoir de l'humeur, vous
méritez d'être traité comme vous
le ferez tantôt. Vous apprendrez,

Monsieur, qu'il m'est permis d'avoir des caprices, & de plus, que je n'entends pas que vous le trouviez mauvais.



LETTRE XCVI.

QUE les Amans sçavent peu distinguer ce qui doit contribuer à leur félicité ou la troubler ! Tant que vous m'avez donné des sujets d'inquiétude, mon cœur s'est trouvé dans une agitation qu'il regardoit comme le plus cruel des états. Aujourd'hui qu'une paix profonde rend notre commerce doux & tranquille, j'éprouve des moments de tiédeur mille fois plus désagréables que le trouble dont je me plaignois autrefois. Je réfléchis, j'analyse mes sentiments, & depuis quelque tems rien ne me tire de ma situation. J'ai pris d'abord la mélancolie qui m'obsède

pour une tendre langueur ; mais je frémis quelquefois quand je songe que mon état est voisin de l'indifférence. Vous-même vous ne me paraîtrez plus aussi amoureux , il y a plus d'un mois que vous ne m'avez fait de tracasseries ; tout vous est égal , jamais d'humeur , point d'impatience , beaucoup d'égards , & nul empressement . Ah ! Marquis , quel avenir j'entrevois ! heureux cependant si tous les deux nous cessons en même - tems d'aimer ! Tenez , faisons un marché ; ne nous trompons point , avertissons - nous de bonne - foi , & si nous cessons un jour d'être Amans , au moins restons amis.....

LETTRE XCVII.

C'EN est fait, Marquis, il faut que je vous ouvre mon cœur sans détour. La sincérité, vous le scavez, fut toujours la qualité dominante de mon caractère ; en voici une nouvelle preuve. Lorsque nous nous jurâmes par tout ce que les Amans ont de plus sacré, que la mort seule pourroit nous désunir, & que nous nous aimierions éternellement, nos sermens, du moins de mon côté, étoient sincères alors. Jamais je n'ai cru de meilleure foi pouvoir tenir parole ; rien de plus sincère que les remerçemens que je vous faisois d'avoir renouvellé dans mon

cœur son penchant à l'amour ; admirez la bizarrerie de ce cœur, & de combien de contradictions il est capable ; aujourd'hui je ne vous écris que pour vous assurer avec la même franchise que cet amour qui ne devoit jamais finir, je ne me le retrouve plus : il faut même tout vous dire, le soin que vous avez bien voulu prendre de me rendre mon repos & ma liberté m'a complètement reconnoissance. Convenons-en cependant, un semblable changement me scandalise la première. J'ai voulu pendant votre séjour à Fontainebleau m'assurer, par la plus scrupuleuse attention, si ce penchant, auquel j'ai dû tant d'instans délicieux, étoit en effet éteint sans ressource. Hélas ! mes

recherches n'ont fait que confirmer mon malheur ; & voici jusqu'où va ma délicatesse de conscience. Aujourd'hui que je vois votre retour approcher, je sens que ce même penchant, qui pendant six mois a fait tout mon bonheur, deviendrait mon supplice, si je ne vous prévenais sur un changement d'autant plus fâcheux pour moi, que je sens mieux que personne tout le prix d'une passion. Je suis donc la plus à plaindre dans cette occasion ; la seule chose qui puisse adoucir ma peine, c'est de me figurer que vous serez peut-être moins sensible à la perte de mon cœur qu'au regret d'avoir aimé le dernier, & à l'espèce de honte d'avoir été quitté. J'ai senti combien cette petite hu-

F f ij

miliation devoit toucher un homme qui s'est toujours maintenu dans le privilége d'être infidele le premier ; mais je suis généreuse , & j'ai songé aux moyens de vous conserver une célébrité dont vous jouissez à si juste titre. De retour à Paris , vous viendrez chez moi à l'ordinaire : jusqu'à votre départ pour la Bretagne , vous y recevrez en public les mêmes distinctions , & l'heureuse circonstance de votre voyage sauvera votre réputation. La seule grace que je vous demande , c'est de me dispenser des tête-à-tête. Quel objet pourroient - ils avoir ? De me prouver mes torts avec vous ? J'en conviens dès-à-présent , si toutefois c'est être coupable que d'avouer une indifférence

involontaire , & à laquelle vous avez le premier donné lieu. Ne craignez pas ici le moindre reproche , je n'ai aucun intérêt de vous en faire , tout ce que je puis vous dire de plus vrai , c'est que soit caprice ou raison , je ne me suis pas plus trouvée la maîtresse de continuer à vous aimer que je le fus de ne vous aimer pas. Ce que j'avois d'amour à ressentir pour vous est épuisé. Il n'a pas tenu à moi de le rallumer dans mon cœur. En vain me suis-je rappelé tout ce qui pouvoit me confirmer dans mes sentimens pour vous ; en vain me suis-je représenté ce qui devoit contribuer à me faire rougir du changement que j'éprouvois. J'ai reconnu à la fin que je me rendois

F f ij

encore plus malheureuse, & que je ne vous en aimerais pas davantage; mais je n'ai pas voulu manquer en cette occasion aux principes de probité dont je me suis toujours fait une loi. Devois-je imiter les Amantes ordinaires? Irai-je, me suis-je dit à moi-même, me faire un plan de tromper un homme qui peut-être m'aimera de bonne foi, me prescrire un mensonge perpétuel, me mettre dans les entraves, pour donner à mes attentions pour lui cette empreinte de tendresse & de vérité qui leur manquera toujours; m'exposerai-je aux remords de le voir se livrer aux mouvements d'un amour véritable, tandis que, moi, toujours tendre & heureuse en apparence, mais fausse & indif-

férente en effet, je ne pourrai jouir ni des transports que j'exciterai ni de ceux que je feindrai. Eh, puis-je me flatter de feindre assez bien pour que l'imposture de mes sentiments ne perce pas à la fin. Les yeux de l'amour sont pénétrans, les caresses les plus tendres, les expressions les plus passionnées, lorsqu'elles ne partent pas d'un cœur véritablement épris, ne font pas long-tems illusion. Un Amant en découvre le faux, s'offense d'avoir été trompé, & finit souvent par vous méfêstimer. Ces aimables querelles, qui, lorsque l'amour est égal de deux côtés, naissent de cet amour même, & font qu'on s'en aime davantage ; ces légers orages auxquels la sérénité succédoit, ces

orages charmans qui n'étoient alors que le présage des plus beaux jours, deviennent bientôt les avant-coureurs d'une rupture, & les sources d'un mécontentement qui ferment & qui veut éclater. L'humeur dans les démêlés qui surviennent, prend la place du sentiment ; heureux quand l'aigreur ne les termine pas. Comme on ne cherche qu'à justifier son refroidissement, on ne se pardonne rien, on est sévere, injuste, bizarre. Les mêmes choses qui donnoient lieu aux plaintes les plus tendres, n'occasionnent plus que des reproches amers ; ce qui amenoit un raccommodement ne produit plus que des froideurs & des refus. Je le vois avec douleur, mon cher Marquis, & vous le sen-

tez comme moi ; nous serions exposés à tous ces désagrémens ; chaque jour mes torts se multiplie- roient ; je serois d'autant plus mal- heureuse qu'en connoissant toute mon injustice , je n'aurois aucune espérance de pouvoir la réparer.

Ainsi , au lieu d'entreprendre de me faire illusion à moi-même & de vous tromper , j'ai cru qu'il étoit plus digne de vous & de moi de vous parler avec franchise. Quand la chose est vraie , pourquoi ne se diroit-on pas , *je ne vous aime plus* avec autant de sincérité & de con- fiance que l'on s'est dit *je vous ai- me* ? Quoi , n'est-il donc point d'in- tervalle raisonnable entre l'amour & une rupture ? Faut - il que deux Amans finissent toujours par la dis-

Emulation, les querelles ou les mauvais procédés; c'est pour éviter ces inconveniens que j'ai voulu vous ouvrir un cœur qui n'a jamais su feindre, dont vous avez été l'unique possesseur tant que son penchant pour vous a subsisté, & qui se croiroit indigne de vous s'il avoit été capable un instant de vous tromper. Restons donc amis; à votre retour venez quelquefois rire avec la Comtesse & moi des folies que notre cœur nous a fait faire à tous les trois, & convenir que ma conduite est conséquente à la façon dont j'ai toujours pensé sur l'amour.*

* On a trouvé parmi les Lettres de Mademoiselle de Lenclos le canevas de la réponse que le Marquis de Sévigné fit à cette Lettre: on a cru que le Public la verrait avec plaisir.

LETTRE DERNIERE.

*M. de Sévigné à Mademoiselle
de Lenclos.*

” **O**ui, belle Ninon, depuis
” votre Lettre je crois aux
” pressentimens & à la sympathie.
” On ne pouvoit se rencontrer plus
” heureusement que nous avons
” fait. Mais, admirez ma sim-
” plicité ; j'hésitois à vous faire
” part d'un changement, qui pou-
” voit, à ce que je croyois, vous
” affliger. Je ne suis pas heureux
” en systèmes de délicatesse ; ne
” m'étois-je pas figuré que, puis-
” que mon hommage vous étoit
” agréable, je devois, plutôt que

» de vous détromper, vous laisser
» jouir d'une illusion qui vous
» flattoit ? Votre Lettre vient de
» me montrer quelle étoit mon
» erreur. Mais d'ailleurs quelle
» imprudence ! Je ne réfléchissois
» pas qu'il y a déjà six mois en-
» tiers que nous nous aimons, &
» qu'on le scait. A quel ridicule
» ne m'exposois - je donc pas, si
» charitablement vous ne m'aviez
» averti du travers que j'allois me
» donner ? Infailliblement quel-
» qu'un auroit fait notre épita-
» phe : je frémis encore du mal-
» heur qui me menaçoit. Cessez
» de vous reprocher vos torts. Est-
» on responsable des mauvais tours
» que notre cœur nous joue ? Vous,
» des remords en amour !

» En vérité je commence à croire
» que vous conservez encore quel-
» ques unes des foiblesse de votre
» sexe. On aime quelqu'un pen-
» dant six mois, on l'aime seul,
» on l'aime avec passion, on pouf-
» se même la délicatesse jusqu'à
» ne vouloir pas le tromper ; on
» va jusqu'à regretter de ne l'ai-
» mer plus : que peut-il désirer
» davantage ? Tapis pour lui s'il
» ne sçait pas conserver un cœur
» qu'il possédoit. Ne faudroit-il
» pas qu'une femme se punît de
» ce qu'on a cessé de lui plaire ?
» Assurément ce seroit une chose
» criante ; & puis, la fidélité est-
» elle donc un si léger fardeau,
» lorsqu'on se voit prêt à être sé-
» paré par une absence de trois

390 LETTRE DERNIÈRE

mois? Quand un Amant n'a pas
croit pas contre lui l'ancienneté,
soutient-on facilement l'idée
d'un pareil événement. Cette
absence ne comble-t-elle pas ses
torts? Trois mois sans faire l'amour!..... Quand on connaît le
prix des momens est-on faite
pour passer ainsi ses plus beaux
jours, à regarder un portrait, à
s'extasier sur une Lettre, à se re-
paître d'une chimere. Eh! ne
vaut-il pas cent fois mieux s'ar-
ranger à l'aimable, restituer à la
société un effet, qui lui devient
inutile dès qu'il ne circule plus,
se rendue réciproquement sa li-
berté, & ne songer qu'à former
de nouvelles chaînes? Je scavois
autrefois un très-joli morceau

» d'Opéra, qui convenoit admirab-
» blement à notre sujet ; mais je
» vous en ferai grace pour revenir
» à l'état présent de nos affaires.
» Il est donc bien décidé que nous
» ne nous aimons plus, & que
» nous n'en sommes pas fâchés
» l'un & l'autre. J'en suis comblé ;
» mais une chose m'inquiète en-
» core : elle ne vous paroîtra pas
» étrange dans un homme jaloux
» de sa réputation. Je ne scaurois
» me figurer que vous m'ayez
» quitté par pur dégoût de ma per-
» sonne : en tout cas un pareil
» procédé vous feroit plus de tort
» qu'à moi. Sans vanité je crois
» mériter un autre fort. J'aimé
» donc à penser pour votre hon-
» neur & pour le mien, que quel-

» qu'un m'a remplacé dans votre
» cœur : mais quel est ce quel-
» qu'un ? M'auriez-vous fait l'in-
» jure de me donner un succe-
» seur indigne de moi ? Aurois-je
» la douleur d'entendre dire dans
» le monde : » *Quoi, cet homme*
» *dont la réputation étoit si bien éta-*
» *blie chez les femmes, n'a pu tenir*
» *contre le mérite d'un tel ? Il ne*
» *falloit que cela pour le supplanter ?*
» *Ninon se connaît en hommes : il*
» *faut bien qu'il y ait de la faute*
» *du Marquis : seroit-ce à tort qu'on*
» *auroit si bonne opinion de lui ?.....*
» Vous concevez combien de pa-
» reils propos seroient désolans ;
» & je ne crois pas avoir mérité
» de vous d'être traité aussi cruel-
lement ;

» lement ; je mets donc toute ma
» confiance en votre probité. Il
» faut pourtant vous l'avouer de
» bonne-foi, je crois avoir deviné
» ce successeur : &, passez - moi
» cette petite méfiance, je vois
» que les femmes dissimulent lors
» même qu'elles croient être sin-
» cères ; car si vous n'aviez pas
» voulu me cacher la moitié de la
» vérité, convenez qu'après m'a-
» voir confié votre indifférence
» pour moi, vous auriez dû m'inf-
» truire qu'un nouveau penchant
» vous entraînoit. Je ne fçais si
» je ne suis pas un indiscret, mais
» je ne veux pas être franc à demi.
» Il est un jeune-homme aimable
» avec lequel je vous ai vû faire

» les plus belles dissertations du
» monde sur l'amour. Voyez com-
» bien les Amans sont bizarres ;
» cent fois il m'est venu dans l'es-
» prit que vous pouviez très-bien
» connoître le cœur en général,
» & que le vôtre vous fut échappé.
» Je me suis imaginé, j'en ris en-
» core de bon cœur, que rare-
» ment on se chargeoit, sans un
» intérêt particulier, d'une édu-
» cation qui coûte toujours des
» soins, de quelque espèce qu'on
» les suppose. Après tout, n'est-il
» pas tout naturel de vouloir re-
» cueillir les fruits des peines
» qu'on a prises ? Est-ce donc pour
» un autre qu'on a formé un cœur
» à l'amour ? Pardon si je parois
» pénétrer un mystère, où vrai-

» semblablement vous n'eus-
» riez pas initié. Mais convenez
» aussi que, si j'ai rencontré juste,
» vous me deviez même une recon-
» naissance infinie, & cela soit que
» vous eussiez fait ou non l'atten-
» tion à vos sentimens pour le
» jeune Comte de Si
» vous en connoissiez la nature,
» je vous ai mise à votre aise,
» puisque loin de m'en plaindre,
» je vous en félicite : si vous les
» ignoriez, quelle obligation ne
» m'avez - vous pas de vous avoir
» développé votre propre cœur,
» & de vous y avoir fait apper-
» cevoir les nouveaux mouvemens
» d'une passion, sans laquelle vous
» n'imaginez pas de bonheur. Aiu-
» si, charmante Ninon, je doute

Ggij

356 LETTRE DERNIERE.

» que l'on puisse finir avec vous
» d'une façon plus décente ou plus
» généreuse. Si tous les Amans
» vouloient nous imiter, combien
» de tourmens ne s'épargneroient-
» ils pas?

Fin du second Tome.

TABLE DES LETTRES.

SECONDE PARTIE.

LETTRE XLI. *Des moyens de tirer avantage des rigueurs pour hâter ses progrès*, Page 1

LETTRE XLII. *Combien les talens sont utiles aux femmes*, 9

LETTRE XLIII. *Des véritables motifs qui déterminent une femme à maltraiter son Amant*, 23

LETTRE XLIV. *Différence entre un homme séduisant & un séducteur*, 29

LETTRE XLV. *Combien il est difficile d'être aimé d'une personne qui nous doit son bien être*, 33

LETTRE XLVI. *Quelle est la femme dont la vertu soit la plus ferme*, 44

LETTRE XLVII. *Quel caractère est le plus capable de concilier les*

· plaisir avec la vertu ,	48
LETTRE XLVIII. De l'absence ,	73
LETTRE XLIX. Remede infailible contre l'amour le plus vif ,	80
LETTRE L. Combien une femme rai- sonnable doit craindre un homme de mérite ,	87
LETTRE LI. Combien le rôle de confidant est difficile ,	94
LETTRE LII. Du pouvoir de l'a- tration en amour ,	99
LETTRE LIII. Qu'il est des moments d'indifférence dans la liaison la plus tendre ; Et pourquoi ,	103
LETTRE LIV. Diaporatoire de l'exem- ples sur les femmes ,	108
LETTRE LV. De la sincérité des femmes dans les louanges qu'elles se donnent ,	112
LETTRE LVI. Qu'elles prennent soin de faire dans un temps ce qu'elles dans un autre leur paroît une preuve d'estime ,	117
LETTRE LVII. Quelle est en amour la femme qui a le plus de personna- lité ,	121

ble,

122

LETTRE LVIII. *Différence d'une femme vertueuse à une prude,* 127LETTRE LIX. *De quelle nature sont les plaisirs qu'une femme raisonnable se propose en aimant,* 135LETTRE LX. *Qu'il y a deux sortes de tempéramens, l'un dans l'imagination, l'autre dans les sens,*

143

LETTRE LXI. *Combien il est piquant pour une femme d'avoir des faiblesses en pure peine,* 152LETTRE LXII. *Où l'on ne dit pas de que le lecteur devinera sans peine,* 155LETTRE LXIII. *Quel est l'outrage le plus sensible pour une femme,* 158LETTRE LXIV. *Si les faveurs font toujours une preuve d'amour,* 161LETTRE LXV. *De l'amitié qui succède à l'amour, & quel cas les femmes en font,* 168

LETTRE LXVI. Combien deux amans sont peu d'accord sur la vraie va- leur des preuves de l'amour qu'ils se donnent ,	174
LETTRE LXVII. Des moyens d'é- viter l'inconstance & le dégoût ,	180
LETTRE LXVIII. Si l'on peut esti- mer une femme après sa défaite ,	199
LETTRE LXIX. Des filles d'Opéra & des femmes galantes ,	204
LETTRE LXX. Combien les hommes sont peu délicats ,	212
LETTRE LXXI. Des véritables mo- tifs qui déterminent les femmes à s'affliger de l'inconstance de leurs Amans ,	217
LETTRE LXXII. Qu'on peut être jaloux d'une femme qu'on a aban- donnée ,	221
LETTRE LXXIII. Qu'on peut res- sentir l'amour d'une façon toute différente de celle dont on en par- le ,	227
LETTRE LXXIV.	

DES LETTRES. 361

LETTRE LXXIV. *Raccommodement de la Comtesse avec Mademoiselle de Lenclos,* 233

LETTRE LXXV. *Que le véritable amour est plus rare que l'on ne pense,* 237

LETTRE LXXVI. *De la façon singuliere dont Mademoiselle de Lenclos voudroit le ressentir,* 241

LETTRE LXXVII. *Que les femmes ont plus de délicatesse en amour que les hommes,* 245

LETTRE LXXVIII. *Combien nous doit être précieuse une passion vive,* 252

LETTRE LXXIX. *Combien une grande passion a d'avantage à semontrer,* 259

LETTRE LXXX. *Que les inquiétudes qu'elle cause ont des charmes infinis,* 263

LETTRE LXXXI. *Qu'il est des égards qui annoncent l'indifférence,* 267

LETTRE LXXXII. *Que la crainte*
Tome II. H h

*de voir finir une passion en accord-
dant des faveurs, peut être aussi
forte que la vertu même,* 273

LETTRE LXXXIII. *Que les ri-
gueurs sont souvent une preuve
d'amour,* 279

LETTRE LXXXIV. *Que la fierté
d'une femme n'éclate jamais da-
vantage que lorsqu'elle est prête
à se rendre,* 285

LETTRE LXXXV. *De la méthode
la plus sûre pour découvrir les
véritables sentiments d'un amant,*
289

LETTRE LXXXVI. *Que les injures
& les emportemens sont les preu-
ves d'un amour violent,* 294

LETTRE LXXXVII. *Combien il est
offensant pour une femme de ne
pouvoir donner de la jalouſie à
son amant,* 298

LETTRE LXXXVIII. *Combien les
femmes sont ingénieuses à jeter
des ridicules sur leurs rivales,*
303

LETTRE LXXXIX. Que dans quelque colere que la jaloufie mette un amant, la haine ne passe jamais jusqu'à l'objet aimé, 310

LETTRE XC. Qu'il est des pleurs que les amans versent avec plaisir, 315.

LETTRE XCI. Des agitations qu'éprouve un cœur véritablement épris, 319.

LETTRE XCII. Rupture de Mademoiselle de Lenclos avec le Marquis, 321.

LETTRE XCIII. Raccommodelement, 323.

LETTRE XCIV. Singularité du caractère de Mademoiselle de Lenclos, 327.

LETTRE XCV. Caprices, 331.

LETTRE XCVI. Qu'il est en amour une sorte de mélancolie qui annonce une indifférence prochaine, 335.

LETTRE XCVII. De la meilleure

364 TABLE DES LETTRES.

*façon dont deux amans puissent
se quitter,* 337

LETTRE DERNIERE. *Des égards ré-
ciproques qu'ils se doivent dans
cette occasion,* 347

Fin de la Table des Lettres.

862163



Estate of Prof. R. Shackleton

19/12/86

[Volt]





TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE

ND

